

*image  
not  
available*





VITTORIO EM III

NAZIONALE

B. Prov.

347

NAPOLI

VITT. EM. III

*2278*

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VI



Palchetto

Num.° d'ordine

*87*



B. Prev.

112

347

112  
1  
21.



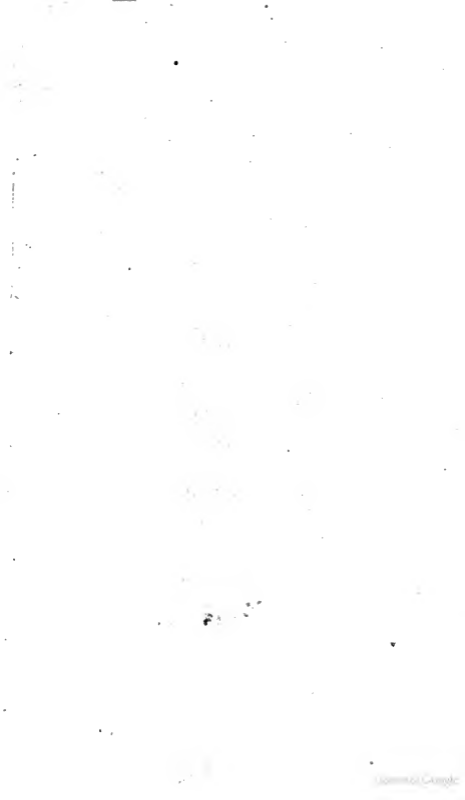
ŒUVRES DIVERSES

DU

BARON DE BOCK.









Jean Joachim d. Zieten

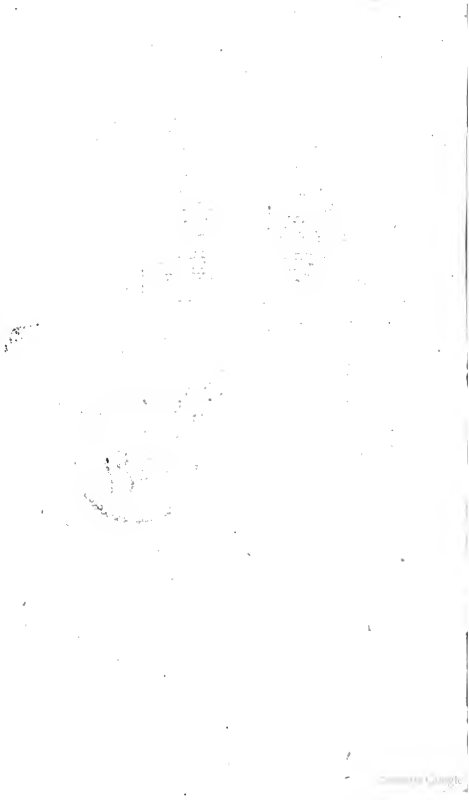


Gleg. sc.



Erneste Gedeon Baron  
de Loudon





613788.

HISTOIRE  
DE LA  
GUERRE DE SEPT ANS,  
COMMENCÉE EN 1756, ET TERMINÉE  
EN 1763;

PAR M. D'ARCHENHOLTZ, ancien  
Capitaine au service de Prusse ;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. LE BARON DE BOCK.

SECONDE PARTIE.



A METZ,

Chez DEVILLY, Libraire, rue Fournirue.

A STRASBOURG, à la Librairie Académique.

A PARIS,

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.  
BUISSON, Libraire, hôtel de Coetlos-  
quet, rue Haute-Feuille, N<sup>o</sup>. 20.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI. 1789.



---

---

HISTOIRE  
DE LA  
GUERRE DE SEPT ANS.



SUITE DE LA CAMPAGNE DE 1759.

LES suédois ne firent pas des actions plus éclatantes dans cette campagne, que dans les précédentes. Après la bataille de Kunersdorf, et la retraite du général Klein, ils se mirent en mouvement, et s'emparèrent de quelques places qui n'avoient que de foibles garnisons ; ils prirent dans le port de Stettin neuf bâtimens armés, qui appartenoient à la Prusse, et s'avancèrent jusqu'à Prenzlau. Ils furent bientôt repoussés par le général prussien Manteufel, qui leur fit repasser la riviere de Pena, et les poursuivit jusqu'à Greifswalde, en leur livrant toujours de petits combats, dans lesquels il leur faisoit beaucoup de prisonniers. La rigueur de la saison obligea ce général de se retirer, et

PART. II.

A

les suédois profitèrent de son inaction , pour le surprendre pendant la nuit à Anclam , où ils le firent prisonnier

La campagne des alliés s'étoit passée avec une alternative de succès réciproques. Le parlement de la grande Bretagne avoit pris l'intérêt le plus vif à la guerre de terre, et avoit accordé pour cet objet 1,900,000 livres sterlings, non compris les frais de transport des troupes. Les françois, de leur côté, avoient commencé leurs opérations par une entreprise hardie, en s'emparant, au milieu de l'hiver, de Francfort-sur-le-Mein. Cette ville libre impériale croyoit n'avoir rien à redouter de la part des alliés de l'Empire, en fournissant exactement ce qu'elle devoit en troupes et en argent. Ayant déjà accordé le passage aux françois pour quelques régimens qui devoient passer le Mein, elle crut pouvoir l'accorder encore à une petite armée françoise qui se trouvoit devant la ville. On étoit convenu qu'on ne recevrait dans la place qu'un régiment à la fois, et qu'aussi-tôt qu'il seroit entré, la porte seroit fermée jusqu'à ce qu'il eût passé le pont. Toute la garnison étoit sous les armes; une partie étoit desti-



née à conduire les françois, et l'autre étoit placée à la porte, pour faire observer les ordres des magistrats. Toutes ces précautions furent inutiles. Les troupes françoises se mirent à la suite du premier régiment qui entra, renversèrent la garde qui vouloit s'y opposer, inspirèrent la terreur au reste de la garnison; et dans un instant Francfort, cette ville qui étoit alliée de l'Empire, se trouva entre les mains des défenseurs de l'Empire même, et fut traitée par eux comme une place conquise. Le prince de Soubise, leur général, se rendit à la maison-de-ville pour y donner ses ordres; il fit désarmer la garnison et allumer des feux, répandit ses troupes dans tous les quartiers, défendit aux habitans de sortir de leurs maisons, et même de se mettre à leurs fenêtres.

Francfort, par sa position sur le Mein, et le voisinage du Rhin, étoit devenu le quartier-général des françois, et le centre de la communication avec les impériaux et les troupes de l'Empire. Le duc Ferdinand auroit bien voulu, dès l'ouverture de la campagne, leur enlever cet avantage important; mais il avoit été obligé de différer

jusqu'au mois d'avril, parce qu'il falloit auparavant chasser de la Hesse et des contrées voisines, les troupes de l'Empire, les autrichiens et les françois. C'est ce qui avoit été exécuté par le prince héréditaire de Brunswick, qui avoit battu plusieurs fois les impériaux, et leur avoit pris un régiment entier de Cuirassiers, avec un bataillon d'infanterie de Wirtemberg, et deux bataillons de grenadiers de l'électorat de Cologne. Alors le duc Ferdinand laissa en arriere douze mille hommes pour couvrir le Hanovre et la Hesse, et marcha à Francfort avec trente mille hommes. Le duc de Broglio, commandant de l'armée ennemie, s'étoit emparé d'un poste très-fort auprès du village de Bergen, non loin de Francfort, et il falloit absolument que le duc Ferdinand emportât ce poste, avant de pouvoir exécuter son projet.

Ce fut le 13 avril que les deux armées se rencontrèrent. Le village de Bergen fut attaqué avec impétuosité par le prince d'Issemburg, à la tête des grenadiers hessois. Ils avoient des ravins à franchir, des haies et des fossés à sauter, et les françois les attendoient avec huit bataillons de troupes

allemandes, et un plus grand nombre de brigades françoises qui faisoient un feu très-vif. Le prince héréditaire de Brunswick s'avança avec sa division pour soutenir les prussiens qui commençoient à fléchir, et tomba sur l'aile gauche des françois. Les hessois, encouragés par cette diversion, recommencerent leur attaque avec une vigueur nouvelle, et déjà les françois étoient prêts à plier, lorsque le duc de Broglio, par une manœuvre savante, se retourna sur le flanc des alliés, et fit reculer les hessois. Leur général, le prince d'Isenburg, y perdit la vie. Quelques régimens françois, emportés par leur ardeur, quitterent leurs postes, afin de poursuivre l'ennemi qui se retiroit. Ils furent coupés par la cavalerie prussienne qui profita de la faute qu'ils venoient de faire, et leur tua beaucoup de monde. Bergen n'étoit pas pris, et l'on n'avoit encore rien fait. En trois heures on l'attaqua trois fois, et trois fois on fut repoussé. Il fallut donc y renoncer, et penser à la retraite; mais il n'étoit pas possible de l'exécuter en plein jour, et en présence d'un ennemi supérieur en forces. Le duc Ferdinand, comprenant qu'il étoit perdu

s'il attaquoit ou s'il fuyoit, eut recours à la ruse, et se tira par un stratagème du danger qui le menaçoit. Il feignit de vouloir recommencer l'action; en conséquence il partagea son infanterie en deux corps, plaça la cavalerie au milieu, avec une petite colonne de gens de pied en tête, et il s'avança comme s'il eût voulu attaquer à la fois le village de Bergen et un bois qui étoit sur l'aile gauche. Il fit canonner continuellement ces deux postes depuis midi jusqu'à la nuit, et profita des ténèbres pour se retirer auprès de Windecken. Il perdit dans cette affaire deux mille hommes et cinq piéces de canon.

Quelque peu considérable que fut cette perte, elle n'en fut pas moins très-préjudiciable aux alliés. Les françois conservèrent Francfort, qui seroit devenu, entre les mains de Ferdinand, un moyen sûr de former les plus grandes entreprises, et de continuer ses opérations, tandis qu'il se voyoit obligé de rester sur la défensive. Il resta néanmoins maître du Weser, malgré toutes les tentatives des françois; pour l'en éloigner, ceux-ci marcherent en avant, prirent Cassel, emporterent d'assaut la ville

de Minden, s'emparèrent d'un grand nombre de magasins, et firent plus de quatorze cents prisonniers. La victoire de Bergen valut au duc de Broglio le titre de prince de l'Empire, dont la cour impériale le gratifia. Le projet des françois étoit de pénétrer dans le Hanovre. Le but du duc Ferdinand devoit être de s'y opposer ; mais ce n'étoit pas assez pour ce dernier d'avoir surpris la ville impériale de Bremen, et de se trouver par-là maître du Weser jusqu'à Stade, il falloit encore une bataille pour assurer la possession du Hanovre, et le succès de la campagne.

La perte de Minden engagea Ferdinand à se hâter. Afin de forcer l'ennemi à combattre, il détacha deux corps qui devoient aller menacer les magasins qu'il avoit laissés sur les derrières. Le prince héréditaire de Brunswick commandoit l'un de ces corps, avec lequel il marcha sur Hervorden. Il devoit encore soutenir le général Drews, qui alla de son côté à Osnabruck, dont il fit sauter les portes, contraignit la garnison à s'enfuir, et enleva les magasins. Les alliés se trouvoient alors très-avantageusement postés, et les françois étoient en danger de

se voir couper les vivres. Le maréchal de Contade en eut peur. Il tint le 31 juillet au soir un conseil de guerre, dont le résultat fut qu'on se mettoit en marche la nuit même, et qu'on attaqueroit l'ennemi à la pointe du jour. L'absence des corps détachés de l'armée des alliés, parut en fournir une occasion favorable. Cependant, afin d'être prêt à tout événement, le général françois fit jeter dix-neuf ponts sur un ruisseau qui communique au Weser, et se mit ensuite en marche sur neuf colonnes. Ferdinand ne reçut la nouvelle de ce qu'on projetoit que vers trois heures du matin, par des déserteurs. Elle lui fut très-agréable; il se préparoit lui-même à attaquer, et il ne lui fut pas difficile de se mettre en défense. Le duc de Broglio à la tête d'une des neuf colonnes, devoit attaquer le camp de Wangenheim, qui se trouvoit à quelque distance de la grande armée; mais il falloit de la promptitude dans l'exécution, et l'on fut obligé de perdre des momens précieux pour rassembler les soldats qui étoient épars et dispersés. Peu accoutumés à se former promptement en ordre de bataille, les françois employèrent deux heures entières à

prendre leurs rangs , et le combat ne fut engagé qu'à cinq heures du matin , tandis qu'il auroit dû commencer à la pointe du jour. Wangenheim qui devoit être surpris , eut le temps de se mettre en défenses , et Ferdinand celui de lui envoyer du secours. Par les manœuvres savantes , et l'ordre de bataille que choisit ce général , tout le plan du maréchal de Contade fut renversé. Wangenheim abandonna son camp pour se joindre à la grande armée , et les françois se trouverent alors dans une position très-dangereuse , entourés du Weser , d'un marais et de l'armée ennemie. Cependant la bataille commença. Les françois , suivant leur coutume , avoient placé leur meilleure cavalerie au centre de la ligue. Cette faute impardonnable , qui avoit été la cause de leur défaite à Hochstadt , devint ici pour leurs ennemis le présage de la victoire. Le duc de Broglie avoit déjà commencé l'attaque avec la plus grande vigueur , malgré l'artillerie des alliés qui renversoit ses troupes , et qui démontoit les batteries françoises , lorsque Ferdinand dirigea tous ses efforts vers ce centre muni de cavalerie , et fit avancer contre lui l'infanterie angloise et hano-

vrienne , pendant que le prince d'Anhalt se portoit sur l'aile gauche. Ces deux colonnes marcherent hardiment entre la cavalerie ennemie , sans craindre le feu du canon qui étoit dirigé sur leur flanc. La cavalerie françoise ne voulant pas les attendre , se mit en mouvement , et se précipita de tous côtés sur l'ennemi. Elle fut reçue avec une fermeté inébranlable , et on lui fit essayer un feu si vif et si bien dirigé , qu'elle fut contrainte de fuir dans le plus grand désordre. Plusieurs brigades de cavalerie se succéderent pour recommencer l'attaque , et furent repoussées avec la même intrépidité. Les gendarmes et les carabiniers , par la force de leur masse , et la rapidité de leur charge , pénétrèrent enfin dans cette colonne meurtrière , et l'entamerent quatre fois ; mais ils ne purent la rompre , et furent toujours obligés de reculer. Les saxons qui se trouvoient dans l'armée françoise , heurtèrent à leur tour cette redoutable cohorte ; ils l'ébranlèrent par la violence de leur choc , mais elle se rétablit aussi-tot , et continua sa marche. Au milieu de tous ces assauts , cette infanterie victorieuse ne conservoit pas seulement ses rangs , elle avançoit toujours ,



et découvrait le terrain dont la cavalerie avoit besoin pour se déployer et agir. La déroute de la cavalerie françoise avoit rompu toute la ligne dont les flancs se trouvoient découverts. Le duc de Broglie tâcha de réparer ce malheur, en s'efforçant de pénétrer jusqu'au centre; mais il n'étoit plus temps. Les françois étoient au moment d'essuyer une défaite plus complète encore qu'à Hochstadt, à Turin et à Ramillies, lorsque la perfidie d'un général anglois les sauva d'une ruine entière.

L'infanterie des alliés avoit fait tout ce qu'elle avoit pu faire, c'étoit à la cavalerie à consommer son ouvrage. Ferdinand envoya les ordres nécessaires au lord Sackville, qui commandoit la cavalerie angloise et allemande. Cet anglois indigne de sa nation, à qui il ne manquoit ni prudence ni valeur, nourrissoit dans son cœur une basse jalousie contre le duc de B...; il étoit le seul de l'armée qui voyoit avec déplaisir les succès qu'on avoit obtenus. Sa passion l'égara, et lui fit oublier son devoir et sa patrie. Il prétexta qu'il n'entendoit pas les ordres donnés en allemand. On lui envoya successivement trois aides-de-camp, dont

deux étoient anglois, pour lui ordonner de charger, et il fit toujours semblant de ne rien comprendre, laissa écouler l'heure favorable, et alla enfin trouver le duc pour prendre des éclaircissemens que le moindre de ses cavaliers auroit pu lui donner. Ferdinand, transporté d'impatience, et saisi d'étonnement, avoit envoyé ordre de marcher au marquis de Gamby, autre chef anglois qui commandoit le second corps de cavalerie, et qui obéit sur le champ. Sackeville avança alors; mais l'instant décisif étoit passé, et toutes les richesses de la grande Bretagne ne pouvoient pas le faire renaitre. Le duc de Broglie profita de ce retard pour faire sa retraite, et il fut suivi par le reste des troupes françoises de l'aile gauche.

L'action avoit été très-chaude à l'aile droite. La cavalerie prussienne, hanovrienne et hessoise avoit renversé l'infanterie françoise; elle en avoit haché en pieces une grande partie, et avoit fait un grand nombre de prisonniers; tout le reste chercha son salut dans la fuite. Le duc de Broglie, dans ce moment malheureux, couvrit la retraite de cette aile dispersée, et les saxons, qui, malgré les pertes considérables qu'ils avoient

avoient faites, étoient encore en assez bon ordre, furent chargés de protéger les fuyards de l'aile gauche. Les françois perdirent dans cette bataille huit mille hommes, trente canons et dix-sept drapeaux; quelques jours après on leur prit encore une grande partie de leur gros bagage, les équipages des principaux chefs de l'armée, la caisse militaire et les registres. On leur avoit encore enlevé plusieurs magasins, dont les plus considérables étoient ceux d'Osnabruck, de Minden, de Bielefeld et de Paderborn. Les alliés n'eurent pas treize cents morts ou blessés. Le maréchal de Contade écrivit immédiatement après la bataille au duc Ferdinand, le reconnut pour son vainqueur, et lui recommanda les françois blessés; prière dont la générosité du général allemand n'avoit pas besoin, pour le porter à soulager des ennemis qui n'étoient plus en état de se défendre.

Sackeville fut rappelé en Angleterre, où il ne parut qu'en tremblant. Il craignoit la destinée de l'amiral Bing, à la fin tragique duquel il avoit beaucoup contribué en qualité de membre du conseil privé. La nation entière étoit soulevée contre ce gé-

néral infidèle ; le peuple menaçoit de le mettre en pièces ; les classes plus élevées le regardoient comme un traître, et le roi Georges II ne vouloit pas même l'entendre nommer. Ce prince lui ôta son grade militaire, et se fit apporter le registre où étoient inscrits ses conseillers privés, pour en effacer lui-même le nom de Sackeville. On établit enfin un conseil de guerre pour lui faire son procès ; et ce fut alors que, par la manière dont il se défendit, il montra la bassesse de son ame. Il dit que le duc Ferdinand étoit jaloux de ses talens militaires, et qu'il lui avoit envoyé des ordres contradictoires, afin de le compromettre. Mais une foule de témoins, dont une partie étoit du plus haut rang, s'étant rendue à Londres, attesta la perfidie dont il étoit coupable. Il fut jugé et déclaré incapable de rentrer jamais dans le service militaire. Le conseil de guerre ne pouvoit pas étendre cette condamnation jusqu'au service civil ; et le roi, qui croyoit lui avoir ôté suffisamment les moyens de nuire à l'état, ne poussa pas l'affaire plus loin, par considération pour le vieux duc de Dorset, père du général dégradé. Lorsque ce vieillard,

peu de temps après l'événement, parut pour la première fois à la cour, le roi, après l'avoir fixé quelques momens, l'embrassa avec émotion, et lui dit : *Je vous plains, milord, d'avoir un fils comme Sackeville.*

Il ne sera pas inutile de remarquer ici que ce lord Sackeville, noté d'une manière si infamante dans la guerre d'Allemagne, et complètement déshonoré en Angleterre, sous le règne de Georges II, est parvenu par ses intrigues, sous le règne de Georges III, à se mettre à la tête du ministère; qu'il a été un des plus grands instigateurs de la guerre civile d'Amérique, et que c'étoit lui qui, sous le nom de lord Germaine, avoit le département des opérations militaires. Il avoit dressé ce plan si mal concerté, dont le général Burgoyne qui avoit ordre d'obéir en aveugle, devint la victime dans les déserts de Saratoga, avec le corps qu'il commandoit. Ce revers entraîna la perte de l'Amérique, parce qu'à l'instant où la nouvelle en arriva en Europe, la France reconnut l'indépendance des insurgens.

Le jour même de la victoire de Minden, le prince héréditaire de Brunswick en rem-

porta une près de Goosfeld. Ferdinand se conduisit dans cette occasion d'une manière qui étonna également ses amis et ses ennemis ; déterminé à livrer bataille à une armée infiniment supérieure, il avoit encore retranché dix mille hommes de la sienne, qu'il avoit envoyés au prince héréditaire, pour attaquer le duc de Brissac. Les mesures étoient si bien prises, que l'ennemi se trouva entouré dans un instant, et qu'après un combat très-meurtrier pour lui, il fut obligé de fuir, en abandonnant tous ses bagages. Il resta tant de morts sur le champ de bataille, que deux mille paysans furent occupés pendant trois jours à les enterrer. La perte des alliés ne monta qu'à trois cents hommes.

Les suites de cette journée furent très-préjudiciables aux françois. Le maréchal de Contade fut obligé d'abandonner son poste auprès de Minden, d'évacuer Cassel, de passer le Weser, et de traverser, en fuyant toujours, un pays où les subsistances étoient très-difficiles. Il perdit tous les avantages qu'il avoit obtenus dans cette campagne, et les alliés firent encore sur lui une foule de prisonniers. Le prince de Holstein, avec la

cavalerie prussienne qu'il commandoit, prit en une seule fois un bataillon entier de grenadiers royaux. Il se donnoit sans cesse des combats assez considérables, dans lesquels les alliés avoient toujours l'avantage. Le corps de Fischer fut attaqué par le prince héréditaire, auprès de la petite ville de Wetter, et il n'y en eut que très-peu qui se sauverent avec leur chef. Luckner attaqua un autre corps près de Einhauser, et le défit entièrement. On assiégea Marburg, qui avoit une garnison de neuf cents françois, et le cinquième jour, après l'ouverture de la tranchée, la ville fut prise. Le général Imhof fut envoyé à Munster, qu'il bloqua pendant quelque temps, et qu'il força ensuite à capituler au bout de six jours de tranchée ouverte; la garnison obtint la permission de se retirer, en abandonnant tous les bagages et les attirails de guerre. Cette capitulation fut signée le 20 novembre, le même jour où les prussiens éprouverent l'accident de Maxen, et où l'amiral anglois Hawke, à la faveur d'une effroyable tempête, força la flotte françoise à s'échouer sur ses côtes; cette dernière bataille est une des plus mémorables qui se soit donnée sur mer.

Imhof trouva les fortifications de Munster en si mauvais état, que cette place sembloit à peine susceptible de défense. Il y mit cependant une garnison de cinq mille hommes, et retourna à la grande armée. Ce fut alors qu'eut lieu la surprise de Fulde, où se trouvoit le duc de Wurtemberg avec ses troupes. Ce prince avoit dix mille hommes à la solde de la France, et il les commandoit lui-même ; n'ayant aucun soupçon de l'approche de l'ennemi, il avoit prié les dames de Fulde à un bal qui alloit commencer, lorsque le prince héréditaire de Brunswick parut à la tête de ses hussards et de ses Dragons. Il entra dans la ville, tailla en pieces tous ceux qu'il trouva sous les armes, fit plus de douze cents prisonniers, et laissa échapper le duc qui fut assez heureux pour se retirer avec le reste de ses troupes.

Le prince héréditaire alla ensuite en Saxe, afin de renforcer le roi de Prusse. Son éloignement fit naître aux françois l'idée d'attaquer dans ses cantonnemens l'armée des alliés qui se trouvoit affoiblie. Le duc de Broglie, qui commandoit la grande armée françoise, et auquel on venoit de donner le bâton de maréchal, vouloit se mon-



trer digne de ce beau présent par une action aussi glorieuse qu'inattendue. La dureté de la saison ne l'empêcha pas de faire une tentative le 25 décembre ; mais Ferdinand , qui tenoit Giessen bloqué , et qui avoit mis ses troupes en cantonnemens , étoit toujours sur ses gardes. Il reçut les françois avec tant de vigueur , qu'après avoir essayé une forte canonnade , ils furent contraints de se retirer. Le malheur que Frédéric venoit d'éprouver à Maxen , et qui l'obligeoit à rappeler des troupes de l'armée de Ferdinand , empêcha ce général de tirer de ses succès tous les avantages qu'il pouvoit en espérer. Les alliés , animés par leurs victoires sur les françois , leur firent tout le mal qu'ils purent ; le colonel Luckner les attaquoit toutes les fois qu'il les rencontroit , et leur prenoit le plus de prisonniers qu'il pouvoit. D'autres généraux tâchoient de l'imiter , et cette suite de petits combats dura jusqu'à ce que les grands froids contraignirent les deux partis à prendre leurs quartiers d'hiver. Ferdinand prit les siens à Cassel et en Westphalie , et les françois aux environs de Francfort-sur-le-Mein. Il sembloit que ces deux nations eus-

sest changé leur constitution physique ; car, tandis qu'ici , comme en Saxe , les allemands et les françois se trouvoient en pleine campagne au milieu de l'hiver , les russes et les suédois étoient cantonnés depuis deux mois , et ne paroissoient plus.

On entama alors quelques négociations relativement à la paix. L'Angleterre avoit beaucoup gagné dans cette guerre , et la Prusse n'avoit fait que de légères pertes. La Saxe dédommageoit amplement Frédéric , des provinces de ses états qui étoient occupées par les ennemis ; et , malgré les malheurs qu'il avoit essuyés , son armée étoit aussi formidable que jamais. Les deux monarques confédérés consentoient à la paix. La première ouverture en fut faite à Haag , et le roi Stanislas , qui se consolait de ne plus porter la couronne de Pologne qu'on lui avoit donnée et ôtée deux fois , offrit Nancy pour le lieu du congrès. Frédéric et Georges y consentirent encore. Le premier écrivit à Stanislas , de son quartier général de Freyberg : « Je reçois votre offre avec  
« la plus vive reconnoissance , et ne de-  
« mande pas mieux que d'y donner les  
« mains. Toutes les négociations qui seront

« faites sous la garantie de votre majesté ,  
 « ne peuvent être qu'heureuses ; mais cha-  
 « cun n'a pas des dispositions aussi pacifi-  
 « ques. Les cours de Vienne et de Péters-  
 « bourg ont rejeté d'une manière fort ex-  
 « traordinaire, les propositions que le roi  
 « d'Angleterre et moi leur avons faites.  
 « Vraisemblablement elles engageront le  
 « roi de France à en faire autant , et à con-  
 « tinuer la guerre ; ces puissances seront  
 « donc seules responsables de tout le sang  
 « qu'on va encore répandre. Si tous les  
 « princes écoutoient comme votre majesté,  
 « la voix de l'humanité, de la bonté et de  
 « la justice, la terre cesseroit bientôt d'être  
 « un théâtre de dévastations, de meur-  
 « tres et d'incendies ». Les antagonistes  
 de Frédéric ne donnerent à ces ouvertures  
 qu'une réponse équivoque ; ils indiquèrent  
 Breda, puis Leipsick , pour tenir le congrès ;  
 et comme ils espéroient tout de la force de  
 leur ligue, ils ne firent pas même semblant  
 de vouloir travailler à la paix ; ils profitèrent  
 de l'hiver , pour renforcer leurs armées, et  
 réparer leurs pertes. Frédéric en fit autant,  
 quoiqu'il eût bien plus de difficultés à sur-  
 monter, vu l'inégalité des moyens. Ses ad-

versaires régnoient sur quatre-vingt millions d'hommes, et le nombre de ses sujets ne montoit pas à sept millions. Le royaume de Prusse et plusieurs autres provinces de ses états étoient entre les mains des ennemis, et il ne pouvoit en tirer aucun secours. La Saxe lui tenoit presque lieu de tout; c'étoit pour lui une source féconde qui lui fournissoit de l'or, des provisions et des soldats. L'on exigeoit, avec la dernière rigueur, de cette province infortunée, des livraisons exorbitantes en denrées du pays, en hommes et en argent. Elles monterent, pour l'année 1760, à 2,000,000 d'écus d'Empire et dix mille recrues, sans compter des magasins entiers de grains, des milliers de chevaux, de bœufs et de moutons. On coupa en outre les meilleures forêts, et l'on en vendit le produit à des entrepreneurs.

La forêt de Torgau, la plus belle de l'Allemagne, fut de ce nombre. Sa proximité des bords de l'Elbe en rendoit l'exploitation facile, et on embarqua les bois sur le fleuve pour les conduire à Hambourg. Les fermiers électoraux furent contraints de payer une année d'avance. Le roi ne manquoit

point d'argent, mais il n'avoit pas de soldats. Il avoit perdu plus d'hommes par la désertion que par les batailles ; et cette perte considérable ne pouvoit être complètement réparée par les seules recrues saxonnes et quelques-uns de ses sujets. C'est ce qui l'obligea d'avoir recours à une manière de recruter dont on n'a pas encore vu d'exemple. On força les soldats prisonniers à entrer dans les régimens prussiens. On ne leur demandoit pas s'ils vouloient servir ; on les traînoit sous les drapeaux , et on les contraignoit à prêter serment de fidélité , pour les faire combattre ensuite contre leurs propres concitoyens. L'Empire fut rempli d'embaucheurs déguisés, dont la plus grande partie n'étoient point des officiers , mais des aventuriers qui employoient toutes les manœuvres imaginables pour voler des hommes. Le colonel prussien , Collignon, que la nature sembloit avoir créé pour faire cet odieux manège , étoit leur chef, et les instruisoit par son exemple. Il voyageoit sans cesse sous différens déguisemens, et persuadoit à une foule de gens d'entrer au service de Prusse. Il ne faisoit pas seulement des promesses, il donnoit aussi des brevets,

en vertu desquels de jeunes fats, des étudiants, des courtauts de boutiques, et autres gens de cette espee se trouvoient subitement transformés en capitaines et en lieutenans, dans l'infanterie, dans la cavalerie ou dans les hussards, le tout à leur choix. La réputation des armes prussiennes étoit si grande et si universellement répandue, que la manufacture des brevets de Collignon étoit continuellement occupée à en fabriquer de nouveaux. Il n'avoit pas besoin de faire escorter ses hommes pour être sûr qu'ils se rendroient à leur destination ; il ne falloit pas même leur donner de l'argent, parce que la plupart de ces dupes voyageoient à leurs frais. Beaucoup de mauvais sujets de Franconie, de Suabe et des bords du Rhin, subtilisoient leurs peres, des garçons de boutique voloient leurs maîtres, des administrateurs emportoient leurs caisses pour courir après ces généreux officiers prussiens qui donnoient des compagnies comme des criches (1). Toutes ces recrues arrivoient en foule à Magdebourg, où on les recevoit comme de simples soldats, et on les incor-

---

(1) Petite piece de monnoie qui vaut 3 liards.  
poroit

poroit de force dans les régimens qui en avoient besoin. De cette façon Collignon et ses agens trouverent le secret de procurer au roi, dans le cours de cette guerre, plus de soixante mille hommes.

L'activité de Frédéric, l'émulation de ses officiers, et l'argent qu'il avoit toujours prêt, triompherent de toutes les difficultés qu'on regardoit à Vienne et à Pétersbourg comme insurmontables. Dans l'opinion où l'on étoit que le défaut d'hommes mettroit nécessairement un terme aux exploits de Frédéric, on commença par différer l'échange des prisonniers, et puis on le refusa totalement. Cependant, à l'ouverture de chaque campagne, les armées prussiennes se trouvoient complètes; et quoiqu'on eût perdu à Maxen des régimens entiers, ces mêmes régimens furent bientôt remis sur pied par les convalescens, les prisonniers qui s'échappoient et les recrues.

1760.

LE plan des opérations des puissances confédérées avoit pour but d'obliger le roi à

PART. II.

C

abandonner la Saxe ou la Silésie. Ce projet ne fut adopté par les cours de Vienne et de Pétersbourg qu'après de mâres délibérations, car chacun envisageoit principalement son avantage particulier. Les françois desiroient que les russes assiégeassent Stettin, et Soltikow souhaitoit faire la guerre en Poméranie, afin de ne pas s'éloigner des bords de la mer; il vouloit en conséquence s'emparer de Dantzick. Les autrichiens de leur côté ne pensoient qu'à la Silésie, et ce fut leur projet qu'on adopta. Soltikow recut ordre d'entrer dans cette province avec la grande armée des russes pour faire le siege de Breslaw. On regardoit à Pétersbourg cette entreprise comme la plus sage et la mieux combinée de toutes celles qu'on avoit formées jusques-là, quoique le défaut des provisions de guerre semblât la rendre impossible. Il devoit en effet paroître fort extraordinaire à ceux qui étoient instruits, que pour assiéger une grande ville, il fallût faire venir le canon de la Bohême, et l'armée des bords de la Wistule.

La Silésie ne sembloit pas alors en état de défense. Le général prussien Fouquet ne couvroit cette province qu'avec treize



mille hommes. Il s'étoit établi près de Landshut dans un camp retranché, et avoit les ordres les plus positifs de ne pas abandonner son poste. Laudon, à la tête de cinquante mille hommes, l'attaqua en cinq endroits différens ; et après s'être emparé de quelques retranchemens, il le fit sommer de se rendre, comme s'il eût été dans une forteresse. Fouquet répondit par des boulets, et se retira, en combattant de hauteurs en hauteurs, jusqu'à ce qu'il fût obligé de céder à la supériorité du nombre. Il fut lui-même dangereusement blessé à la tête, et renversé par terre. Un cavalier autrichien étoit au moment de l'achever, lorsque la courageuse fidélité d'un simple palfrenier lui sauva la vie. Cet homme se jeta sur son maître, et reçut sur son corps toutes les blessures qui lui étoient destinées. Heureusement elles ne furent pas mortelles, et Fouquet eut la satisfaction de pouvoir récompenser ce généreux domestique, en lui assurant des jours tranquilles et heureux. La cavalerie et une petite partie de l'infanterie se sauverent en passant à travers l'ennemi ; mais Fouquet fut fait prisonnier avec six mille hommes ; il y en avoit eu six cents

tués et dix-huit cents blessés. Les autrichiens comptoient trois mille morts ou blessés. Laudon déshonora sa victoire par le pillage de Landshut, ville ouverte, que faisoit fleurir le commerce des toiles, et qui fut traitée par les autrichiens comme une place prise d'assaut. On récompensa de cette manière barbare la bravoure des soldats, afin de leur inspirer de l'émulation. L'on marcha ensuite à la conquête de Glatz. Cette forteresse, après Magdebourg, étoit la plus considérable des états prussiens, et n'avoit pour garnison que deux mille quatre cents hommes, dont la plupart étoient des déserteurs et des étrangers. Le commandant de cette ville, italien de naissance, s'appelloit O, homme vraiment indigne de la place qu'il occupoit, et que le hasard seul lui avoit procurée. Glatz fut investi au mois de juillet par le général Draskowitz, et battu en brèche par seize batteries. Les prussiens abandonnerent d'abord quelques ouvrages extérieurs ; les croates s'y établirent, et excités par ces avantages inattendus, ils donnerent l'assaut aux autres ouvrages. La garnison se souleva, des compagnies entières jeterent leurs armes, et en quatre heu-

res la place fut au pouvoir des autrichiens, avec tous les magasins qu'elle contenoit. Le vieux fort fut emporté l'épée à la main ; le nouveau se rendit à discrétion, et les vainqueur per cette conquête se virent en possession d'une place d'armes en Silésie.

Frédéric étoit en Saxe ; il avoit envoyé le prince Henri sur la partie de l'Oder qui confine à la Pologne, pour observer les russes, et lui-même avoit ouvert la campagne par le siege de Dresde. Daun, trompé par les stratagèmes du roi, s'étoit éloigné de cette capitale ; il avoit cru que l'intention de Frédéric, en passant par la Lasace, étoit d'aller en Silésie, et il vouloit l'en empêcher. Il avoit deux jours de marche sur lui ; suivant son calcul, c'étoit autant de gagné, tandis que réellement c'étoit autant de perdu, parce que le roi fit tout à coup volte-face, et ne s'arrêta que devant Dresde, où il arriva le 14 juillet. La terreur des habitans et de la garnison fut inexprimable. En peu d'heures les autrichiens furent chassés du grand jardin royal et des fauxbourgs, et peut-être que si, dans ce moment critique, on eût donné l'assaut, le sort de la ville auroit été décidé sans retour. Il est vraisem-

blable que la crainte des horreurs qui se commettent dans de pareilles circonstances, et les menagemens que Frédéric vouloient garder encore pour cette capitale, furent cause qu'il ne profita point de la frayeur que son arrivée soudaine venoit d'inspirer. Il espéroit faire capituler incessamment cette place importante, et il l'attaqua des deux côtés de l'Elbe. La garnison commença par mettre le feu aux magasins de bois qui se trouvoient sur les bords du fleuve, afin que les ennemis ne pussent pas en user pour combler les fossés. Le feu se communiqua et réduisit en cendres plusieurs maisons voisines. La grosse artillerie des prussiens n'étoit pas encore arrivée ; on se bornoit à jeter des grenades, et l'on ne se servoit que de canons de douze livres de balles, que l'on chargeoit à boulets rouges. Les incendies se multiplioient ; et malgré l'attention que l'on apportoit à les éteindre, ils occasionnoient toujours des pertes et des ravages. Le roi faisoit tirer sur la ville, au-lieu de tirer sur les remparts, parce qu'il croyoit forcer les autrichiens à capituler plutôt, pour ménager la capitale d'un prince qui étoit leur allié, et dont ils de-

voient protéger les états ; mais le général Maquire , commandant de la place , qui avoit des ordres , ne se laissa pas tromper par ce manège. Il continua à se défendre , et fut bientôt soutenu par l'armée entière des autrichiens , qui arriva peu de jours après , et qui , après avoir repoussé un foible corps de prussiens qui bordoit l'Elbe du côté de la ville-neuve , établit la communication entre la ville et leur camp ; cet avantage étoit si considérable , que toutes les opérations des assiégeans se trouverent dérangées. Il entroit dans la ville des corps entiers d'autrichiens , qui faisoient des sorties , pendant lesquelles la garnison se reposoit. Frédéric , qui avoit ménagé les bâtimens de Prague et d'Olmütz , lorsqu'il avoit assiégé ces places , voulut essayer alors si la certitude de voir Dresde converti en peu de jours en un tas de décombres , ne pourroit pas engager les autrichiens à se désister du parti qu'ils avoient embrassé.

La grosse artillerie arriva de Magdebourg , et l'on bombardala ville-vieille. Les habitans au désespoir ne savoient de quel côté se tourner ; ils étoient menacés dans leurs maisons d'être écrasés , brûlés ou étouffés , et s'ils sortoient , ils couroient risque d'être em-

portés par des boulets. Il n'y avoit pas d'heure dans la journée qui ne fût marquée par quelque accident, et quoiqu'on tremblât chez soi, on osoit encore moins sortir. Le faux-bourg de la porte de Wilsdruffer, qui avoit été épargné dans le siège précédent, fut livré aux flammes pour faciliter l'approche des remparts, et le feu consumoit les dedans et les dehors de cette superbe ville. Des rues entières ne présentoient plus qu'un vaste incendie ; de magnifiques palais, qui eussent orné les plus belles villes d'Italie, furent renversés, et l'on entendoit à chaque instant s'écrouler avec fracas des édifices qui étoient un instant auparavant l'asyle de l'industrie et le séjour de l'aisance. Les habitans restoient enterrés sous les décombres, ou bien ils étoient obligés de fuir et d'abandonner tout ce qu'ils possédoient. La désolation fut portée à son comble par la conduite de la garnison autrichienne, dont la rapacité fit plus de tort aux malheureux citoyens de Dresde, que les bombes et les flammes. Plusieurs familles avoient déposé ce qu'elles avoient de plus précieux dans des souterrains qui étoient à l'épreuve de la bombe ; elles en avoient barricadé ou muré

les portes et les ouvertures ; et après avoir laissé leurs meubles les plus communs au pillage, elles s'étoient sauvées dans des vignobles ou dans les villes voisines, pour attendre la fin du siege, et rejoindre les débris de leur fortune. Les autrichiens rompirent les portes de ces caveaux, et enlevèrent tous ces dépôts qu'ils devoient respecter et défendre. Les chefs de l'armée, loin d'autoriser un pareil brigandage, firent exécuter plusieurs de ces scélérats ; mais les autres continuerent, parce que dans cette ville, qu'on vouloit protéger, on n'avoit établi ni ordre ni discipline. La postérité elle-même fit dans ce temps de licence et de confusion des pertes irréparables. On peut mettre de ce nombre plusieurs manuscrits du fameux satyrique Rabner, qu'il avoit cachés dans une de ses caves, et qui tombèrent entre les mains des croates. Rabner les regrettoit beaucoup ; et cependant, malgré les instances de ses amis, il ne put jamais se résoudre à traiter de nouveau les mêmes sujets. Il disoit : « Qu'il ne vouloit pas  
« ôter aux sots le plaisir que leur avoit fait  
« le siege de Dresde. » Cependant le bombardement continuoit. Il fut dirigé pendant

quelque temps sur l'église du Crucifix, l'une des plus anciennes et des plus belles de la Saxe. La tour, qui étoit solidement bâtie, résista long-temps ; elle tomba enfin, et écrasa dans sa chute le temple et les maisons voisines. Il y avoit sur cette tour quelques canons que l'on tiroit les jours de fête, suivant un antique usage. On avoit eu l'imprudence de s'en servir contre les prussiens qui considérèrent l'église comme une batterie qu'il falloit démonter ; et comme il n'y avoit pas ordre d'épargner les autres temples, on continua à tirer dessus. La superbe tour voûtée de l'église des femmes servit plus d'une fois de but aux bombardiers ; mais les bombes ne faisoient que rouler de la coupole en bas, et ne produisirent d'autre effet que de la crevasser.

L'on n'étoit plus occupé à Dresde que du soin de sa conservation personnelle. Les exemples fréquens de familles entières qui périssoient sous les ruines de leurs maisons, et la disette qui commençoit à se faire sentir, forçoient tout le monde à se mettre en mouvement. Du côté où l'on avoit établi la communication avec la nouvelle ville, on étoit à l'abri des bombes. Une



foule d'habitans s'étoient réfugiés dans les maisons de ce quartier, et s'y étoient entassés jusqu'au toit; un plus grand nombre encore abandonna la ville : des vieillards des deux sexes, courbés sous le poids de l'âge, et accablés de foiblesse, se traînoient, à l'aide d'un bâton, ou s'appuyoient sur les bras de leurs enfans, qui, déjà chargés de bagages, pouvoient à peine avancer eux-mêmes; des femmes accoutumées dès leur tendre jeunesse à toutes les commodités de la vie, erroient à pieds, portant leur nourrisson pendu à leur sein, et tournant vers le ciel des yeux ternis par l'excès de leurs larmes. Les pleurs et les cris des enfans, rendoient encore plus effrayantes les ombres lugubres de ce tableau d'horreurs. Dépouillés de tout, réduits au comble de la misère, ces infortunés ne considéroient les flammes qui dévoroient leur patrie, que pour sentir plus douloureusement leur malheur actuel, et appercevoir dans l'avenir une situation plus accablante encore.

Quoique les assiégés eussent une artillerie nombreuse et très-bien servie, ils ne pouvoient pas arrêter l'effet de celle des prussiens, parce que ceux-ci avoient établi

leurs mortiers derrière les décombres des maisons qu'ils avoient brûlées. Le 19 juillet, on jeta plus de quatorze cents bombes ou boulets dans la ville; tout étoit en feu, et on ne pouvoit pas même l'éteindre, parce que les assiégeans avoient coupé les canaux qui conduisoient l'eau dans les fontaines. Les sorties étoient la seule ressource des assiégés, plusieurs leur réussirent; et comme ils étoient toujours soutenus par de nouvelles troupes, ils attaquoient avec vigueur, chassoient quelquefois les prussiens de la tranchée, enclouoient leurs canons et leur faisoient des prisonniers. Le roi irrité par ces accidens, s'en prit au régiment de Bernbourg qui ne s'étoit pas défendu assez long-temps dans la tranchée. Il lui infligea une peine dont les annales prussiennes n'avoient pas encore fourni d'exemple. Les simples soldats furent obligés de quitter leur épée, et l'on ôta aux bas-officiers, ainsi qu'aux officiers supérieurs, le galon étroit qui servoit à retrousser leurs chapeaux. On pouvoit aisément se passer de l'un et de l'autre; le soldat marchoit plus légèrement, et l'officier s'appercevoit à peine qu'il manquoit cet ornement à son uniforme;

uniforme ; mais tel est l'empire de l'opinion , lorsqu'on sait la saisir et la diriger : ce régiment qui avoit été formé par le vieux et célèbre prince Léopold de Dessau , et qui avoit donné très-souvent des preuves de bravoure et d'une excellente discipline , fut excessivement humilié de cette punition singulière. Presque tous les officiers de ce corps , certains d'avoir rempli leur devoir , conformément aux circonstances , demandèrent leur congé qui leur fut refusé. En France et dans d'autres pays , un officier quitte le service quand il lui plait ; dans les armées prussiennes , au contraire , où les chefs grands et petits ne le cedent à aucun guerrier de l'univers , relativement à l'amour de la gloire , et où tout est combiné pour la plus grande perfection de cette vaste machine qu'on appelle armée , on ne pouvoit pas quitter le service sous le regne de Frédéric , sans en avoir obtenu la permission. Cette contrainte , il est vrai , s'arrange mal avec le fantôme de l'honneur ; fantôme qui , dans nos mœurs , équivaut à une réalité ; mais on est toujours tenté de croire que toutes les actions d'un grand homme sont le résultat de quelque raison

importante ; et je pense que si l'on peut attribuer la naissance de ce système à un caprice de Frédéric , on peut dire aussi que l'événement le justifia dans bien des occasions. Une conjoncture de peu de conséquence avoit pu le faire naître ; des motifs plus importants l'érigèrent en maxime d'état. L'histoire de ce monarque abonde en traits pareils , que le panégyriste dissimule , que le philosophe recueille à regret , et dont un historien ne sait souvent quel usage il peut faire.

Je reviens au siège de Dresde , que l'on continuoit sans espérance. Les autrichiens desiroient d'en voir la fin , et formèrent le projet d'attaquer conjointement avec les troupes de l'Empire , l'armée du roi qui couvroit les assiégeans ; le quartier-général de Frédéric étoit placé dans un village situé à une certaine distance du camp , et cette circonstance parut favorable pour une surprise. On se flattoit de le faire prisonnier , et sur-tout de renouveler la scène de Hochkirch. L'action commença à la pointe du jour. Les troupes légères des autrichiens se portèrent en avant , les gardes avancées des prussiens se retirèrent , et le roi eut à

peine le temps de monter à cheval pour sortir du village. Alors la scène changea, et toutes les espérances des autrichiens furent perdues. Les prussiens se mirent sous les armes avec une célérité inconcevable. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie reposaient tranquillement sous leurs tentes; un profond silence régnoit sur tout le camp, et dans trois minutes l'armée entière se trouva rangée en bataille. Le soleil venoit de paroître, et promettoit un beau jour, lorsque ce terrible cri, *aux armes*, fut répété par des milliers de voix, et retentit d'un bout du camp à l'autre (1). Les soldats, à moitié habillés, sortoient de leurs tentes, se plaçoient à leurs rangs, et l'armée, dont la ligne étoit déjà formée, marcha aussi-tôt à l'ennemi, qui se retira avec précipitation, parce que Daun n'avoit nullement envie de livrer une bataille rangée. Cet événement occasionna un changement dans la position de l'armée royale. On éloigna le camp de l'endroit appelé les Grands-Jardins, et pour assurer le flanc gauche de

---

(1) L'historien parle encore ici comme témoin oculaire.

cette nouvelle position , on abbatit ces jardins , on renversa toutes ces allées superbes composées d'arbres antiques , et qui étoient d'un prix infini , à cause de leur rareté. On convertit en un désert ce jardin magnifique , qui , par son étendue et sa distribution , méritoit d'embellir le séjour d'un monarque , et d'être comparé à ce qu'il y avoit de plus beau en ce genre , dans toute l'Allemagne. Heureusement , les saxons en avoient retiré les statues de marbre avant le commencement du siege , et ils avoient enterré la collection royale des antiquités , l'une des plus précieuses qui soit en-deça des Alpes ; les prussiens qui ignoroient ces précautions , ne purent pas détruire ce monument des arts qui resta malgré eux dans la puissance des saxons.

Depuis ce moment , le siege ne fit plus que languir. A toutes les difficultés que le roi avoit essuyées , se joignit encore la perte d'un convoi considérable qui lui venoit de Magdebourg , et qui tomba en entier entre les mains des autrichiens. Ceux-ci étant maîtres de l'Elbe , rendoient les transports très-difficiles , et réduisirent bientôt les prussiens à éprouver le besoin de vivres.

Alors Frédéric se résolut à lever le siege de Dresde ; il apprit en même temps la prise de Glatz, et le siege de Breslauw. Cette nouvelle que les assiégés célébrèrent par des cris d'allégresse et des feux de joie, précipita le départ des prussiens. Ils profiterent d'une nuit orageuse pour s'éloigner, et masquerent leur retraite, en continuant à tirer encore avec quelques canons, dont le feu diminua insensiblement, et cessa bientôt tout-à-fait. Le roi quitta son camp, et se mit à la tête de l'armée pour aller vers Meissen.

Ainsi se termina le siege de Dresde, qui affoiblit l'armée prussienne de quatorze cent soixante-dix-huit hommes, tant morts que blessés. Six églises de cette capitale, et quatre cent seize bâtimens, dont la plupart étoient de belles maisons, des palais ou des édifices publics, avoient été réduits en cendres, sans en compter cent quinze autres qui étoient fortement endommagés. Les effets terribles de ce malheureux siege, subsistent encore aujourd'hui, après vingt-huit ans qui se sont écoulés depuis cette époque. L'agriculture s'est rétablie, mais le commerce ne s'est pas relevé, et les ha-

bitans de cette capitale ne peuvent plus vivre que par leur travail journalier. L'on a déblayé les décombres ; de nouvelles maisons , de nouveaux palais , ont remplacé les édifices brûlés ; mais cette aisance d'une grande ville qui étoit le séjour du souverain , d'une ville où les arts et la magnificence brilloient de toute part , et où les talens connus étoient sûrs d'obtenir des encouragemens , cette urbanité de mœurs jointe aux richesses et à l'industrie , ces plaisirs si variés , si recherchés , qui la rendoient l'émule des plus célèbres villes de l'Europe , tout disparut. Le mauvais succès du siege de Dresde , fut le dernier des événemens fâcheux qui , depuis un an , n'avoit pas cessé d'accabler Frédéric. De même que la campagne de 1757 , n'a point d'exemple dans les fastes de l'histoire , par les succès dont elle fut remplie ; ainsi l'on ne vit jamais de monarques éprouver autant de malheurs , dans un aussi court espace de temps , sans en être absolument écrasés. La bataille de Zullichau perdue contre les russes , au mois de juillet 1759 , avoit ouvert cette scene de calamités. La terrible défaite de Kunnorsdorff vint ensuite , et peu



après on perdit Dresde. Finck, avec sa petite armée, avoit été pris auprès de Maxen, et Dierke avoit été enlevé à Meissen, avec une partie du corps qu'il commandoit. La rigueur de la saison, et les maladies contagieuses qui en furent la suite; l'affaire de Landshutt, la conquête de Glatz et la levée du siege de Dresde, mirent le comble à tous ces revers et à tous ces désastres.

On se hâtoit d'aller en Silésie pour secourir Breslaw qui étoit assiégé par Laudon; et ce siege fit connoître à Frédéric un homme rare, dont il ignoroit presque l'existence. Ce prince, qui savoit choisir ses généraux avec l'œil perçant du génie, se donnoit rarement cette peine, quand il étoit question du choix d'un commandant de place. C'étoit ordinairement l'ancienneté ou le hasard qui décidoit si ce seroit un O ou bien un Heiden (1); mais pour cette

---

(1) Frédéric ne connoissoit ni l'un ni l'autre, et fut aussi étonné de la conduite honteuse du premier, que de la bravoure et de l'intelligence du second, qui, avec son régiment de garnison, n'étoit pas destiné au service de campagne, et encore moins à devenir un chef. Ses vues ne pouvoient être que très-bornées relativement à la gloire militaire, et son sort devoit être

fois il avoit bien réussi. Les gardes-du-corps, depuis la bataille de Kolin, où ils avoient presque tous péri, étoient en quartier à Breslaw, et leur chef, le général Tauenzien, se trouvoit par la circonstance gouverneur de cette capitale de la Silésie. Ce général, élevé et vieilli à l'école de Potzdam, joignoit aux idées les plus exaltées sur l'honneur un courage intrépide, soutenu par des talens militaires; et il avoit besoin de toutes ces qualités dans une occasion que l'on pouvoit regarder comme unique. Laudon parut devant la ville à la tête de cinquante mille hommes et en dedans des murailles il y avoit dix-neuf cents prisonniers de guerre qui étoient sur le point de se révolter. Tauenzien n'avoit que trois mille hommes, dont environ deux mille étoient des déserteurs, des soldats pris de force, ou des invalides. Il ne pouvoit donc compter que sur les mille garde-du-corps, dont la plupart étoient des étrangers, qui, vu la modicité de leur paie,

---

de passer obscurément ses jours dans une petite ville; il avoit cependant fait éprouver aux russes, dans plusieurs circonstances, les effets de sa valeur.

ne servoient qu'à contre cœur, et n'étoient retenus sous les drapeaux que par les maximes de l'honneur et l'empire de la discipline. Des circonstances de cette nature peuvent faire connoître le génie militaire des prussiens de ce siècle. Ces circonstances, quoique prouvées authentiquement, n'en paroissent pas moins un problème aux yeux du philosophe ; et l'historien étonné du peu de vraisemblance, ose à peine les rapporter. On regardera toujours comme un prodige de voir dans une grande ville, médiocrement fortifiée, un petit nombre de soldats mécontents ou invalides, contenir une troupe de désespérés, qui conjurent leur perte, et résister en même temps à une armée qui les assiege. Ce prodige étoit réservé aux prussiens ; et si, chez la postérité la plus reculée, il se trouve des écrivains qui fassent l'éloge des vertus militaires, et des poètes qui les chantent, Hochkirch et Breslaw seront les sujets que l'on choisira, comme étant le triomphe le plus complet du pouvoir de la discipline.

Laudon fit sommer le commandant de se rendre, et lui donnoit pour motifs : « Que  
« Breslaw n'étant pas une forteresse, il fe-

« roit une chose contraire aux usages de la  
« guerre, s'il entreprenoit de le défendre;  
« que le roi étoit de l'autre côté de l'Oder,  
« et le prince Henri auprès de la Warth ;  
« que les russes devoient arriver d'ici à deux  
« jours avec soixante-quinze mille hom-  
« mes, et qu'il croyoit que la ville aimeroit  
« mieux recevoir les autrichiens; qu'il lais-  
« soit à la garnison la liberté de régler elle-  
« même les articles de la capitulation; mais  
« que si l'on refusoit ses propositions, il  
« alloit mettre le feu à la place avec quaran-  
« te-cinq mortiers. » Tauenzien répondit :  
« Que Breslaw étoit une forteresse, et qu'il  
« attendroit l'ennemi sur les remparts,  
« quand même les maisons devoient être  
« réduites en cendres. » Le bombardement  
commença; mais le commandant prit des  
mesures si justes, tant contre l'ennemi du  
dedans que contre celui du dehors, que  
toutes les tentatives de l'ennemi échoue-  
rent. Comme l'on pouvoit atteindre le quar-  
tier général de Laudon avec des coulevri-  
nes où l'on mettoit une double charge, il ne  
laissa pas un instant de repos à ce général,  
et le força à se retirer plus loin, en lui en-  
voyant des boulets qui tomboient jusques

dans sa chambre. Malgré ces succès, Tauenzien n'étoit point tranquille ; il connoissoit sa foiblesse, et il n'étoit pas sûr d'être secouru. Pour n'avoir rien à se reprocher, il assembla les officiers des gardes-du-corps, auxquels il rendit compte de sa situation, en leur faisant remarquer que la ville pourroit être emportée d'assaut avant l'arrivée du roi ; il proposa de faire une coupure dans les remparts, de s'y renfermer avec les gardes, et de s'y défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, afin, disoit-il, que le monde ne pût pas se vanter d'avoir été témoin d'un aussi étrange spectacle que celui de voir le corps entier des gardes-du-corps de Frédéric prisonnier de guerre. Les officiers, enflammés par l'honneur et l'amour de la patrie, acceptèrent tout d'une voix ce parti généreux, et se déterminèrent à mourir en combattant.

L'approche du prince Henri, qui venoit à grande journée, et qui parut tout à coup devant Breslaw, sauva la vie à tous ces braves guerriers, et força Laudon à décamper. Le siege n'avoit duré que cinq jours, et pendant ce court espace de temps, il avoit déjà causé bien des ravages. On re-

marqua , comme une singularité , que la plus belle femme de la ville et le plus beau soldat des gardes furent tués , et que le plus bel hôtel fut brûlé de même que le château royal.

L'arrivée subite de Henri ne sauva pas seulement Breslaw , mais encore la Silésie. La grande armée russe se trouvoit déjà à un mille de la capitale , et alloit se réunir à celle des autrichiens , si on ne l'eut empêché par les sages mesures que l'on prit , de manière que Soltikow n'osa pas même passer l'Oder. Le temps étoit précieux pour les deux parties. Frédéric qui étoit inquiet sur le sort de Breslaw , hâtoit sa marche. Il avoit laissé Hulsen en Saxe avec un corps considérable , et en présence de l'armée autrichienne ; il avoit traversé l'Elbe , la Sprée , la Queisse et le Bober. Il n'avoit pas craint de passer entre les corps de Riedesel et de Lascy , tandis qu'il avoit celui de Beck en tête , et les autrichiens sur ses derrières. Quoiqu'il menât avec lui un convoi de deux mille chariots , et que les ponts fussent rompus , il fit en cinq jours vingt milles d'Allemagne , et atteignit sans accident les frontières de la Silésie. Daun qui le suivoit continuellement ,

continuellement, évita de livrer bataille, et se joignit à l'armée de Laudon pour tâcher d'empêcher le roi de se joindre à son frere Henri. Jamais la Silésie n'avoit encore vu autant d'armées sur son territoire. Il s'y trouvoit plus de cent mille autrichiens, soixante-quinze mille russes et quatre-vingt mille prussiens. Frédéric et Daun se cotoyoient de si près, qu'il n'y avoit entre leurs armées qu'une petite riviere appelée la Katzbach.

Les russes postés de l'autre côté de l'Oder, à une petite distance de Breslaw, n'étoient pas contens de la conduite circonspecte des autrichiens. Ils croyoient que si l'on n'avoit pas empêché le roi de s'avancer au-delà de l'Elbe, de la Sprée et du Bober, on ne l'empêcheroit pas davantage de passer l'Oder, de se réunir au prince Henri, et de tomber ensuite sur eux avec toutes ses forces. « Il n'en coûtera au roi  
« qu'une de ses marches forcées ordinaires », disoit le feld-maréchal Soltikow, qui déclara en conséquence qu'aussi-tôt que le roi auroit passé l'Oder, il se retireroit en Pologne. Cette menace obligea Daun à risquer une bataille, afin d'arrêter

le roi, et il chercha à surprendre les prussiens dans leur camp, près de Liegnitz. La situation de ce camp n'étoit pas avantageuse, et le projet de l'ennemi paroissoit très-bien combiné. L'armée de Frédéric devoit essayer à la pointe du jour quatre attaques à la fois, et l'on espéroit renouveler encore la bataille de Hockirch. Le roi ne fut averti que le soir du jour qui précéda l'exécution, et à l'instant il forma son plan. A l'entrée de la nuit il décampa, en faisant toujours entretenir ses feux par des paysans, et se retira sur les hauteurs de Liegnitz, où il se rangea en bataille. L'on étoit au 15 août, et le jour commençoit à luire, lorsque Laudon s'avança à la tête de trente mille hommes, pour tomber sur l'aile gauche des prussiens. Il se croyoit encore éloigné de leur camp, lorsque tout à coup il aperçut l'armée du roi partagée en deux corps, dont le second vint fondre sur lui, tandis que le premier observoit le général Daun, qui étoit placé vis-à-vis de l'aile droite. Laudon, se reposant sur l'assistance de son commandant en chef, sur la valeur de ses troupes et sur le bonheur qui l'avoit si souvent favorisé, engagea le combat, et



s'avança sur les prussiens. Il fit marcher sa cavalerie qui fut aussi-tôt repoussée, et son infanterie fut obligée de prendre la fuite. Il ne pouvoit pas être secouru, parce que Daun, arrêté par la nature du terrain, ne pouvoit attaquer le corps de l'armée prussienne, qu'il avoit en tête, sans s'exposer à périr lui-même. Après quelques tentatives inutiles, il n'eut d'autre parti à prendre que de rester sur la défensive. Laudon, qui s'étoit exposé seul, et qui avoit couru personnellement les plus grands dangers, se retira en abandonnant au roi le champ de bataille, quatre-vingt-deux canons et six mille prisonniers; deux mille cinq cents autrichiens restèrent sur la place. L'armée de Frédéric n'eut que onze cent quatre-vingt-six morts ou blessés. Si le soleil, dans ce beau jour d'été, éclaira un champ de bataille couvert de cadavres et de mourans, il éclaira aussi un spectacle bien noble et bien intéressant. Le régiment de Bernbourg, qui avoit été puni devant Dresde par la privation humiliante d'une partie de son uniforme et de son équipement, alla à cette bataille dans la résolution de rétablir son honneur, ou de mourir les armes à la main.

Cette détermination qui avoit été prise par les officiers et les soldats, donna à leur courage une énergie vraiment digne du nom prussien. Le roi le remarqua, et après la bataille il piqua droit à ce régiment. Les officiers, en le voyant approcher, gardoient le silence, lorsque quatre soldats se jetant aux rênes de son cheval, embrassèrent ses genoux, et lui demanderent s'il étoit content d'eux. Frédéric, vivement ému, leur répondit : « Oui, mes enfans, je le suis; et que tout le passé soit oublié. » Le jour même on rendit au régiment les armes et les ornemens qu'on lui avoit ôtés; le roi fit son éloge deyant toute l'armée, et rendit public le pardon qu'il lui avoit accordé.

La bataille de Liegnitz, qui n'avoit duré que deux heures, et qui étoit terminée à cinq heures du matin, empêcha la jonction des russes et des autrichiens, et fit avorter les desseins qu'ils avoient sur les places de la Silésie. Frédéric ordonna quelques décharges en signe de réjouissance, et alla encore ce jour-là à trois milles du champ de bataille, d'où il pouvoit se réunir facilement à son frere Henri. Les russes se retirèrent au-delà de l'Oder, et le chemin de Breslaw

fut entièrement ouvert aux prussiens. Le monarque étoit content ; il voyoit la fortune, qui lui avoit été si contraire, recommencer à lui sourire, et lui accorder pour prémices des faveurs qu'elle lui destinoit, une victoire qu'il avoit remportée presque en marchant dans le même endroit, où en 1241 il s'étoit livré un combat sanglant entre les nations chrétiennes et les tartares. La lettre suivante, qu'il écrivit peu de jours après au marquis d'Argens, est très-propre à faire connoître les dispositions dans lesquelles il étoit alors.

« Autrefois, mon cher marquis, l'affaire  
 « du 15 auroit décidé de la campagne, à  
 « présent cette action n'est qu'une égrati-  
 « gnure; il faut une grande bataille pour dé-  
 « cider notre sort; nous la donnerons bien-  
 « tôt selon toutes les apparences, et alors  
 « on pourra se réjouir si l'événement nous  
 « est avantageux. Je vous remercie cepen-  
 « dant de la part sincère que vous prenez à  
 « cet avantage. Il a fallu bien des russes et  
 « bien de l'adresse pour amener les choses  
 « à ce point. Ne me parlez pas de dangers,  
 « la dernière action ne me coûte qu'un ha-  
 « bit et un cheval, c'est acheter à bon mar-

« ché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre  
« lettre dont vous me parlez. Nous sommes  
« comme bloqués pour la correspondance,  
« par les russes d'un côté de l'Oder, et par  
« les autrichiens de l'autre. Il a fallu un pe-  
« tit combat pour faire passer Coccéji ; j'es-  
« pere qu'il vous aura rendu ma lettre. Je  
« n'ai de ma vie été dans une situation plus  
« scabreuse que cette campagne-ci. Croyez  
« qu'il faut encore du miraculeux pour nous  
« faire surmonter toutes les difficultés que  
« je prévois. Je ferai sûrement mon devoir  
« dans l'occasion ; mais souvenez-vous tou-  
« jours, mon cher marquis, que je ne dis-  
« pose pas de la fortune, et que je suis obligé  
« d'admettre trop de casuel dans mes pro-  
« jets, faute d'avoir les moyens d'en former  
« de plus solides. Ce sont les travaux d'Her-  
« cule que je dois finir dans un âge où la  
« force m'abandonne, où mes infirmités aug-  
« mentent ; et, à dire vrai, quand l'espé-  
« rance (seule consolation des malheureux)  
« commence même à me manquer. Vous  
« n'êtes pas assez au fait des choses, pour  
« vous faire une idée nette de tous les dan-  
« gers qui menacent l'état ; je les sais, je les  
« cache, je garde toutes les appréhensions

« pour moi , et je ne communique au pu-  
 « blic que les espérances ou le peu de bon-  
 « nes nouvelles que je puis lui apprendre.  
 « Si le coup que je médite réussit, alors,  
 « mon cher marquis, il sera temps d'épan-  
 « cher sa joie ; mais jusques-là ne nous flat-  
 « tons pas , de crainte qu'une mauvaise  
 « nouvelle inattendue ne nous abbatte trop.

« Je mene ici la vie d'un chartreux mi-  
 « litaire ; j'ai beaucoup à penser à mes af-  
 « faires , le reste du temps je le donne aux  
 « lettres qui font ma consolation , comme  
 « elles faisoient celle de ce consul orateur,  
 « pere de la patrie et de l'éloquence. Je ne  
 « sais si je survivrai à cette guerre , mais  
 « je suis bien résolu, au cas que cela arrive,  
 « à passer le reste de mes jours dans la re-  
 « traite , au sein de la philosophie et de l'a-  
 « mitié. Dès que la correspondance de-  
 « viendra plus libre, vous me ferez plaisir  
 « de m'écrire plus souvent. Je ne sais où  
 « nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma  
 « maison à Breslaw a péri durant le bombar-  
 « dement ; nos ennemis nous envient jus-  
 « qu'à la lumière du jour et à l'air que nous  
 « respirons. Il faudra pourtant bien qu'ils  
 « nous laissent une place ; et si elle est sû-  
 « re, je me fais une fête de vous voir.

« Hé bien, mon cher marquis, que de-  
« vient la paix de la France? Vous voyez  
« bien que votre nation est plus aveugle  
« que vous ne l'avez cru; ces foux perdront  
« le Canada et Pondichéri, pour faire plai-  
« sir à la reine de Hongrie et à la Czarine.  
« Veuille le ciel, que le Duc Ferdinand les  
« paye bien de leur zele..... »

Le duc régnant de Wurtemberg, qui ne se contentoit pas de fournir son contingent en qualité de prince de l'Empire, mais qui prenoit encore une part directe à cette guerre, vint en Saxe avec douze mille hommes; et se joignit à l'armée impériale. Hulsen, qui étoit près de Meissen, abandonna ce poste à l'approche de forces aussi supérieures aux siennes, et se retira dans un camp retranché près de Strehlen. Le 18 août on l'attaqua de tous côtés; mais il conserva sa position, repoussa l'ennemi à la suite d'un combat très-vif, et fit treize cents prisonniers. Après la bataille il marcha à Torgau pour couvrir ses magasins, et se retrancha dans le nouveau camp qu'il choisit et qu'il conserva six semaines.

On voyoit donc les armes prussiennes triompher en Saxe comme en Silésie. Il fal-

loit cependant des avantages plus décisifs, pour empêcher les ennemis de Frédéric de continuer la guerre, et d'écraser enfin par leur nombre leur redoutable adversaire. Daun fut contraint par les savantes manœuvres du roi, à se retirer dans les montagnes, après la bataille de Liegnitz, pour ne pas perdre la communication avec la Bohême. Soltikow avoit renoncé au projet de se réunir aux autrichiens, et il étoit observé par le général Golz qui étoit posté près de Glogau. Une flotte composée de bâtimens russes et suédois, aborda sur les côtes de Poméranie, et assiégea Colberg du côté de la mer avec vingt-sept vaisseaux, tandis qu'on l'attaquoit du côté de la terre avec quinze mille hommes. Heyden se défendit vaillamment jusqu'à ce que le général Werner put arriver de Silésie pour le dégager. Ce dernier n'avoit que six mille hommes; il fit avec eux quarante milles en douze jours, et se présenta le 18 septembre devant Colberg, où il chargea les russes, l'épée à la main. Ceux-ci, qui se reposoient sur l'éloignement de l'armée prussienne, furent saisis de terreur à la vue du détachement de Werner; ils levèrent le siege, et se retirèrent avec la plus

grande précipitation. Ils abandonnerent canons, munitions, tentes, fourrages, bagages, et même les provisions de bouches, pour se mettre plutôt à couvert des prussiens. Une partie se sauva dans les vaisseaux, le reste s'enfuit par terre, et quelques jours après la flotte disparut. On frappa une médaille en mémoire de cet événement extraordinaire, sur laquelle on lit ces mots d'Ovide: *Res similis factae*, et Ramler célébra par une ode, la délivrance de sa patrie. Werner, qui avoit fait une aussi belle action, et qui ne trouvoit plus de russes à vaincre, se tourna contre les suédois. Il tomba sur eux dans le fauxbourg de Pasewalk, leur prit sept piéces de canons, et fit six cents prisonniers.

L'été tiroit à sa fin; la mauvaise saison s'approchoit, et les autrichiens ainsi que les russes commençoient à penser à leurs quartiers d'hiver. Cependant l'idée humiliante de n'avoir rien fait pendant la campagne, malgré la supériorité de leurs armées, leur fit concevoir le projet de tenter une entreprise sur Berlin. Vingt mille russes, sous le commandement de Czernichef, et quatorze mille autrichiens sous celui de



Lascy, entrèrent dans le Brandebourg que Soltikow environnoit avec toutes ses forces. Le comte de Tottleben, général russe, et allemand de naissance, qui avoit long-temps vécu à Berlin, conduisoit l'avant-garde, et fit une si grande diligence, que le 3 octobre, six jours après son départ de Beuthen en Silésie, il arriva à la tête de trois mille hommes devant les portes de Berlin.

Cette ville immense, sans remparts et sans murailles, n'avoit que douze cents hommes de garnison, et étoit par conséquent hors d'état de se défendre. Le général Rochow, le même qui, deux ans auparavant, avoit déjà reçu une visite des autrichiens, fut sollicité par des gens qui méritoient des égards, à tenir bon pendant quelque temps. C'étoit l'avis du vieux maréchal Lehwald, et du brave Seidlitz, qui étoit blessé; tous les deux se trouvoient alors à Berlin avec le général Knoblauch, et ils offrirent par amour pour la patrie, d'aller défendre en personne de petites redoutes qu'on avoit faites autour de la ville. Le jour même que les ennemis arrivèrent, ils sommerent la ville de se rendre, et sur le refus qu'on en fit, on tira à boulets rou-

ges et avec des grenades. Le dommage ne fut pas considérable, parce qu'on éteignit bientôt le feu. Pendant la nuit il y eut deux postes qui furent attaqués avec vigueur, et défendus avec intrépidité. L'exemple de ces généraux couverts de gloire, qui, oubliant leur rang et leur âge, servoient sous les ordres d'un de leurs inférieurs, inspiroit du courage à tous les combattans. La valeur suppléoit au nombre, et les russes furent obligés d'abandonner l'attaque. Le jour suivant, le prince Eugene de Wurtemberg vint au secours de la ville avec vingt mille hommes. Il avoit fait neuf milles en un jour, et à peine ses troupes furent-elles un peu remises, qu'il attaqua Tottleben, et le repoussa jusqu'à Kœpnick. Czernichef parut alors, et se seroit retiré sans combattre, si le marquis de Montalembert, ministre de France, ne l'en eût empêché. Le corps de Tottleben fut renforcé, et il s'avança de nouveau, tandis que les prussiens, contraints par la supériorité des ennemis, furent obligés de s'éloigner. Hulsen, qui arriva de Saxe avec sa troupe, rétablit l'égalité entre les deux armées. On étoit assez fort pour attendre l'ennemi hors des portes

portes de la capitale, et si l'on s'y fût maintenu seulement quelques jours, Berlin eût été sauvé. Frédéric étoit déjà en marche pour quitter la Silésie, que les deux armées des autrichiens et des russes, commençoient à évacuer. Mais les commandans prussiens craignirent de trop risquer, surtout quand ils apprirent que la grande armée des russes étoit arrivée aux environs de Francfort-sur-l'Oder, et que le général Panin venoit avec sept régimens pour se joindre à Czernichef. Le prince Eugene de Wurtemberg, et Hulsen se retirèrent à Spandau, et Berlin fut abandonné.

Le sort de cette ville ne fut pas cependant si malheureux qu'on auroit pu le craindre; elle capitula sur le champ, et se rendit à Tottleben, qui, retrouvant une foule de ses anciens amis, se rappella les jours agréables qu'il avoit passés avec eux, et traita Berlin avec une humanité qui contrastoit singulièrement avec la cruauté habituelle des russes. Il dépendoit de lui de faire au roi de Prusse un tort irréparable. Berlin, cette nouvelle palmyre, où s'élevait du milieu des sables une quantité innombrable de bâtimens superbes, étoit

la ville d'Allemagne la plus célèbre par ses manufactures, et le lieu d'où les prussiens tiroient la plupart des choses nécessaires à leurs armemens. Il y avoit un magasin immense d'attirails de guerre, et des milliers d'ouvriers étoient occupés sans cesse à l'augmenter, ou à remplacer ce qu'on en ôtoit. Jamais le commerce n'avoit été aussi florissant à Berlin. On y trouvoit des négocians qui, par leurs richesses, leur crédit, et la grandeur de leurs entreprises, ne le cédoient en rien aux maisons de commerce les plus considérables de l'Europe. Un marchand nommé Oemke, fournissoit tous les ans à la monnoie, suivant le traité qu'il avoit fait, quatre cent mille marcs d'argent fin. Un autre, nommé Gotzkowsky, s'étoit engagé à livrer des vivres au roi, pour la somme de 7,500,000 écus d'Empire, et peu de temps après, il avança encore 2,000,000 d'écus à la ville de Leipsick, pour payer ses contributions. La maison de Splitgerbersch qui, indépendamment des autres affaires qu'elle faisoit, avoit encore des manufactures d'armes, reçut du trésor royal, en un seul jour, 4,000,000 d'écus. Il n'y avoit point de particulier dans cette partie

de l'Europe, qui eût une plus grande manufacture, que celle de Wuegelin. Les marchands juifs, Ephraïm et Stig, avoient pris la Monnoie à leur compte, et surent si bien faire usage de ce puissant levier de l'état, qu'ils étoient les maîtres du change dans les principales villes de commerce, et qu'ils devinrent les plus riches israélites de l'Europe.

Telle étoit la situation de Berlin, lorsque Tottleben en prit possession; il y commandoit quand Lascy arriva, et condamna la conduite indulgente des russes. Tottleben, qui ne vouloit ni servir la vengeance des autrichiens, ni paroître s'y opposer, faisoit publiquement les menaces les plus sévères, tandis qu'en secret il témoignoit la meilleure volonté, et la justifioit par ses actions. Les prétentions des ennemis de Frédéric étoient excessives; ils allèrent jusqu'à vouloir faire sauter l'arsenal, l'un des plus beaux édifices du monde, et un chef-d'œuvre de l'architecture moderne. Ils auroient ébranlé du même coup, les plus beaux palais de l'Allemagne, et les pierres énormes que cette explosion violente auroit lancées, auroit pu renverser le château

royal. Tottleben fut obligé de se prêter à cette manœuvre infernale ; mais le détachement qu'il envoya pour aller chercher les poudres à la manufacture , négligea , par ignorance , les précautions nécessaires ; le feu prit aux magasins , et le détachement en entier périt. Cet accident sauva l'arsenal , parce qu'on n'avoit plus assez de poudre pour le détruire. Les gazetiers de Berlin n'avoient pas toujours parlé avec modération des cruautés que les russes avoient exercées. On voulut les en punir , et ils auroient passé par les baguettes , si des personnes d'un rang distingué , n'eussent obtenu leur grace.

En vertu de la capitulation , la garnison s'étoit rendue prisonnière de guerre ; la moitié du corps des cadets eut le même sort. Les plus âgés de ces jeunes gens avoient été éloignés ; et comme il ne restoit plus que des enfans de neuf à dix ans , on avoit cru que leur grande jeunesse intéresseroit en leur faveur , et l'on avoit regardé comme inutile de parler d'eux dans la capitulation. Mais la vengeance est inaccessible à la pitié : on emmena ces enfans , et ils furent obligés de coucher à l'air du temps , sans qu'on

daignât même leur fournir du pain. Ils pleuroient en conjurant qu'on ne les laissât pas mourir d'inanition, et tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut un peu de pain qu'on leur donna comme une aumône, et un mouton vivant, qu'ils furent obligés de tuer et d'apprêter eux-mêmes. Toutes ces privations, toutes ces fatigues, surpassoient de beaucoup leur foiblesse, et plusieurs y perdirent la vie.

Berlin paya 1,500,000 écus de contribution, 200,000 écus à titre de présent pour les troupes russes et autrichiennes, et l'on étoit convenu qu'aucun soldat ne logeroit dans la ville. Lascy, oubliant sa parole, et ne s'inquiétant point de violer la foi publique, fit entrer, contre le gré des russes, quelques régimens qui commirent les plus grands excès. Non contents d'enlever des vivres, les soldats arrachioient aux habitans leur argent, leurs bijoux, leurs habits, et tout ce qu'ils pouvoient emporter. Berlin devint le rendez-vous des cosaques, des croates et des hussards, qui voloient en plein jour dans les rues et dans les maisons, frapportoient et blessoient les passans. Qui-conque avoit l'imprudence de sortir le soir,

étoit sûr d'être dépouillé. Deux cents quatre-vingt-deux maisons furent forcées et pillées, et les autrichiens surpassèrent les russes en brigandages et en rapines. Ils entre-  
rent comme des furieux dans les écuries royales, qui, suivant le traité, devoient être conservées, et qui étoient gardées par vingt-quatre russes; ils prirent les chevaux et mirent en pièces les carrosses du roi, après en avoir volé les ornemens. L'hôtel du grand écuyer fut mis au pillage, et les hôpitaux, ces lieux de retraite pour les malades et les pauvres, ces asyles sacrés que des sauvages auroient respectés, éprouverent le même sort. Voler sembloit être le mot de ralliement. Les temples furent dépouillés, les troncs des aumônes furent forcés, les tombeaux mêmes furent violés. Ce penchant à la rapine et à la férocité sembloit être une maladie épidémique. Les soldats saxons, qui ne le cèdent en honnêteté à aucun peuple de l'europe, et qui ont une discipline presque aussi parfaite que celle des prussiens, démentirent ici leur caractère national. Leur quartier étoit à Charlottenbourg, village situé à un mille de Berlin, où se trouvoit un château royal. Sans réflé-



chir que le roi de Prusse retourneroit bientôt en Saxe, et qu'il pourroit tirer vengeance de leurs excès, ils forcerent le château, et détruisirent tout ce qui leur tomba sous la main. Les meubles qui ornoient ce magnifique séjour furent mis en pièces, les glaces et les porcelaines furent brisées, les tapis déchirés, les tableaux coupés, les parquets, les boiseries et les portes hachés. Beaucoup de choses précieuses furent conservées, parce que les officiers s'en emparèrent pour leur propre compte. On pilla également la chapelle du château, après en avoir brisé l'orgue ; et ce qui mit le comble à toutes ces dévastations, ce qui fut le plus sensible au roi, fut la destruction d'une collection rare et sans prix, de plusieurs chefs-d'œuvres, dont une partie avoit été travaillée par le ciseau des grecs. Ces superbes antiques venoient du cardinal de Polignac, de qui Frédéric les avoient achetées ; elles ne furent pas dévorées par le temps, ni anéanties par des barbares, ce fut un peuple civilisé, un peuple ami des arts, et de leurs productions, qui réduisit en poussière les membres de ces statues qu'il avoit mutilées, pour empêcher qu'on pût jamais les rétablir. Les

autrichiens et les russes ne restèrent pas oisifs ; et si leurs chefs n'approuvoient pas leur fureur, ils la regardoient avec une indifférence bien condamnable. Les habitans de Charlottenbourg croyoient avoir acheté leur sûreté, en fournissant une contribution de 15,000 écus. Mais ils ne connoissoient pas leurs ennemis. Toutes les maisons furent dévastées, et ce qu'on ne put pas emporter fut brisé. Il y eut des hommes qui furent fouëttés jusqu'au sang et maltraités à coups de sabre ; il y eut des femmes et des filles qui furent violées, et deux hommes expirèrent au milieu des tourmens, sous les yeux mêmes de leurs bourreaux. Huit husards russes se rendirent à Schoenhausen, où étoit le château de plaisance de la reine, et demanderent avec des menaces terribles la vaisselle d'argent ; on leur dit qu'elle avoit été enlevée. A cette nouvelle leur rage s'alluma ; ils fouillent le château en vrais forcenés, et n'y pouvant rien trouver, ils déshabillerent le concierge et sa femme, les déchirerent à coups de verges et les ténaillèrent avec des fers rouges. Quelques jours après il vint des troupes plus nombreuses qui mirent ce château dans le mè-

me état que celui de Charlottenbourg. On coucha un domestique du roi sur des charbons ardents ; un autre fut haché en pièces, et les femmes servirent à la brutalité de ces monstres. Et célébrons encore la gloire horrible des conquérans, chantons leurs exécrables exploits.

Les autrichiens et les russes croyoient prendre leurs quartiers d'hiver dans le Brandebourg, et regardoient la guerre comme à-peu-près finie. Il y avoit de grandes armées de ces deux nations au centre des états de Frédéric, d'où elles inondoient toutes les provinces. Les suédois s'étoient portés en avant ; les troupes de l'Empire étoient en Saxe et en possession de l'Elbe ; Laudon se trouvoit en Silésie, et Daun suivoit constamment le roi avec des forces bien supérieures aux siennes. Ce triomphe apparent ne dura cependant que quelques jours. Frédéric sortit de la Silésie comme un torrent qui vient de rompre ses digues, et à l'instant tout changea. Ce mot, *le roi vient*, produisit un effet aussi prompt que celui de la foudre : toutes les armées ennemies en furent ébranlées. La grande armée russe se dépêcha à passer l'Oder ; les autrichiens et

les russes abandonnerent Berlin ; Czernichef et Tottleben se retirèrent avec une telle célérité , qu'en deux jours ils étoient éloignés de douze milles ; et Lascy se hâta d'arriver en Saxe , afin de pouvoir joindre l'armée de Daun. Cette retraite , qui renversoit toutes leurs espérances , fut encore accompagnée de vexations et de cruautés. Les dévastations étoient autrefois plutôt tolérées que permises ; elles furent ordonnées. Les villes de Coepenick , Furstenwalde , Beskow , Landsberg , Oranienburg , Lubenwalde , le château de plaisance de Friedrichsfelde , et toutes les villes du Brandebourg , dans lesquelles ces barbares pénétrèrent , furent pillées et ruinées , et depuis les portes de Berlin jusqu'aux frontières de la Pologne , de la Silésie et de la Saxe , le Plat-Pays ne fut plus qu'un désert. On enleva aux malheureux habitans tout leur bétail ; on les laissa sans meubles , sans lit , sans nourriture , et le grain que les ennemis n'emportoient pas , ils le répandoient dans la boue ou le jetoient au vent.

La ville de Francfort , qui avoit été si souvent visitée par les russes , ne fut pas épargnée. On vouloit la livrer aux flammes ,

et déjà on avoit allumé un grand feu sur la place du marché. Un bourg-mestre fut fouetté, les autres magistrats furent menacés de la même peine, et le reste des habitans furent encore plus indignement traités. Par ces moyens affreux, les russes obtinrent ce qu'ils desiroient. Tout ce que la ville put ramasser d'argent fut livré à cet ennemi aussi avide que féroce. Indépendamment des maux qu'ils avoient à souffrir, ces infortunés citoyens étoient sans cesse les témoins de la ruine de leur patrie. Plus de cent mille bêtes à cornes et de chevaux, avec une quantité d'autres effets, passerent par leur ville, et ajoutèrent au sentiment de leurs malheurs le spectacle de la misere des autres. Le pays entier rétentissoit de vols, de meurtres et d'autres excès. On se faisoit un amusement horrible de mettre le feu à des villages; des paysans, des bourgeois et des gentilshommes étoient inhumainement battus, tandis que sous leurs yeux on déshonoroit leurs femmes et leurs filles. Il y avoit une infâme émulation entre les ennemis de Frédéric, à qui l'emporteroit sur l'autre en atrocité; les autrichiens, sous le commandement de Lascy, commettoient les actions les plus

indignes et les plus barbares. A Wilmersdorf, village appartenant à la maison de Schwering, ils déterrèrent les cadavres, pour leur enlever ce que les vers avoient épargné, et ils les jeterent ensuite à la voirie. De pareilles abominations, qui doivent être détestées par des nations civilisées, et que les Hottentots peuvent se glorifier de méconnoître, appartiennent malheureusement à l'histoire, qui emploie ses crayons les plus sombres, et détourne la tête lorsqu'elle se voit obligée de caractériser une guerre, dont la plupart des exploits furent souillés par des forfaits.

De toutes les maisons de campagne du roi, il n'y eut que Sans-Sauci et le château de Potsdam qui ne furent point dévastés. Le général autrichien Esterhasy commandoit dans ces deux postes, et il fut le seul, qui, durant cette expédition, se conduisit en homme, et conserva l'honneur autrichien. Il se fit remarquer par une discipline exacte, sut voir et admirer les trésors des arts, de la magnificence et du goût, qu'on avoit rassemblés dans ces lieux, et les protégea avec un soin si constant, que rien ne fut perdu ni même déplacé. Le roi avoit  
déjà

déjà atteint les frontières de la Saxe, lorsqu'il apprit les malheurs dont sa capitale et les environs venoient d'être affligés. La dévastation de Charlottenbourg lui fut très-sensible, et dans cette circonstance, l'homme irrité prit la place du philosophe. Il n'y avoit pas encore eu un seul château royal dans toute la Saxe, auquel on eut fait la moindre dégradation ; on avoit même eu soin d'y mettre des gardes, afin de les préserver d'insultes. Frédéric voulut alors user de représailles, et ordonna le pillage de la maison de chasse de Hubertsbourg. Il chargea de cette commission le bataillon franc de Quintus-Icilius, qui s'en acquitta avec tant d'impétuosité, qu'en peu d'heures il ne resta plus que les quatre murailles. La cour de Saxe fut moins sensible à cet acte de vengeance, qu'à la barbare imprudence qui y avoit donné lieu. Les chefs rejeterent tout sur la fureur de leurs soldats, qu'ils disoient n'avoir pu contenir.

Lors de l'arrivée de Frédéric en Saxe, l'armée de l'Empire étoit campée près de Leipsick. Cette ville, dans laquelle régnoit la plus grande aisance, attiroit sur elle l'attention de tous les partis ; tous cherchoient

à s'en procurer la possession. Ses fortifications pouvoient tout au plus arrêter des troupes légères, et il n'y avoit qu'une armée campée devant ses portes qui pût la garder. Mais, si elle n'avoit pas de fortifications, elle possédoit, pour son malheur, des richesses immenses qui excitoient l'envie, et engageoient à des entreprises dont elle étoit l'objet et la victime. Les troupes de l'Empire pensèrent alors à y établir leurs quartiers d'hiver, et les habitans le desiroient. Ils étoient fatigués des impositions qu'ils étoient obligés de payer aux prussiens, impositions qui se multiplioient à l'infini sous mille dénominations différentes. Frédéric n'étoit pas disposé à se priver d'une ressource aussi abondante; et, dès qu'il fut arrivé en Saxe, il envoya à Leipsick le général Hulsen qui chassa les troupes de l'Empire, et fit rentrer la ville sous la domination prussienne.

Daun vouloit conserver la Saxe. Il étoit en possession de Dresde, la plus grande et la plus forte ville du pays, et de la meilleur partie de l'Electorat. Presque toutes les forces de la maison d'Autriche étoient rassemblées dans cette province; et comme



l'hiver étoit déjà commencé, et que la campagne paroissoit tirer à sa fin, il sembloit que rien ne devoit s'opposer à son projet ; mais le roi de Prusse étoit résolu à reprendre la Saxe, et il se préparoit à livrer bataille pour décider cette grande question. Daun qui ne vouloit rien risquer, malgré la supériorité de ses forces, croyoit pouvoir parvenir à ses fins, en restant sur la défensive, et se posta en conséquence dans le camp retranché de Torgau, où le prince Henri s'étoit placé l'année précédente, et où Daun lui-même n'avoit osé l'attaquer. Le roi, voyant qu'il ne pouvoit attirer son ennemi en pleine campagne, forma le projet hardi de le forcer dans ses retranchemens. Le 2 novembre au soir, il communiqua son dessein à l'armée entière, prit toutes les mesures relatives à l'attaque qu'il méditoit, et le 3 novembre se donna ce combat fameux dans les fastes de la guerre, où le sang humain coula par torrens, où la ruine totale de deux armées si souvent victorieuses, fut mise dans la balance du destin, où la victoire long-temps incertaine, fut enfin remportée par les prussiens, au milieu des ténèbres de la nuit.

Le roi marcha sur trois colonnes, à travers la forêt de Torgau. Son plan étoit supérieurement combiné. Dans l'impossibilité où devoit se trouver l'armée autrichienne, de passer l'Elbe pour faire sa retraite, il ne pouvoit lui rester que le choix de tomber sous le fer de l'ennemi, de se jeter dans le fleuve ou de mettre bas les armes. Les deux ailes des autrichiens, ou plutôt les extrémités de leur ligne formée en demi-lune, devoient être attaquées en même temps, et renversées sur leur centre. Le général Zieten devoit occuper les hauteurs de Siplitz auprès de Torgau, avec la moitié de l'armée prussienne ; et, si le roi réussissoit à battre l'ennemi avec l'autre moitié, les autrichiens étoient perdus sans ressource ; la puissance de Marie-Thérèse devenoit nulle pour le reste de la guerre, et la journée de Torgau, comme celle de Cannes, étoit célèbre pour jamais parmi les poètes et les historiens.

Mais pour réaliser ce grand dessein, il y avoit une foule de difficultés à surmonter. Daun, avec l'élite de l'armée autrichienne, étoit placé de la manière la plus avantageuse ; son aile gauche étoit appuyée sur

l'Elbe, sa droite étoit couverte par des hauteurs, sur lesquelles il avoit établi des batteries formidables, et son front étoit défendu par des bois et des marais. Frédéric, en traversant la forêt, tomba sur le régiment de Saint-Ignon Dragons, qui étoit posté en avant, et qui se trouva inopinément engagé entre les colonnes de l'armée royale. Les débouchés de la forêt furent occupés à l'instant par l'infanterie prussienne, tandis que la cavalerie environnoit le régiment ennemi. Les hussards de Ziethen furent chargés de terminer cette expédition, dont ils s'acquittèrent avec la plus grande valeur. Tous les dragons qui ne tombèrent pas sous leurs coups furent faits prisonniers avec leur général. Cependant le roi continuoit sa marche : il avança vers l'aile droite des ennemis ; et quoique ses colonnes fussent encore en arrière, il attaqua sur le champ avec son avant-garde, qui consistoit en dix bataillons de grenadiers. Le bruit de l'artillerie qu'on entendoit dans l'éloignement, fit croire au roi que Ziethen étoit déjà aux prises. Il falloit se hâter, les momens étoient précieux ; il n'y avoit plus que quelques heures

de jour, et ce peu d'heures devoit décider du sort de Frédéric, et peut-être de celui de la monarchie prussienne.

Daun reçut les prussiens avec un feu d'artillerie, tel qu'on n'en avoit pas encore vu depuis l'invention de la poudre. Deux cents pièces de canons, dirigées toutes sur le même point, vomissoient sans cesse le carnage et la mort. C'étoit une image de Fenfer, qui sembloit s'ouvrir pour engloutir ses victimes (1). Les plus anciens guerriers des deux armées n'avoient jamais vu un tel feu, et le roi lui-même ne put s'em-

---

(1) Si cette description paroît un peu trop forte, l'auteur espère qu'on voudra bien le lui pardonner; ce n'est point une imagination exaltée par la lecture, ou par des récits faits à plaisir, qui conduit ici la plume, c'est un témoin qui rapporte ce qu'il a vu. L'auteur s'est trouvé à cette bataille, il étoit même du premier bataillon du régiment de Forcade, qui marchoit à la tête de la principale colonne commandée par le roi, lorsqu'elle attaqua l'ennemi; le second bataillon de son régiment étoit à la suite de Ziegen. Toute l'armée prussienne étoit divisée en deux corps presque égaux. Le seul régiment de Forcade perdit à cette bataille huit cents hommes. Il y eut vingt-six officiers morts ou blessés; l'auteur étoit du nombre de ces derniers.

pêcher de dire à ses aides-de-camp : « quelle  
 « effrayante canonnade ! en avez-vous jamais  
 « entendu de pareille ? » En une demi-heu-  
 re , les cinq mille cinq cents grenadiers prus-  
 siens qui étoient à la tête de l'attaque , fu-  
 rent presque tous couchés sur le champ de  
 bataille , sans avoir même eu le temps de  
 décharger leurs fusils ; il n'en restoit plus le  
 lendemain que six cents qui fussent en état  
 de servir. Il pleuvoit très-fort , mais le fra-  
 cas du canon qui ébranloit l'air , sépara les  
 nuées au-dessus du champ de bataille , et le  
 ciel devint un peu plus serein.

Durant ce temps , la principale colonne  
 débouchoit de la forêt. Avant même que les  
 prussiens pussent appercevoir l'ennemi , les  
 branches des arbres brisés par les boulets ,  
 leur tomboient sur la tête. Les coups de  
 canons retentissoient d'une manière épou-  
 vantable ; c'étoit comme les trompettes de  
 la mort , et lorsque les prussiens arriverent ,  
 en marchant à tâton au milieu des nuages  
 de fumée qui les environnoient , ils virent ,  
 non des espérances de victoire , mais un  
 champ de bataille couvert de cadavres et  
 de corps horriblement mutilés , qui hale-  
 toient et se rouloient dans leur sang. Les

grenadiers, avec lesquels on se flattoit de vaincre, n'étoient plus; on ignoroit le sort de l'armée de Ziethen, qui étoit à une certaine distance, et l'ennemi restoit inébranlable derrière ses formidables retranchemens. On chercha à faire avancer l'artillerie prussienne, mais les chevaux furent étendus sur la place avec leurs conducteurs, et les affûts même furent fracassés. L'infanterie ne perdit pas courage, elle renouvela l'attaque avec cette intrépidité et cet ordre qui distinguent les prussiens. Les autrichiens, encouragés par la défaite des grenadiers, sortirent de leurs retranchemens, et se présentèrent en ordre de bataille; mais ils furent obligés de reculer. Les prussiens, malgré les boulets et les cartouches qui leur emportoient des rangs entiers, s'avançoient toujours, et se resserrant à chaque instant pour remplir les vuides que formoient les morts et les blessés, ils repousoient tout ce qui s'opposoit à leur marche, et parvinrent enfin à s'emparer de quelques hauteurs, et de plusieurs batteries. Ils en furent bientôt chassés par les cuirassiers autrichiens qui en massacrèrent un grand nombre, repoussèrent les autres dans la

forêt, et forcèrent la cavalerie prussienne, qui venoit au secours, à prendre la fuite. Celle-ci revint à la charge, jeta le désordre dans l'infanterie autrichienne, et fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouva la moitié du régiment de l'empereur. Daun mit alors sa cavalerie en mouvement, et les prussiens furent encore contraints de céder. Frédéric recommença l'attaque et toujours sans succès; la bataille paroissoit perdue pour lui: la nuit commençoit, ses soldats étoient épuisés, il étoit blessé lui-même, et Daun avoit déjà dépêché des courriers à Vienne, pour annoncer cette nouvelle intéressante, qui transporta la cour et la ville, et qui se trouva fautive peu de temps après.

Tandis que Frédéric éprouvoit tous ces revers, Ziethen n'étoit pas resté oisif avec son armée. Il avoit surmonté tous les obstacles pour venir au secours du roi, et s'étoit approché du village de Siplitz qui étoit en feu. M. de Mollendorf, major des gardes, fit dans ce moment une manœuvre qui eut les suites les plus heureuses, et décida du succès de la journée. Quelques bataillons traversèrent ce village, attaquèrent

les hauteurs voisines et s'emparèrent d'une batterie considérable ; d'autres régimens, qui traînoient leurs canons, et qui étoient couverts par la cavalerie, suivirent les vainqueurs. Les autrichiens furent alors foudroyés eux-mêmes de dessus ces hauteurs qu'ils occupoient auparavant. L'obscurité avoit déjà mis le désordre parmi eux, cette canonnade inattendue l'augmenta, et les troupes de l'aile gauche des prussiens, qui se rallierent et s'approchèrent, acheverent leur défaite. Lascy fit encore quelques tentatives pour reprendre les hauteurs, mais il fut repoussé. Les prussiens conserverent leur poste, et cet événement décida de la bataille. Les autrichiens ne penserent plus qu'à faire leur retraite, que favorisoient trois ponts de bateaux, qu'heureusement pour eux ils avoient jetés sur l'Elbe.

Ce fleuve, par le bruit de ses vagues, servoit de boussole pour diriger la marche des autrichiens pendant une nuit obscure, où le ciel, couvert de nuages, ne permettoit pas de distinguer le moindre objet. Les prussiens n'avoient pas un pareil guide ; ils erroient à l'aventure dans la forêt et sur le champ de bataille. Incertains de la po-



sition de l'ennemi, ils écoutoient à chaque pas qu'ils faisoient, et éprouvoient à chaque instant de nouvelles inquiétudes. Tels que ces gens timides, qui, trompés par leur imagination, croyent toujours voir des fantômes, les prussiens voyoient par-tout des ennemis. Des troupes qui s'approchoient tiroient à l'instant l'uné sur l'autre, et par cette cruelle méprise, il y eut un nombre considérable de prussiens qui furent tués par leurs propres gens. Il étoit impossible de donner des ordres; il étoit également impossible d'y obéir. Les chefs étoient morts, ou blessés, ou bien ils erroient eux-mêmes pour chercher leurs troupes dispersées. Le froid vint ajouter encore aux horreurs de cette longue nuit. Quelques bandes de soldats ramassèrent du bois et firent des feux; d'autres furent obligés pour se réchauffer, de courir au milieu des ténèbres, sans savoir, ni où ils étoient, ni où ils alloient. Toutes les troupes épuisées par la fatigue du combat ne trouvoient rien pour rétablir leurs forces, et n'avoient pas même d'eau pour étancher leur soif. Tourmentées par tous les besoins et par tous les maux, elles attendoient le jour,

et avec lui de nouvelles scènes de carnage et d'horreurs. Le roi passa la nuit dans une église de village , où il fit panser ses plaies, reçut des rapports et donna des ordres.

Quelque dure que fût la situation de ces soldats errans et excédés, il y avoit des personnes dont la position étoit encore plus cruelle. Il y eut des blessés qui purent gagner les villages les plus prochains ; mais les autres restoient attachés sur le champ de bataille sur lequel ils étoient étendus. Exposés à un froid rigoureux , avec des membres mutilés ou emportés , baignés dans leur sang et privés de tout , ils appelloient , dans leur désespoir , la mort à leur secours. Une troupe de malheureux , armés de toute l'intrépidité du crime , faisoient éprouver à ces infortunés de nouveaux tourmens. C'étoient des soldats, des valets d'armée, des femmes qui parcouroient hardiment ce champ de carnage , dépouilloient les vivans et les morts, et enlevoient aux blessés jusqu'à leurs chemises. On se plaignoit, on crioit inutilement, les plaintes et les cris se perdoient dans les clameurs affreuses qui remplissoient les airs. Ces scélérats, dans la crainte d'être découverts, massacroient

massacroient tous ceux qui pouvoient les reconnoître; et beaucoup d'autres périrent par les suites du froid qu'ils éprouverent, et qui rendoit leurs blessures plus dangereuses.

Le roi ignoroit la retraite de l'ennemi, et pensoit encore à renouveler le combat. Il donna les ordres nécessaires, et d'après les dispositions qu'il fit, l'infanterie ne devoit plus tirer, mais attaquer l'ennemi la bayonnette au bout du fusil. On attendoit le point du jour pour rassembler les troupes et les mettre en ordre de bataille; à peine toutefois l'aurore eut-elle éclairé ce champ funebre, que Frédéric s'aperçut qu'il ne lui restoit plus d'autrichiens à combattre. Il se vit maître du champ de bataille; la victoire étoit décidée, et la Saxe rentrait sous sa puissance. Les autrichiens avoient passé l'Elbe et suivoient les bords de ce fleuve pour se rendre à Dresde. Les prussiens, de leur côté prirent leurs quartiers d'hiver.

Daun avoit été dangereusement blessé dans cette bataille. Il s'étoit éloigné, et avoit cédé le commandement au général Baccow; celui-ci ayant eu le bras emporté

par un boulet de canon, avoit laissé le commandement au général Odonnel, et ce dernier se hâta de couvrir Dresde, en s'emparant du camp retranché de Plauen. Zieten le poursuivit pendant sa retraite, et lui enleva tous ceux qui s'écartoient du corps de bataille. Les deux armées se trouvoient excessivement affoiblies. Les autrichiens comptoient neuf mille morts ou blessés, et huit mille prisonniers; ils avoient perdu cinquante canons, trente drapeaux et vingt pontons. La perte des prussiens, en morts et blessés, n'étoit pas moindre; mais ils n'avoient eu que quinze cents hommes qui étoient tombés entre les mains des ennemis.

Daun s'étoit supérieurement défendu, et les troupes autrichiennes avoient montré un courage extraordinaire. Aussi lorsque le second courier arriva à Vienne, et fit cesser par sa nouvelle relation les réjouissances que l'on y faisoit, Marie-Thérèse ne montra aucun mécontentement, et poussa même la magnanimité jusqu'à aller au-devant du général qui revenoit pour se guérir de ses blessures. Cette grande princesse cherchoit sur-tout à exciter l'émula-

tion dans ses troupes; communément elle étoit présente lorsque des régimens passaient auprès de Vienne pour se rendre à l'armée, et elle animoit leur courage par les discours les plus obligeans; elle les appelloit *ses enfans*, sourioit d'un air de contentement, lorsque le mot de *notre mere* voloit comme un éclair de bouche en bouche, et ne les quittoit jamais sans leur avoir fait quelques présens.

Les suites de cette victoire furent très-importantes. Toute la Saxe, à l'exception de Dresde, tomba entre les mains des prussiens, et leurs quartiers d'hiver furent assurés. Frédéric se trouva en état d'envoyer des troupes en Silésie, dans la Marche et en Poméranie, et chassa l'ennemi de toutes ces provinces; il fit même passer un corps de huit mille hommes au duc Ferdinand, prit de nouveau possession du Mecklenbourg, força Laudon à lever le siege de Kosel, et à se retirer à Glatz, tandis que le général Werner repoussoit les suédois jusqu'à Stralsund, et que les russes regagnoient en Pologne leurs anciens quartiers d'hiver.

Le roi s'établit à Leipsick, où il avoit

fait transporter la plupart des blessés. Cette ville paya bien cher le patriotisme qu'elle avoit voulu montrer, en souhaitant de conserver les troupes de l'Empire comme des alliés de leur roi. Les prussiens exigèrent des contributions plus fortes. Il fallut payer des sommes considérables, et faire des livraisons immenses en denrées du pays. Les magistrats objectoient l'impuissance dans laquelle ils étoient de fournir ce qu'on demandoit; ils réclamoient les promesses que le roi avoit faites par écrit, et qui bornoient leur contribution à une somme de 500,000 écus d'Empire. On n'écouta rien; et, comme les habitans continuoient à refuser, on en vint à des moyens violens. On avoit déjà menacé plusieurs fois de faire mettre des gâteaux de poix-résine dans toutes les maisons; on avoit même commencé à l'exécuter: ce qui étoit dire, en d'autres termes, qu'il falloit de l'argent, ou que l'on réduiroit la ville en cendres. Mais les bourgeois, qui étoient persuadés que le roi ne seroit point capable d'une pareille cruauté, et qui savoient que les chefs en sous-ordre, malgré leur avidité, n'oseroient pas exécuter une pareille menace, rioient au-lieu de

trembler. En effet, les gâteaux de poix-résine furent retirés, et l'on eut recours à d'autres moyens. Les principaux magistrats et les plus riches marchands furent jetés en prison et traités comme des malfaiteurs. On les enfermoit dans une chambre où ils couchoient sur la paille, et où ils étoient privés de toute espece de commodités. Au commencement, il y en eut cent vingt qui éprouverent ce triste sort. On les relâcha au bout de dix jours, et on n'en conserva que dix-sept des plus considérables, qui furent obligés de rester au cachot pendant quatre mois. Ces personnes, habituées à la plus grande aisance, se trouvoient contraintes à coucher sur la dure, et à se contenter d'une nourriture grossiere que leurs filles leur apportoient, déguisées sous de superbes habits d'homme. Le lieu qu'ils habitoient n'étoit jamais nettoyé : on les empêchoit de se raser et de changer de vêtements. *Allons, chiens, voulez-vous payer?* étoient les seules paroles que leur adressoit le commissaire qui étoit chargé des contributions, et qui trouvoit son avantage particulier dans le traitement barbare qu'il leur faisoit essuyer. Si on les eût séparés

les uns des autres, ils auroient été réduits plus facilement; mais on les avoit réunis, et ils s'excitoient réciproquement à avoir du courage et de la patience. Il se développa même parmi eux un certain esprit de corps qui bravoit tous les outrages et toutes les cruautés. Ce ne fut que lorsqu'on menaça ces respectables peres de famille dont les femmes et les enfans passoient les jours et les nuits à verser des larmes, de les envoyer en qualité de recrues à Magdebourg, et de les y trainer à pied avec leur valise sur le dos, que le courage leur manqua, et qu'ils consentirent à tout ce qu'il étoit possible de faire.

Cette conduite inhumaine, dans laquelle on avoit sans doute outre-passé les ordres du roi, coûta la vie à plusieurs que le chagrin seul conduisit au tombeau. Beaucoup d'autres abandonnerent Leipsick. Le commerce de cette ville tomba en grande partie; et ses foires, si renommées auparavant, ne furent plus que de petits marchés.

Une partie des provinces de Frédéric, étoit possédée par les ennemis; le reste étoit ravagé, et la nécessité indispensable dans laquelle il se trouvoit de soutenir une



guerre longue et ruineuse contre les principales puissances de l'Europe, le força à employer les ressources les plus extraordinaires. Une des plus importantes et des plus dangereuses, fut d'altérer les monnoies prussiennes et saxonnes. Elles étoient affermées au juif Ephraïm, de Berlin, et celui-ci faisoit battre au coin de Prusse et de Saxe une quantité immense de monnoies d'or et d'argent, dont l'aloï devenoit plus foible chaque année ; de manière qu'à la fin, la valeur intrinseque de l'auguste d'or ne montoit plus qu'à un écu de bon argent, tandis que les anciens augustes, au-lieu de valoir 5 écus, monterent à 20 écus de la monnoie d'argent qui étoit en circulation. C'étoit avec cette monnoie de cuivre doré ou argenté qu'on payoit les troupes et tous les approvisionnement de l'armée, que les impôts se percevoient et qu'on faisoit le commerce. Tout le nord de l'Allemagne en fut inondé. Les plus grandes villes avoient des millions de cet argent qui, sans avoir changé de forme, de grandeur, ni de coin, devenoit toujours plus mauvais et trompoit le possesseur de sommes considérables par l'apparence de richesses imaginaires. Les

Hollandois en avoient ramassé beaucoup, et ils espéroient qu'après la guerre ils pourroient acheter à très-bon marché les bois et les grains de la Prusse. Toutes les matieres brutes ou manufacturées hausserent de prix, proportionnellement à la valeur intrinseque de ce mauvais argent. Il n'y eut que les choses de premiere nécessité qui ne devinrent pas beaucoup plus cheres ; sans quoi le simple soldat n'auroit pas pu vivre.

L'impératrice Marie-Thérese usa d'un autre expédient pour suppléer à l'argent qui lui manquoit. Tous les officiers supérieurs, depuis le feld-maréchal jusqu'au major, reçurent leurs appointemens, non en argent, mais en papier. Ce n'étoit pas des billets de banque qui pussent être mis en circulation, ce n'étoit que de simples obligations dues par l'état. Les personnes à qui leurs facultés ne permettoient pas d'attendre la fin de la guerre pour réaliser ce papier, le vendoient à perte à une banque, que l'empereur François avoit établie pour cela, et dans laquelle il faisoit valoir son trésor particulier, qui étoit séparé de celui de son épouse. On paya aussi avec cette

monnoie la plupart des approvisionnemens des troupes ; et l'amour de la patrie , qui faisoit supporter aux personnes moins aisées ces pertes journalieres , engagea plusieurs riches à des sacrifices plus considérables. Le prince Wenceslas de Lichtenstein , l'homme le plus opulent de la domination autrichienne , donna dans cette occasion un grand exemple ; il étoit chef du corps de l'artillerie , et il en entretint une partie à ses dépens. D'autres particuliers manifestèrent également leur bonne volonté. Les dames de la cour , animées d'une noble émulation , voulurent donner aussi une preuve de leur zele , et ne pouvant ni manier le fer , ni porter les armes , elles employèrent leurs mains délicates à faire de la charpie. L'idée de la bienfaisance qu'elles exerçoient , cette idée si douce et si flatteuse s'unissoit dans leur cœur à l'amour qu'elles portoient à leur pays. Marie-Thérese suivit leur exemple , et travailla elle-même à éfiler de la toile pour ses soldats blessés. Les femmes du peuple partagerent l'enthousiasme public ; et forcées à des travaux plus pénibles pour gagner leur vie , elles se dépouilloient de leur linge pour le distribuer aux nobles infirmieres de

l'armée. L'on mena enfin tant de voitures de charpie dans les hôpitaux, qu'on fut obligé de demander grace et de supplier qu'on mit fin à cette bonne œuvre.

On n'avoit pas encore perdu à Vienne l'espérance de reconquérir la Silésie. La prise de Glatz, après cinq années de revers, avoit inspiré une nouvelle ardeur, que soutenoit encore la bonne volonté des puissances alliées. On considéroit la victoire de Torgau, comme une véritable défaite pour le roi de Prusse, et l'on insista plus que jamais à refuser l'échange des prisonniers. Cependant Frédéric ne manquoit point de soldats, parce que les terres qui n'étoient plus labourées dans ses états, laissoient dans l'inaction des milliers de jeunes paysans qui changeoient avec joie le soc inutile de leur charrue, pour un mousquet qui les conduisoient à la gloire. On ne prenoit pas garde à la taille, il suffisoit d'avoir des hommes, et ces hommes devenoient des soldats, dès qu'ils étoient enrôlés. Et avant même qu'ils quittassent leur province, on les exerçoit nuit et jour, sans presque leur donner le temps de reprendre haleine, de maniere qu'ils étoient déjà formés, et prêts

à entrer en campagne, lorsqu'ils alloient rejoindre leurs régimens.

Le nombre des vieux soldats étoit considérablement diminué dans toutes ces armées qui avoient livré tant de batailles ; mais le génie militaire que les prussiens recevoient pour ainsi dire en naissant leur tenoit lieu d'expérience. Comme il y avoit beaucoup d'officiers prisonniers, et que le roi n'aimoit point à donner ces places à d'autres sujets qu'à des nobles, on tiroit sans cesse du corps des cadets de Berlin des jeunes gens qui étoient bien éloignés d'avoir l'âge que l'on auroit exigé dans toute autre circonstance (1). Mais ces jeunes gens étoient des guerriers, qui, à la force près, étoient semblables aux vétérans des autres armées. Elevés à porter le mousquet, habitués à une nourriture grossiere, endurcis au froid et au chaud, ces jeunes gentilshommes étoient instruits de toutes les especes de manœuvres, et remplis des

---

(1) L'historien n'avoit pas encore quatorze ans, lorsqu'en l'année 1758, il fut envoyé avec trente-neuf cadets, ses camarades, au quartier-général du roi, près de Breslaw.

sentimens les plus exaltés sur l'honneur militaire. Souvent, peu après leur arrivée à l'armée, on les employoit à des commissions délicates, dont ils s'acquittoient avec toute l'application, l'intelligence et l'ardeur qu'on auroit pu attendre d'anciens officiers. Quelquefois aussi on les chargeoit d'exercer les recrues des régimens; on leur donnoit de petits détachemens à commander, ou on les faisoit aides-de-camp. Dans les combats, ils animoient les soldats par leurs discours, et leur inspiroient le courage par leur exemple. Les autrichiens trouvoient souvent parmi leurs prisonniers, de ces jeunes gens; et, comme ils ne considéroient que leur âge, ils en concluoient que Frédéric devoit absolument manquer d'hommes, puisqu'il étoit obligé d'avoir recours à des enfans, pour commander ses soldats.

La désertion étoit encore un autre malheur à réparer, et on y suppléoit en enrôlant des soldats autrichiens, qui, à la fin de la campagne, désertoient en aussi grand nombre que les prussiens. Les troupes du roi étoient néanmoins très-bien traitées. Jamais, pendant le cours de sept campagnes excessivement meurtrières, les armées prussiennes

prussiennes n'avoient manqué de paie, de pain ou de fourrage, ni même de légumes et de viande. Le soldat avoit communément du pain pour trois jours, et quelquefois plus. La ration journaliere étoit de deux livres; même après une bataille perdue, et lorsque les magasins étoient pris, on faisoit venir des villes et des villages voisins, des voitures de légumes; et s'il n'étoit pas permis de les vendre à un prix exorbitant, le paiement exact que l'on en faisoit, excitoit les vendeurs à fréquenter un pareil marché. Le roi donnoit encore à chaque soldat une livre de viande par semaine, et les régimens achetoient en conséquence des troupeaux entiers de bêtes à cornes, qu'il étoit défendu de laisser écartier du camp, à moins d'une nécessité urgente. Cette fourniture de viande, toute légère qu'elle étoit, attira sous les drapeaux des prussiens une foule de déserteurs. La perte de la liberté, toujours sensible à l'homme, paroissoit à ces guerriers ignorans, au milieu même de leur esclavage, un moindre sacrifice, parce qu'il étoit adouci par de bons traitemens. Les soldats autrichiens étoient ordinairement forcés à

donner pour leur nourriture la plus grosse partie de leur foible solde : le caporal prenoit cet argent , nourrissoit sa chambrée comme il lui plaisoit , et le soldat ne touchoit que le reste de sa paie. Les prussiens n'étoient pas exposés à cette contrainte , qui peut devenir facilement une source de piraterie. On se bernoit à les exhorter à mettre de l'économie dans leur ordinaire , et du reste ils étoient libres. Aussi plusieurs fuyards avouèrent qu'ils n'avoient déserté qu'à cause qu'ils étoient assurés d'être mieux nourris dans le camp prussien que dans le leur. Les bouviers des prussiens étoient eux-mêmes des soldats , qui tenoient le fouet d'une main , et portoient le mousquet sur le dos. Comme ils étoient tous du pays , on ne craignoit point qu'ils désertassent , et leurs armes servoient encore à en imposer aux hussards qui voltigeoient autour de l'armée.

Cette économie d'hommes s'étendoit sur-tout dans l'armée prussienne. Elle diminuoit les bagages et le besoin de provisions , favorisoit l'ordre et facilitoit les opérations. Chaque compagnie avoit son cordonnier et son tailleur , qui étoient exempts



du service ordinaire, et qui, dans les camps, comme dans les quartiers d'hiver, travailloient pour leurs camarades. Plusieurs compagnies avoient leur boucher particulier, qui achetoit des bestiaux, les tuoit et les vendoit. L'infanterie avoit des charpentiers et des armuriers; la cavalerie, des maréchaux et des selliers; l'artillerie, des charrons. Chaque officier avoit un valet qui portoit la livrée du roi, et qui ne faisoit ordinairement d'autre service que celui de son maître. Toutes les compagnies avoient un bas-officier sous le titre de capitaine d'armes, qui étoit chargé d'avoir soin des armes et de l'équipement; il y avoit encore un fourrier qui veilloit aux provisions, aux fourrages et au campement. Pour ce dernier objet, le fourrier avoit deux aides qui prenoient les devants dès qu'on avoit déterminé le lieu où l'on vouloit camper, et qui faisoient encore une espece d'avant-garde. Comme soldats, ils n'avoient pas besoin d'escorte, ils tomboient même sur l'ennemi quand il vouloit les empêcher de tracer leurs alignemens. Cette belle discipline n'étoit pas en usage parmi les autrichiens. Leurs fourriers

étoient des bourgeois qui ne connoissoient aucune espece de subordination, et dont les idées, les principes et les manieres étoient souvent très-opposés à la façon de penser et aux intérêts du soldat. Delà naissoient de fréquentes disputes et des désordres qui étoient inconnus chez les prussiens. Dans les camps de ceux-ci, il n'y avoit personne qui ne fût militaire, et qui ne travaillât, par conséquent, à l'affaire commune à tous. L'ouvrier qui, dans les quartiers d'hiver, en détachement et dans les camps, exerçoit tranquillement son métier, devoit prendre les armes aussi-tôt qu'on se mettoit en marche, ou que l'ennemi se montroit. Rien ne pouvoit le dispenser d'assister à un combat ou à un siège. Il falloit alors qu'il se plaçât à son rang, et qu'il partageât les dangers avec ses camarades, soit sur le champ de bataille, soit dans la tranchée ou à un assaut.

Après cette digression, qui n'est peut-être pas inutile, je reviens à la suite des opérations militaires.

Les françois ouvrirent la campagne de 1760 avec cent trente mille hommes, dont cent mille devoient agir en Westpha-

lie et trente mille sur le Rhin. Le maréchal de Broglie espéroit désunir par-là les forces des alliés ; mais l'exécution de son projet fut contrariée par le peu de subordination de quelques-uns des chefs qui étoient jaloux de l'avancement de ce général : et le duc de Brunswick eut le temps de faire venir un renfort de troupes angloises qui débarquèrent à Embden ; de sorte qu'il eut dans son armée vingt mille hommes de cette nation seule.

Ferdinand chercha alors à livrer bataille aux françois, qui paroissoient vouloir entrer dans le Hanovre. Le prince héréditaire menoit l'avant-garde et rencontra l'ennemi près de Corbach. Il crut n'avoir affaire qu'à un détachement, et il l'attaqua sans balancer ; mais ce corps faisoit partie de la grande armée françoise, et il étoit soutenu à chaque instant par de nouvelles troupes. Le duc Ferdinand de Brunswick ne put venir assez tôt au secours du prince héréditaire, qui n'eût d'autre parti à prendre que de faire sa retraite. La cavalerie françoise fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher, mais le prince se mit lui-même à la tête de la sienne, et repoussa celle des

ennemis. Les alliés perdirent dans ce combat huit cents hommes et quinze piéces de canons. Le prince fut blessé, et malgré la perte qu'il venoit d'essuyer, ses amis et ses ennemis firent l'éloge de sa valeur et de sa prudence qui lui avoient fait éviter une entière défaite. Le 16 juillet, sept jours après l'affaire de Corbach, il attaqua un autre corps de françois près d'Emsdorf, le battit, fit deux mille prisonniers, et lui enleva six canons avec une quantité de bagages et de munitions de guerre.

Les troupes de Wurtemberg retournerent dans leur pays au commencement de cette campagne : elles furent renvoyées du service de France, parce que leur duc ne vouloit pas servir sous les ordres du prince Xavier de Saxe, qui, en qualité de frere de la dauphine, devoit jouir d'une plus grande autorité dans tout ce qui pouvoit dépendre de la cour de Versailles. Quelques généraux françois mécontents, tels que le comte de Saint-Germain, le comte de Luc et le marquis de Voyer, quitterent aussi l'armée, et donnerent leur démission. Leur éloignement causa beaucoup de désordres. Ferdinand, qui vouloit en profiter, attaqua

à la fois sur les deux flancs et pardièriè la petite armée françoise qui n'étoit composée que de trente-cinq mille hommes; elle se trouvoit auprès de Warbourg, et étoit commandée par le chevalier de Muy. Le combat ne fut pas long. Les françois s'enfuirent, laisserent quinze cents hommes sur la place, avec dix piéces de canons et seize cents prisonniers.

Le défaut de forteresses dans la basse Saxe et la Westphalie, occasionna une foule de petits combats qui fatiguoient et épuisoient les deux partis. On prenoit et l'on reprenoit sans cesse des villes, des pays même, que l'on perdoit le moment d'après. Les françois se voyoient quelquefois maîtres d'une province qu'ils regardoient comme à eux, puisqu'ils appelloient des financiers à leur secours pour la pressurer à leur manière; et souvent, avant que ces financiers fussent arrivés afin d'exercer leurs talens, il ne restoit plus entre les mains des françois un seul village de la province qu'on vouloit livrer à la discrétion de ces adroits maltôtiers. Leurs conquêtes ne servoient donc qu'à décider les alliés sur le lieu où ils devoient porter leurs forces. La

grande armée françoise avoit pris Minden, Cassel, Gottingue et Eimbeck ; elle menaçoit Hameln, lorsque Luckner parut, repoussa les vainqueurs, et fit une foule de prisonniers. Les françois prirent encore sept cents alliés à Ziegenhayn, s'emparèrent de l'hôpital militaire de Cassel, et s'établirent dans cette ville. L'armée du maréchal de Broglio étoit de beaucoup supérieure à celle de ses ennemis, mais il n'osoit pas risquer une bataille, à cause du mécontentement qui y régnoit. Il se borna à se retrancher auprès de Cassel, et laissa pleine liberté à Ferdinand de lui couper les vivres et de détruire ses magasins.

Les anglois étoient alors maîtres de la mer, et leurs progrès, dans les autres parties du monde, alloient toujours en croissant. Les françois avoient essuyé une défaite complète auprès de Quebeck, et le Canada étoit passé au pouvoir des vainqueurs qui étendoient leurs vues sur toutes les isles françoises de l'Amérique. Le cabinet de Saint-James, que M. Pitt gouvernoit, prit la résolution de porter la guerre jusques dans le cœur de la France ; en cou-

séquence le prince héréditaire fut envoyé à Cleves pour en chasser les françois. Il passa le Rhin, fit quantité de prisonniers ; et le 10 octobre , il investit Wesel. Les pluies continuelles, qui gâtoient les chemins et faisoient déborder les rivières, n'empêcherent pas de commencer le siege et d'ouvrir la tranchée. L'importance de cette place engagea le maréchal de Broglio à prendre toutes les mesures nécessaires pour venir à son secours. Le marquis de Castres fut détaché avec un corps considérable, qui, après des marches forcées, arriva à Rheineberg. Le combat étoit inévitable. Le prince héréditaire attaqua l'ennemi qui étoit posté avantageusement près d'un bois, et les deux armées combattirent avec courage, depuis le lever du soleil jusqu'à l'entrée de la nuit. L'avantage resta du côté des françois : ils conserverent leur poste, et les alliés se retirèrent. Ils eurent le bonheur de ne pas être poursuivis dans leur retraite, quoique leur général fût blessé, et qu'ils fussent obligés de passer sur le pont du Rhin, qui avoit été endommagé par la crue des eaux. Ils avoient fait prisonniers plusieurs françois, parmi lesquels se

trouvoit le Baron de Wrangel, officier général; et ils s'étoient emparés de quelques pieces de canons. Quoique la bataille eût été longue, les alliés n'avoient perdu que mille hommes, et la perte des françois n'avoit été gueres plus considérable. Le prince héréditaire alla se camper près de Bruy-nen, où il livra encore un combat dans lequel les françois furent battus, et perdirent douze cents hommes.

Pendant la grande armée françoise étoit toujours devant Cassel. Le maréchal de Broglio avoit fait fortifier Gottingue, et y avoit mis une forte garnison. Ferdinand bloqua cette ville durant vingt jours; mais la garnison se défendit avec le plus grand courage, et fit, le 12 octobre, une sortie si vigoureuse que le siege fut levé. On regarda alors la campagne comme finie, et elle l'auroit été si Ferdinand n'avoit pas eu des projets qu'il se proposoit d'exécuter dans le plus fort de l'hiver. Il vouloit chasser les françois qui avoient des magasins considérables dans la Hesse, et dont les armées étoient placées de maniere, qu'elles formoient une immense demi-lune, qui s'éten-doit depuis Gottingue jusqu'à Wesel.



1761.

CE fut le 11 février 1761 que Ferdinand s'avança sur quatre colonnes, et attaqua de tous côtés les quartiers des françois. Ceux-ci, qui croyoient pouvoir être tranquilles, furent si épouvantés de cette attaque imprévue, qu'ils tombèrent dans le plus grand désordre, et prirent la fuite sans aucune résistance. Ils laisserent derrière eux Cassel, Gottingue, Marbourg, et toutes les places qui faisoient les plus forts anneaux de la grande chaîne qu'ils avoient formée. Il resta à Cassel une garnison de dix mille hommes, et à Gottingue, une de sept mille cinq cents. Les postes qui étoient moins fortifiés furent enlevés les uns après les autres. Les françois, en fuyant, détruisoient leurs magasins, mais les alliés les suivoient de si près, qu'ils en prirent encore cinq assez considérables; car ils trouverent dans un seul quatre-vingt mille sacs de farine, cinquante mille sacs d'avoine, et un million de rations de foin. Afin de tirer parti des avantages qu'on venoit de remporter,

le général hanovrien Sporken s'approcha des frontières de la Saxe pour se réunir à un corps de prussiens. Les troupes saxonnes et celles de l'Empire voulurent empêcher cette jonction. On en vint à une bataille sanglante qui se donna le 15 février, près de Laugensalze, et où les saxons furent battus et perdirent cinq mille hommes. Après cette défaite, il fallut encore abandonner beaucoup de postes dans lesquels on s'étoit maintenu jusqu'alors, et il en coûta une foule de soldats qui désertèrent pour se rendre à l'armée du général Sporken. Toutes ces pertes étoient compensées par la possession de Cassel qui restoit encore entre les mains des françois, et dont le siege étoit très-difficile. Cette place étoit abondamment fournie de vivres et de munitions; elle avoit une garnison nombreuse, et pour commandant, un homme plein de courage et d'honneur, le comte de Broglie, frere du général de l'armée françoise.

Ferdinand, que les obstacles n'étoient point capables d'arrêter, plaça son armée de maniere qu'il pouvoit couvrir à la fois les blocus de Marbourg et de Ziegenhayn, et

et le siege de Cassel. La conservation de cette dernière place étoit trop importante pour que le maréchal de Broglio ne fit pas tous ses efforts pour la secourir ; il rassembla toutes ses troupes sur le bas Rhin, se porta en avant et attaqua près de Stangerode le prince héréditaire. Les troupes françoises étoient plus nombreuses que celles de leur ennemi : la nature du terrain les favorisoit encore, et elles remportèrent la victoire. Les alliés perdirent deux mille hommes, avec douze canons et dix-huit drapeaux. Ils furent obligés de lever ensuite les blocus de Ziegenhayn et de Marbourg, avec le siege de Cassel, et d'évacuer toutes les provinces dont ils s'étoient emparés. Ferdinand se porta sur Paderborn, et les françois se trouverent de nouveau les maîtres de la Hesse, et virent le chemin ouvert devant eux pour entrer dans l'électorat de Hanovre. La perte de leurs magasins fut seule capable de suspendre le cours de leurs opérations, et d'arrêter leurs succès. Ainsi les deux partis rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, où ils chercherent à jouir de quelque repos.

.. Toutes les puissances belligérantes mon-

PART. II.

K

troient des dispositions à la paix ; mais leurs prétentions étoient si fortes qu'il étoit impossible de rien espérer. Cependant Frédéric perdoit alors le plus puissant et le plus utile de ses alliés. Georges II, roi d'Angleterre, mourut au mois d'octobre 1760, et avec lui finit le zèle qu'on mettoit à poursuivre la guerre en Allemagne, ou, comme disoit Pitt, à conquérir l'Amérique en Europe. La nation angloise, qui étoit autrefois mécontente de la guerre de terre, étoit actuellement convaincue de son utilité, et desiroit qu'on la continuât. Pitt tenoit encore le timon de l'état, et gouvernoit au dehors, mais son pouvoir dans le cabinet n'étoit plus le même. Il fut obligé de le partager avec milord Bute, le favori du nouveau roi, ministre qui, privé de tous les talens propres au gouvernement, n'en possédoit point d'autres que celui de paroître nécessaire à son maître, en lui faisant sacrifier les intérêts de son peuple (1).

---

(1) La partialité dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, entraîne M. d'Archenholtz. Certainement la paix, que les anglois firent en 1763 avec la France, étoit bien éloignée de leur être désavanta-

Bute, qui sentoit l'impuissance dans laquelle il étoit de gouverner l'état, et qui vouloit régner, croyoit qu'il réussiroit plus facilement durant la paix que pendant la guerre. La paix étoit donc l'objet de ses vœux; mais, comme tous les autres ministres, le parlement et la nation entière étoient d'un avis opposé; il n'osa pas encore faire connoître le sien, et cacha bien plus soigneusement encore le projet qu'il avoit formé d'accroître l'autorité royale. Il se bornoit à travailler sourdement à parve-

---

geuse; elle péchoit plutôt du côté opposé, puisque le ministère anglois abuse étrangement dans cette circonstance de la fâcheuse position où la France se trouve, en exigeant des sacrifices auxquels son épuisement momentané pouvoient seul la contraindre. Aussi cette paix n'a-t-elle duré que jusqu'au soulèvement de l'Amérique septentrionale; occasion dont on s'est servi habilement pour tirer raison des anciennes injustices dont on avoit été la victime. Tant il est vrai que d'état à état, comme de particulier à particulier, il n'y a de traités durables que ceux qui sont fondés sur des principes de modération, et que la paix la plus avantageuse n'est point celle où l'on s'aggrandit le plus aux dépens de son voisin mais celle que le voisin lui-même se trouve intéressé à entretenir. (*Note du traducteur*).

nir à son but, et l'on s'en aperçut bientôt. Le traité avec la prusse ne fut pas renouvelé, et Frédéric n'obtint plus de subsides, quoique Georges III, dans le premier discours qu'il fit à son parlement, eût solennellement promis de garder les engagements pris avec le monarque prussien. Cette promesse excita une joie universelle, et le parlement, dans son adresse au roi, lui fit connoître le vœu de tous les citoyens. Voici les termes dont il se servit, termes si honorables pour Frédéric dans la bouche des représentans d'une nation étrangère : « Nous ne pouvons assez nous étonner du « courage inébranlable du roi de Prusse « notre allié, et des ressources inépuisables de son génie. — Nous lui accordons, en conséquence, de tout notre « cœur, et sans en être requis, les subsides « convenus ». Mais Bute pensoit différemment; il commença par chercher toutes sortes de défaites, et finit par refuser de payer.

Le roi de Prusse n'oublia pas dans son quartier d'hiver les sciences et les arts, et leur consacroit une partie de son temps. Le colonel Quintus-Icilius partageoit journellement ses travaux littéraires. Cet offi-

cier, dont le nom de famille étoit Guichard, avoit les connoissances les plus étendues dans la littérature ancienne et moderne, et les succès, qu'il avoit eus en écrivant sur la tactique des grecs et des romains, avoient fait naître à Frédéric l'idée de lui donner le nom d'un centurion, qu'il garda jusqu'à sa mort. Lorsque le roi, après la bataille de Torgau, passa pour la première fois l'hiver à Leipsick, Quintus l'engagea à avoir quelques conversations avec des professeurs de l'université. Frédéric étoit si prévenu contre les savans de son pays, qu'il dédaigna de faire connoissance avec aucun d'eux. Il ne vouloit même lire aucun livre écrit dans sa langue maternelle, parce qu'il croyoit toujours que la littérature allemande étoit en 1760, au même point qu'en 1730, époque où le bouffon Gundling étoit président de l'académie des sciences de Berlin. Gottsched, qu'on regardoit alors comme un homme du premier mérite, n'étoit gueres propre à faire revenir le roi de ses préjugés. En comparant la grande réputation de cet homme avec la petitesse de son esprit, son mince savoir et son défaut de goût, le roi devoit s'affermir dans sa

façon de penser , bien loin de la perdre. Cependant d'après les conseils de Quintus, Frédéric fit encore venir en sa présence le professeur Gellert. Les profondes connoissances de ce savant , la délicatesse de son goût et son maintien étonnerent le roi , qui lui donna tant de louanges , que le modeste Gellest en fut embarrassé (1). La franchise même avec laquelle il fit au monarque des especes de reproches sur sa trop grande partialité en faveur de la littérature françoise , et le peu de protection qu'il accordoit aux lettres allemandes , ne déplut pas. Gellert en resta néanmoins à cette premiere visite, quoique Frédéric l'eût invité à le venir voir souvent. Il suivit le conseil de Sirach, dont il fait mention dans une de ses lettres à Rabner : *ne t'approche pas des rois.*

Les contributions que la grande Bretagne venoit de retirer à Frédéric, furent une des causes qui le déterminèrent à rester sur

---

(1) Le roi qui ne connoissoit ni les savans allemands, ni leurs écrits, avoit coutume de dire au sujet de Gellert : « C'est le plus raisonnable de tous les savans allemands ».



la défensive. Les autrichiens, qui n'étoient pas habitués à lui voir tant de circonspection, crurent que c'étoit une ruse de guerre dont il se servoit pour frapper de plus grands coups, et n'oserent en conséquence s'avancer eux-mêmes; ils se contenterent d'observer ses mouvemens. La Silésie étoit toujours le point principal sur lequel se portoit l'attention des autrichiens et des russes; le roi se rendit dans cette province au printemps de cette année, et laissa en Saxe le prince Henri. Daun resta aussi en Saxe, et opposa Laudon au roi. Ce général commandoit alors, pour la première fois, une armée considérable, à la tête de laquelle il marcha en Silésie, pour se joindre à la grande armée des russes. Le roi, qui craignoit cette jonction, gagna les devants par des marches forcées, et rendit pour long-temps le passage de l'Oder impraticable aux russes, qui étoient revenus de Pologne, et qui attaquoient Breslaw. Enfin les deux armées des autrichiens et des russes, qui se cherchoient depuis quatre ans, se réunirent le 12 août auprès de Strigau. Le feld-maréchal Butterlin commandoit soixante-dix mille russes, et il y avoit

soixante mille autrichiens, tandis que Frédéric n'avoit que cinquante mille hommes, avec lesquels il se campa près de Buntzelwitz, dans les environs de Schweidnitz. Les armées ennemies l'entourroient, et formoient une espece de demi-lune qui ne lui laissoit que ses derrieres de libre. Il étoit arrivé peu de temps auparavant au quartier-général des russes, deux chariots chargés de monnoies obsidionales, sur lesquelles on avoit représenté la victoire de Kunersdorf, et qui furent distribuées aux soldats en mémoire de cet événement. Jamais le roi ne s'étoit trouvé dans une situation plus dangereuse. La seule ressource qui paroissoit lui rester, c'étoit une bataille; et cette bataille n'auroit été qu'un excès de témérité: la victoire même étoit dangereuse sur un ennemi si supérieur en forces, et une défaite l'auroit entièrement perdu. Il ne réfléchit pas long-temps, et résolut pour la premiere fois de sa vie, d'éviter le combat. Jusqu'alors Frédéric s'étoit borné dans ses camps, conformément aux regles de la guerre, à faire des redoutes pour les grand'gardes de l'infanterie, et des batteries pour la grosse artillerie; dans la cir-

constance embarrassante, où il se trouvoit, il changea de système, et fit faire des retranchemens. Cet ouvrage porta encore l'empreinte de son génie ; il fut fait avec un art et une célérité dont on n'a point d'exemples dans aucune des guerres de notre temps.

Le centre du camp étoit à un mille de Schweidnitz. L'enceinte de l'infanterie fut garnie d'une chaîne de retranchemens avec des fossés, qui étoient liés ensemble, par vingt-quatre grosses batteries. Devant ces retranchemens on plaça des palissades ou des chevaux de frise, contigus et enfoncés en terre, et on les entoura de trois lignes de trapes de six pieds de profondeur. Chaque batterie avoit deux fougades ou mines chargées de poudre, de balles et de grenades, qui étoient à une petite distance des batteries, et communiquoient avec elles par des saucissons. Le roi avoit encore tiré de Schweidnitz cent cinquante piéces de canons pour renforcer ses batteries. Le camp de Buntzelwitz ressembloit dans cet état, à une véritable forteresse, et rendoit toute attaque presqu'impossible. Si la nature de ces retranchemens étoit extraordinaire, la

promptitude avec laquelle ils furent construits, l'étoit encore davantage. Ces ouvrages immenses s'acheverent en trois jours et trois nuits. A l'aile gauche, dans l'endroit où les retranchemens se terminoient, on avoit placé, dans une grande prairie, quatre-vingt-dix escadrons de cavalerie, qui attendoient avec empressement le moment de mettre en pratique les grandes manœuvres qu'ils avoient apprises de Seidlitz.

Les généraux ennemis avoient eu, dès le commencement, le projet d'attaquer le roi; mais il falloit un plan, et ce plan ne pouvoit pas être ébauché et arrangé dans un jour, sur-tout par deux nations dont les opinions et les usages, si différens les uns des autres, devoient mettre beaucoup d'incertitudes et de lenteur dans leurs résolutions. Frédéric profita de ce temps précieux, et quand ses ennemis furent prêts, et que leurs généraux se trouverent d'accord, le camp prussien avoit disparu pour faire place à une chaîne de redoutes, qui sembloient être sorties de terre, comme par un pouvoir magique. La maniere d'attaquer ce nouveau camp ne devoit plus être la mê-

me, et exigeoit nécessairement de nouvelles dispositions. On devoit s'attendre à verser des torrens de sang, avant de pouvoir en venir aux mains avec les prussiens dans l'intérieur de leur camp, et les armées les plus intrépides auroient frémi, en réfléchissant à cette entreprise, qui devoit être la plus décisive de toutes les actions de cette guerre.

Cependant Frédéric se tenoit toujours prêt à soutenir l'assaut. Comme l'on pouvoit savoir pendant le jour tout ce qui se passoit dans les camps ennemis, il faisoit reposer ses soldats; mais aussi-tôt que la nuit arrivoit, on détendoit les tentes, on envoyoit tous les bagages sous le canon de Schweidnitz, et les troupes se plaçoient sous les armes derrière leurs retranchemens. Le roi se trouvoit communément à une des principales batteries, où l'on avoit placé une petite tente pour lui. Il faisoit également partir tous les soirs son propre bagage, et le matin on le ramenoit. Ce n'étoit qu'après le lever du soleil, que les troupes mettoient bas les armes, et redressoient leurs tentes. Ce qui rendoit encore la position des prussiens plus in-

commode, c'est que la chaleur étoit excessive, et qu'à l'exception du pain, ils commençoient à manquer de vivres. Les soldats ne pouvoient pas faire de soupe, et murmuroient de se voir réduits au pain et à l'eau. Le sommeil les accabloit, et l'on ne cessoit de mener à Schweidnitz des troupes de malades, dont le nombre s'accroissoit chaque jour. Le mécontentement étoit universel, et la désertion auroit été très-forte, si les retranchemens pendant le jour, et la nécessité d'être en bataille pendant la nuit, n'y avoient pas mis un obstacle invincible. Cette circonstance augmentoit l'indécision des généraux ennemis, qui ignoroient, faute de renseignemens, quels étoient les endroits forts ou foibles du camp prussien.

Le roi attendoit tout du temps et de la faim qui poursuivoit ses ennemis encore plus que ses soldats. Ceux-là resserrés dans un petit espace, entre des montagnes, étoient exposés à manquer bientôt de subsistances. La mesure de blé se vendoit dans leurs camps, jusqu'à 17 écus, et encore avoient-ils de la peine à s'en procurer. Les russes furent les premiers à qui cette situation

tion parut insupportable, et leur impatience éclata lorsqu'ils apprirent que le général Platen, que le roi avoit envoyé sur leurs derrières, à la tête de sept mille hommes, s'étoit emparé d'un convoi de cinq mille chariots qui leur étoit destiné, qu'il avoit battu l'escorte composée de quatre mille hommes, fait dix-neuf cents prisonniers, détruit trois de leurs plus grands magasins, et qu'il menaçoit encore celui de Posen; il sembla alors aux russes qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour se retirer; et après avoir fait pendant vingt jours une foule de projets qui avoient avorté, après que les armées réunies se furent présentées deux fois, sans avoir fait une tentative, tout fut abandonné de leur part. Butterlin se mit en marche le 13 septembre, et laissa seulement à l'armée autrichienne vingt mille hommes, sous le commandement de Czernichof.

La nouvelle de la retraite des russes causa la joie la plus vive dans le camp prussien. On pousoit des cris d'allégresse, comme si l'on avoit remporté la victoire; et quoique l'armée de Laudon fut encore beaucoup plus forte que celle du roi, on cessa dans l'instant toutes les mesures défensives.

On n'abattit plus les tentes, on ne renvoya plus les bagages, on ne passa plus la nuit sous les armes, les canons qu'on avoit tirés de Schweidnitz furent renvoyés dans la forteresse, les mines furent vidées, les trappes comblées, les chevaux de frise brûlés et presque tous les retranchemens culbutés; la communication avec le Plat-Pays fut rétablie, et le camp prussien se trouva pourvu de tout ce dont il avoit besoin.

Frédéric, après le départ des russes, ne resta que quatorze jours dans cette position; il ne regardoit pas la campagne comme finie, et desiroit de la rendre célèbre par quelqu'action éclatante. Laudon étoit posté dans un camp très-fort, et n'avoit nulle envie d'en venir à un combat. Le roi espéroit le tirer de son camp par des mouvemens qui pouvoient lui donner de l'inquiétude, le renvoyer en Bohême, ou le forcer à livrer bataille. Il prit en conséquence le parti de se retirer, et s'éloigna de Schweidnitz de deux journées de marche.

Cette forteresse n'avoit, ainsi que toutes celles des prussiens, qu'une foible garnison, et la plus grande partie de celle-ci ne consistoit qu'en déserteurs et autres gens



peu sûrs. La place même n'étoit rien moins que bien fortifiée , quoiqu'elle eût été assiégée souvent et vaillamment défendue. Mais le général Zastrow , qui en étoit commandant , sembloit devoir suppléer à tout par son expérience , sa sagesse et ses connoissances dans l'art militaire ; et comme le roi n'étoit pas éloigné , on ne pouvoit gueres croire que cette place courût aucun risque. Aussi Laudon ne pensoit nullement à tenter cette entreprise ; et tout ce qu'il desiroit , c'étoit de pouvoir surprendre la ville. Czernichef offrit pour cela toutes ses troupes , dont on ne prit que huit cent grenadiers. Le secret avec lequel on fit les préparatifs , la connoissance qu'on avoit de la maniere de vivre du commandant , qui étoit grand ami de la table , et la foiblesse de la garnison , tout promettoit un succès complet. Il y avoit deux cent quarante pieces de canons dans la ville , et il n'y avoit que cent quatre-vingt-onze canonniers. Zastrow ne soupçonnoit rien , et croyoit si peu qu'il pouvoit être surpris , qu'il n'envoyoit que rarement de la cavalerie à la découverte , pour éclairer les mouvemens de l'ennemi.

Laudon eut ainsi toute la facilité possi-

ble de faire ses dispositions sans être ni interrompu ni observé. Il investit d'abord la forteresse avec des troupes légères; et le 18 octobre, il fit faire une fausse attaque par des croates, tandis que vingt bataillons, divisés en quatre colonnes, avançaient avec des échelles et des fascines. Ils s'approchèrent des ouvrages extérieurs sans être aperçus, se jetèrent dans les chemins couverts, chassèrent ou égorgèrent ceux qui les défendoient, pointerent sur la ville ses canons mêmes et attaquèrent les remparts.

On distribua de l'eau-de-vie à ceux qui devoient monter à l'assaut, et les russes se portèrent en avant comme des furieux, sans observer aucun ordre. Ils arrivèrent pendant l'obscurité devant un large fossé qui se trouvoit dans les ouvrages, et dont le pont-levis étoit brisé. Cet obstacle qui n'avoit pas été prévu, arrêta ceux qui marchoient les premiers; ils demandèrent des échelles et des fascines, mais cela parut trop long à quelques commandans russes, qui crurent pouvoir combler le fossé avec des hommes, et firent avancer ceux qui étoient à la queue; il poussèrent dans le précipice ceux

qui étoient en avant. Ce pont de morts et de blessés, sur lequel les russes passerent, augmenta leur acharnement ; ils tuoient tout ce qu'ils rencontroient, et répondoient à ceux qui leur demandoient grace : *point de quartier*. Un canonnier prussien ne voulant point mourir sans être vengé, mit le feu à un magasin à poudre, et se fit sauter avec plusieurs des siens, et trois cents ennemis. La dernière attaque fut faite par le comte de Wallis, commandant du régiment de Laudon. Il s'agissoit du principal fort, que les prussiens défendirent vaillamment. Les autrichiens avoient même été repoussés deux fois, lorsque Wallis dit à sa troupe : « Il faut que nous prenions le fort, « ou que j'y perde la vie ; je l'ai promis à « notre général ; notre régiment porte son « nom : braves compagnons, nous n'avons « d'autre choix que de vaincre ou de mourir ». Ce discours fit l'effet qu'il desiroit. Les officiers dressent eux-mêmes les échelles, les soldats suivent leur chef avec une ardeur que rien ne ralentit, et la garnison est obligée de céder. Pendant toute l'action, les autrichiens ne se servirent d'autres canons que de ceux qu'ils avoient pris dans

la forteresse, et ils n'avoient même employé d'autres armes que leurs bayonnettes et leurs sabres.

Après un assaut de trois heures, Schweidnitz fut emporté à la pointe du jour, et sans siège, sans capitulation; les ennemis s'emparèrent de tous les arsenaux, de tous les magasins de la place, et firent encore trois mille prisonniers. Laudon défendit de piller la ville, et promit aux soldats 100,000 florins d'indemnité; ce qui arrêta une partie du désordre. Le pillage ne dura que quelques heures, et les grenadiers Vallons, par générosité seule, n'y prirent aucune part; ils dirent tout d'une voix: « menez-nous seulement où il y a de la gloire à acquérir, nous n'avons pas besoin d'argent ». Le commandant Zastrow fut assez présomptueux pour oser chercher à se justifier dans l'esprit du roi, et prétendre qu'il s'étoit bien conduit. Frédéric répondit que cet événement lui paroissoit une énigme, et qu'il différeroit son jugement. Il eut sans doute ses raisons pour ne pas faire passer ce général au conseil de guerre, et il se contenta de le renvoyer du service.

Laudon, par la prise de Schweidnitz,

procura un grand avantage à l'armée autrichienne, qui, après six ans d'une guerre meurtrière, pouvoit enfin prendre ses quartiers d'hiver en Silésie. La récompense que reçut ce général, ne fut nullement proportionnée à la grandeur du service qu'il avoit rendu. On le paya d'ingratitude, et il auroit même été puni, si l'empereur François et le vieux prince Wenceslas de Lichtenstein, que Marie-Thérèse respectoit comme son père, ne l'avoient soutenu de tout leur pouvoir. Ces puissans protecteurs, jaloux de la gloire de leur cour, ne s'en tinrent pas là; afin d'empêcher l'effet pernicieux qu'une pareille conduite auroit pu produire, ils obtinrent que l'impératrice écrivoit à Laudon une lettre flatteuse, et qu'elle l'accompagneroit de quelques présens. Cependant on ne lui pardonna pas ce qu'on lui reprochoit: c'étoit d'avoir entrepris une affaire aussi importante, sans avoir consulté le conseil de Vienne, et sans avoir obtenu sa permission; formalité dangereuse alors, et qui auroit rendu la chose impraticable, par le temps qu'il auroit fallu employer pour la remplir.

La promotion rapide de Laudon aux

principales dignités militaires, sans aucune autre protection que celle de ses services, étoit une chose sans exemple, dans un pays comme l'Autriche. Ce Laudon, major des croates, qui, en 1757, étoit obligé de solliciter et d'attendre dans les bureaux de Vienne, que les commis jugeassent à propos de lui expédier les ordres qu'il avoit à suivre, devint tout-à-coup, en 1761, le plus ferme appui du trône de Marie-Thérèse. Il avoit dressé le plan de la bataille de Hochkirch, et sauvé Olmutz, en enlevant le grand convoi des prussiens en Moravie. Il avoit battu le corps que Fouquet commandoit, et avoit forcé ce général à se rendre prisonnier. C'étoit lui enfin qui avoit pris Glatz, et qui avoit contribué, bien plus que Soltikow, à la victoire de Kunnersdorf. Les autrichiens lui étoient redevables de beaucoup d'autres succès, et il venoit encore de prendre Schweidnitz.

Les grands talens de ce général sembloient avoir été destinés par la fortune, à contribuer un jour à la gloire de Frédéric. Landon s'étoit présenté à Berlin avant la guerre, et avoit demandé une compagnie au service de Prusse. Le roi la lui refusa ;

et par ce refus il éloigna de ses états un homme qui ne lui paroissoit qu'un sujet ordinaire, et qui eut la plus grande influence sur toutes les opérations de cette guerre. Si Laudon n'avoit pas été dans les armées de Marie-Thérese, elle n'auroit pas pu soutenir sept campagnes, et les succès de Frédéric auroient eu pour elle des suites plus dangereuses. Laudon avoit fait confiance à l'empereur du dessein qu'il avoit de surprendre Schweidnitz, et il lui avoit présenté en même temps les inconvéniens inséparables d'un projet dont la réussite ne pouvoit dépendre que du moment et de l'habileté à le saisir. On ne savoit pas où tendoient les mouvemens du roi, et le plus léger soupçon de l'entreprise, la rendoit impossible. L'empereur prit sur lui de soutenir le général auprès de l'impératrice, et ce fut ce prince lui-même qui apporta à son épouse la première nouvelle de cet événement heureux, qui valoit mieux que le gain d'une bataille. Marie-Thérese, peu habituée à recevoir par ce canal des rapports relatifs à la guerre, et jalouse à l'excès de son autorité, ne témoigna aucune satisfaction dans le premier moment. Elle étoit prévenue, et le

conseil de guerre qui se cachoit derrière elle, l'animoit encore davantage. Laudon étoit perdu, sans la générosité de l'empereur François et de Lichtenstein.

La nouvelle de la prise de Schweidnitz, jeta l'armée du roi dans la plus grande consternation. Aucun accident, aucun malheur, dans tout le cours de la guerre, n'avoit fait sur les prussiens une aussi forte impression. On avoit perdu en un seul coup tous les fruits d'une campagne honorable, et l'on craignoit avec raison les désagrémens d'une nouvelle campagne d'hiver. On devoit au moins s'attendre à un siège long et pénible, et les conjectures qu'on pouvoit former pour l'avenir devenoient tous les jours plus incertaines, surtout depuis les nouvelles qu'on avoit reçues de la Poméranie. Cependant cette situation désespérante ne dura pas long-temps. L'impétuosité de Frédéric releva bientôt le courage de son armée. Il assembla ses principaux officiers, leur fit part de ses infortunes et de ses espérances, et leur laissa la liberté de quitter son service. Aucun n'accepta cet offre, et tous sentirent renaître leur première ardeur. Jamais le roi et son armée



n'avoient désiré une bataille avec plus d'impatience; mais Laudon, content de sa position, et toujours prêt au combat, évita néanmoins d'en faire naître l'occasion; il resta dans son camp près de Fribourg, d'où il avoit une communication ouverte avec la Saxe, la Bohême et la Moravie. Le roi de son côté mit ses troupes en cantonnement, et prit son quartier général à Strelen-sur-l'Olaw.

Frédéric manqua d'éprouver alors par une trahison, le plus grand des malheurs. Le baron de Warkotsch, gentilhomme silésien, qui avoit des terres aux environs de Strelen, étoit venu au quartier général faire sa cour au roi, et avoit été admis à sa table. Cette réception pleine de bonté, ne put pas changer les mauvais desseins, que cet homme avoit conçus, d'après le peu de précautions que prenoit Frédéric pour la sûreté de sa personne. Il avoit pris son logement hors des murs de Strelen, et il n'avoit pour escorte qu'une compagnie de grenadiers, dont trente hommes seulement formoient sa garde. Il se trouvoit à la vérité six mille hommes dans la ville, mais on ne pouvoit pas compter sur ce secours,

dans une expédition qui devoit se faire avec promptitude, et au milieu des ténèbres de la nuit. Un bois, qui étoit proche, favorisoit l'entreprise, et il ne falloit pour l'exécuter, qu'une troupe de hussards bien montés, et un chef déterminé. Avant qu'on eût pu prendre les armes dans la ville, le roi devoit être emmené, et la forêt qui conduisoit à l'armée de Laudon, auroit arrêté les recherches que les prussiens auroient pu faire pour joindre les ravisseurs de leur prince. Warkotsch avoit compris tout cela, et il avoit communiqué son plan à un général autrichien, qui lui promit une récompense de 100,000 ducats. Un prêtre, appelé Schmidt, étoit entré dans ce complot, et c'étoit à lui qu'on adressoit les lettres. Elles lui étoient portées par un chasseur qui étoit au service de Warkotsch, et qui eut enfin quelques soupçons sur cette foule de messages qu'on lui faisoit faire. Il ouvrit une lettre qui contenoit tout le plan de la conspiration, et la porta sur le champ au roi, qui échappa de cette manière au plus grand danger qui l'eût encore menacé. Warkotsch et Schemdt, son complice, trouverent moyen de se sauver dans le moment où

où un officier étoit prêt à les arrêter. Les biens du traître furent confisqués, et tous les deux furent écartelés en effigie. Quand on apporta la sentence au monarque pour la signer, il dit en badinant : « Je consens  
« que cela soit, car les portraits ne valent  
« sans doute pas mieux que les originaux ». Peu après, le roi mit ses troupes en quartier d'hiver le long de l'Oder, depuis Brieg jusqu'à Glogau, et il s'établit lui-même à Breslaw.

Tandis que tous ces événemens se passaient en Silésie, les russes avoient tiré parti de leur grande supériorité en Poméranie. Le général Tottleben, dont la fidélité étoit devenue suspecte, à cause de la modération qu'il avoit montrée à la prise de Berlin, fut arrêté et envoyé à Pétersbourg, et Romanzow reçut ordre d'assiéger encore une fois Colberg. Il s'approcha de la place au mois d'août, et l'investit par terre, avec un corps considérable. Une flotte russe et une escadre suédoise l'attaquèrent par mer; elles consistoient en vingt-sept vaisseaux de ligne, cinq frégates et trois galiottes à bombes. Cependant cette ville en elle-même n'étoit rien moins qu'importante, mais

sa position la rendoit précieuse aux russes, pour exécuter le dessein qu'ils avoient de s'affermir en Poméranie. Le prince de Wurtemberg, général prussien, fit tous ses efforts pour s'opposer à ce siège ; il se retrancha avec six mille hommes sous le canon de Colberg, et Romanzow fut donc obligé de commencer par assiéger en forme ce camp retranché. On tira dessus ainsi que sur la ville, avec la plus grande vivacité, et la résistance fut également vigoureuse. Le prince de Wurtemberg dans le camp, et le brave commandant Heyden dans la forteresse, disputoient le terrain pied à pied. On jetoit continuellement des bombes, soit du côté de la terre, soit du côté de la mer, et il n'y avoit de relâche que pendant quelques heures de la journée. Au commencement d'octobre, les flottes alliées essayèrent une tempête : un vaisseau de ligne échoua, et fut englouti avec tout son équipage ; le feu prit aussi à un vaisseau d'hôpital, et il fut entièrement brûlé. Alors les flottes s'empressèrent à quitter les côtes de la Poméranie, et les assiégés purent profiter du port pour tirer de Stetin des vivres dont on commençoit à manquer dans la

ville. Les russes s'étoient emparés d'un fort qui étoit de la plus grande importance pour les prussiens. Ceux-ci le reprirent, et lorsque Romanzow voulut s'en ressaisir, il fut obligé de se retirer après avoir essuyé un combat meurtrier qui dura trois quarts d'heure, et qui lui coûta plus de trois mille hommes.

L'hiver approchoit, et les difficultés augmentoient pour les russes; cependant Romanzow continua le siege avec vigueur, sur-tout après avoir reçu un renfort considérable de Butterlin, qui, après sa retraite de la Silésie, avoit porté ses pas vers la Poméranie. Le prince de Wurtemberg fut secouru aussi par le général Platen, et le général Knobloch fut détaché avec deux mille hommes à Treptow, afin de couvrir un convoi qui venoit à Colberg. Ces moyens si foibles, vu le nombre des ennemis, étoient les seuls que Frédéric pût employer dans sa position actuelle pour sauver cette place. Jamais les russes n'avoient agi avec autant de force. Ils envoyèrent huit mille hommes à Treptow pour attaquer Knobloch. Celui-ci qui n'avoit point de vivres, se défendit encore pendant cinq jours dans cette bico-

que qui avoit à peine des murailles, et ne se rendit qu'à l'extrémité avec ses deux mille hommes. Le corps de troupes qui étoit campé sous le canon de Colberg, rendoit plus difficile l'entretien de la garnison, et lui étoit d'ailleurs d'un foible secours contre la puissance toujours croissante des ennemis. On pensa qu'il seroit plus utile de tenir la campagne, et le prince de Wurtemberg ainsi que Platen quitterent leur camp retranché, et se retirèrent à Stetin.

On fit alors tous les efforts possibles pour approvisionner Colberg. Heyden, malgré la foiblesse de sa garnison, s'embarassoit peu de la grandeur de l'armée des assiégeans; mais il lui falloit du pain. La disette devenoit tous les jours plus sensible, et les soldats, de même que les bourgeois armés, ne recevoient plus qu'une livre de pain par jour au-lieu de deux, qui étoient la ration ordinaire. Ils ne vouloient cependant pas entendre parler de se rendre; et le commandant les ayant consultés sur une sommation que Romanzow lui avoit faite, il reçut pour réponse : « Nous voulons nous « défendre aussi long-temps qu'il y aura ici « de la poudre et du pain ». Platen se mit

en mouvement pour ravitailler la ville, mais il perdit une partie de son convoi, et fut forcé de se retirer à Stetin. Le prince de Wurtemberg fit aussi plusieurs tentatives, que la supériorité des ennemis rendit infructueuses. Il étoit devenu impossible de faire passer aucun convoi, depuis que le général Berg avoit entièrement coupé la communication entre Stetin et Colberg. Les russes étoient encore maîtres d'un fort qui commandoit le port de Colberg, et interceptoit toute communication du côté de la mer. Werner, qui, les années précédentes, avoit si courageusement secouru cette forteresse, avoit été détaché par le prince de Wurtemberg pour aller sur les derrières des russes, détruire leurs magasins, et arrêter leurs convois. Ce général, qui avoit toujours été victorieux, et qui ne savoit pas craindre, oublia qu'on pouvoit être prudent, sans cesser d'être courageux. Il négligea de tenir sa petite troupe réunie, conformément aux instructions qu'il avoit reçues. On l'environna, et vainement il se défendit avec la plus grande intrépidité, il fut accablé par le nombre, et se rendit prisonnier. Quoiqu'il ne restât plus aucune

espérance aux assiégés, Heyden continuoît à se défendre. Il n'avoit plus qu'un peu de pain, tandis que les russes recevoient par eau toutes les provisions dont ils avoient besoin. On étoit au mois de décembre, et il gelloit très-fort. Le commandant de la ville fit jeter de l'eau sur les murailles, et à l'instant elles devinrent aussiglissantes qu'un miroir. Les russes monterent à l'assaut; mais la précaution qu'on venoit de prendre, leur rendit l'accès des remparts totalement impossible. Ils recommencèrent plusieurs fois, et toujours avec aussi peu de succès. Enfin la provision de pain se trouva entièrement consommée; et ce Heyden, que ni le feu ni les boulets n'avoient pu soumettre, fut contraint par la faim, à se rendre le 16 décembre, après un siege de quatre mois.

La prise de Colberg termina la campagne en Poméranie, d'où les généraux prussiens, nonobstant les revers qu'ils avoient essayés, remportoient la gloire de s'être bien défendus. Le prince de Wurtemberg se rendit dans le Mecklenbourg, et Platen marcha en Saxe pour aller rejoindre le prince Henri, qui, durant toute la campagne, s'étoit maintenu dans cette province malgré



la grande armée autrichienne et celle de l'Empire. Ce fut la première fois que les russes prirent leurs quartiers d'hiver dans la Poméranie et dans la Nouvelle-Marche, de même que les autrichiens les avoient pris en Silésie. Pour chasser l'ennemi de ces deux provinces, il falloit s'attendre à répandre des torrens de sang ; il falloit du temps et du bonheur ; il falloit sur-tout des forces, et elles étoient épuisées. Les vieux soldats étoient en grande partie tués. On ne tiroit presque plus rien de la plupart des provinces prussiennes ; les revenus que la Saxe fournissoit, commençoient à tarir ; les subsides de l'Angleterre n'étoient plus payés ; Dresde étoit entre les mains des autrichiens, et toutes les armées ennemies se trouvoient plus en état que jamais de poursuivre l'exécution de leurs projets. Le roi ne s'étoit pas encore vu à la fin d'une campagne, dans une situation aussi fâcheuse, et cela sans avoir perdu une seule bataille. Cependant le courage indomptable de ses troupes, le zèle toujours renaissant, et l'activité prodigieuse de ses généraux, son trésor qui n'étoit pas encore épuisé, et pardessus tout son génie, fécond.

en ressources, lui rendirent cette situation plus supportable. On avoit beaucoup gagné du moment où l'on n'avoit pas perdu l'espérance ; mais si elle étoit le partage de Frédéric et de son armée, elle avoit fait place à la crainte chez tous ses alliés et ses partisans. On trembloit de la chute inévitable du plus puissant des princes protestans, qui jusques-là avoit été le rival le plus redoutable de la monarchie autrichienne, et le protecteur le plus intrépide de la constitution germanique et de chacun des membres de l'Empire, contre l'extension du pouvoir impérial.

Dans la position affreuse où se trouvoit le roi de Prusse, il étoit encore menacé, sans qu'il s'en doutât, d'un malheur plus grand que tous ceux dont il avoit été la victime. Magdebourg renfermoit alors une quantité considérable de prisonniers de toutes les nations : russes, autrichiens, françois, saxons, suédois, impériaux. Cette ville étoit la principale forteresse des états prussiens ; on y conservoit les archives de la monarchie et le trésor royal, ce trésor que les ministres des finances de toute l'Europe peuvent regarder comme un problème, et

que la postérité prendra pour une fable. Magdebourg renfermoit encore dans l'enceinte de ses murs la famille royale et un grand nombre de personnes considérables du pays ; Frédéric y avoit placé son principal magasin, et, pour ainsi dire, le foyer de sa puissance, et toutes les provinces du royaume y avoient déposé leurs richesses. L'histoire moderne ne rapporte point d'exemple d'une ville, dont la perte ou la conservation ait pu décider le sort d'une monarchie entière. Magdebourg enlevé, toutes les victoires qu'on avoit remportées devenoient inutiles et la guerre étoit finie. Malgré toutes ces raisons, cette place n'étoit point gardée avec le soin que paroisoit exiger son importance. La garnison n'étoit pas considérable, et n'étoit composée en partie que d'étrangers et de déserteurs. Cependant on n'avoit pas lieu de craindre un siège, à cause des grands préparatifs qu'il auroit fallu faire, du temps qu'il auroit fallu employer, et des armées prussiennes qui tenoient la campagne. Frédéric auroit sacrifié la Saxe, la Silésie et tout ce qu'il possédoit, pour sauver Magdebourg, et il auroit attaqué avec fureur les armées les plus

formidables , qui auroient osé asseoir leur camp sous les murs de cette forteresse. La certitude où l'on étoit , que le roi feroit dans cette occasion les plus grands efforts , fut cause qu'on ne se hasarda pas à tenter l'entreprise , et Frédéric resta sans inquiétude relativement à Magdebourg. Mais ce qui n'étoit point praticable à force ouverte , pouvoit s'exécuter par trahison. L'on avoit essayé plusieurs fois ce dernier moyen , et toujours inutilement , lorsque le baron de Trenck , qui étoit capitaine de cavalerie au service d'Autriche , et que le roi persécutoit cruellement , travailla , dans le fond du plus affreux cachot , et courbé sous le poids de ses chaînes , à livrer Magdebourg. Il s'en fallut peu que la destinée d'un monarque , que les plus grandes puissances de l'Europe n'avoient pu abattre , ne dépendît d'un infortuné chargé de fers , qui , reposant sur sa tombe , mangeoit un morceau de pain de munition , tandis qu'en vertu des droits imprescriptibles de l'humanité outragée , il s'élevoit contre les attentats de l'injustice , et ne respiroit que liberté et vengeance. Heureusement pour le roi , ce projet hardi ne fut pas exécuté.

Frédéric, se voyant attaqué par les plus grandes puissances de l'Europe, et abandonné par le roi d'Angleterre, tourna ses regards du côté de l'Asie, et chercha par des négociations à engager le grand seigneur, ainsi que le chan des tartares, à faire une irruption en Hongrie et dans la Russie. Les exploits de Frédéric avoient percé jusques dans cette partie du monde, et son nom étoit prononcé avec respect de Moscow à Pekin, et jusques sur les bords du Gange; les peuples orientaux, qui connoissent peu la géographie, étoient dans l'admiration de voir un prince, dont ils avoient toujours ignoré l'existence, tenir tête si long-temps aux nations les plus formidables de l'occident, sans pouvoir être dompté. Les turcs étoient ceux qui éprouvoient le plus d'étonnement; ils n'ignoroient pas la puissance redoutable de l'empereur d'Allemagne, les forces de l'empire Russe, et ils avoient la plus haute opinion des talens guerriers des suédois (1). Comment comprendre après cela,

---

(1) Achmet Effendi, ambassadeur turc à la cour de Berlin en l'année 1764, demanda à un officier prussien si, pendant la guerre de sept ans, les suédois n'a-

que tous ces souverains réunis ne fussent pas en état de soumettre un petit prince. On demanda aux ambassadeurs des puissances belligérantes qui résidoient à Constantinople la raison d'une aussi inconcevable singularité; ils l'attribuerent à la fortune. Mais les musulmans ne furent pas dupes de cette explication; leur respect pour le roi de Prusse s'accrut, et la sublime porte, décidée par des raisons d'Etat, auroit vraisemblablement fait une alliance avec la Prusse en 1761, époque de l'expiration de sa trêve avec la maison d'Autriche, si la France, qui a toujours une si grande influence sur les déterminations du divan, ne l'en avoit empêché.

En Westphalie, où la supériorité des ennemis forçoit le duc de Brunswick à se tenir sur la défensive, et où la destruction de leurs magasins obligeoit les françois à rester dans leurs cantonnemens, la campagne ne commença que vers le milieu de l'été. Le prince de Soubise se mit en mou-

---

voient pas été les ennemis les plus à craindre des prussiens. On lui répondit que non, et il en parut fort surpris.

vement

vement à la fin de juin, et passa le Rhin avec son armée; il se porta sur Munster, et le maréchal de Broglio partit de Cassel pour se réunir à lui et tomber ensemble sur les alliés. Le maréchal rencontra en chemin le corps hanovrien du général Sporcken. Celui-ci, quoiqu'avantageusement posté, ne voulut pas se mesurer avec une armée aussi considérable. Il se retira, en laissant aux françois huit cents prisonniers, dix-neuf canons et cent soixante-dix chariots.

Ferdinand ne resta pas dans l'inaction; il assiégea le château de Marbourg et Ziegenhayn. On jeta dans cette dernière place, pendant l'espace de dix-huit jours, quinze cents bombes. La ville s'embrasa; mais la garnison françoise se défendit toujours avec courage; et comme il faisoit une pluie continuelle, qui empêchoit qu'on pût ouvrir la tranchée, les deux sieges furent levés. Le comte de Broglio continuoit de faire à Cassel la plus vigoureuse résistance. Dans la crainte de manquer de vivres, il avoit ordonné qu'on salât de la chair de cheval; il avoit fait détruire ensuite les beaux jardins qui environnoient la ville.

Tranquille alors sur l'intérieur et sur les dehors de la place, il s'étoit appliqué à concerter les opérations des assiégeans, qui furent obligés de se retirer après un mois de tranchée ouverte. Cependant Ferdinand inquiétoit toujours les françois par ses troupes légères ; il détruisoit leurs nouveaux magasins, et s'emparoit de leurs convois. Le maréchal de Broglio, et le prince de Soubise se concerterent pour l'attaquer et l'empêcher, s'ils le pouvoient, de les harceler plus long-temps. Dès que Ferdinand s'apperçut de leur dessein, il se plaça dans le camp retranché de Hohenower, où le maréchal de Broglio l'attaqua le 15 juillet. On combattit jusqu'à la nuit ; les françois furent repoussés, et se retirèrent dans les bois qui sont sur la Salzbach. Le maréchal recommença le combat le lendemain matin à la pointe du jour ; les deux armées françoises s'approcherent en ordre de bataille, et essayèrent pendant cinq heures un feu épouvantable, sans pouvoir gagner un pied de terrain. Les alliés s'emparèrent enfin d'une hauteur, d'où ils jeterent le désordre parmi les ennemis, et les forcerent à prendre



la fuite en abandonnant leurs morts, leurs blessés et beaucoup de canons. On fit encore sur eux une multitude de prisonniers, entre lesquels se trouva un régiment entier. L'aile gauche des françois, qui étoit aux prises avec le prince héréditaire, commença aussi alors à plier, et fit sa retraite en assez bon ordre, parce que la nature du terrain ne permettoit pas à la cavalerie de poursuivre les fuyards, et de rendre la victoire plus complete. La perte des françois monta à cinq mille hommes, et les alliés n'eurent que trois cents morts et mille blessés. Peu de jours après le prince Albert Henri de Brunswick, qui n'étoit arrivé que depuis quelque temps à l'armée, afin de suivre les traces de son illustre frere et de son oncle, eut le malheur d'être blessé mortellement d'un coup de feu, dans une petite escarmouche. Le prince de Soubise envoya deux de ses meilleurs chirurgiens, qui ne purent sauver ce jeune et vaillant guerrier.

Quoique Ferdinand eut obtenu l'honneur de la victoire, il n'avoit cependant remporté aucun avantage réel. La prodigieuse supériorité des ennemis rendoit leur perte presque nulle, et ils n'auroient pas manqué

de renouveler l'attaque, et d'acculer avec leurs deux armées la foible armée des alliés, si leurs généraux avoient été de meilleure intelligence. Il régnoit entre eux une ancienne inimitié ; et bientôt après la bataille les deux armées se séparèrent. Le maréchal de Broglio se mit en marche pour Cassel, et le prince de Soubise passa la Rohr. Le premier manqua d'être pris en allant faire une reconnoissance. Un hussard noir étoit prêt à le saisir par son habit dans le moment où il sautoit pardessus une haie, quand le cheval du hussard s'abattit et procura au maréchal le moyen d'échapper heureusement ; mais dix de ses aides-de-camp et deux cents cavaliers qui lui servoient d'escorte, furent faits prisonniers. Peu de jours auparavant le prince héréditaire de Brunswick avoit couru le même danger, en allant reconnoître les françois près d'Unna ; il fut entouré subitement, mais il sut se frayer un chemin avec son escorte à travers les ennemis.

Ferdinand se vit également obligé de partager ses forces, afin de pouvoir observer les deux armées ennemies, qui se portèrent encore une fois en avant. Le dessein du ma-

réchal de Broglio étoit de s'avancer dans le Hanovre aussi loin qu'il pourroit, et le prince de Soubise menaçoit d'assiéger Munster qu'il tenoit bloqué. Celui-ci fut prévenu par le prince héréditaire qui prit la ville de Dorsten, où se trouvoient un grand magasin et la boulangerie de l'armée. Tout fut détruit, et la garnison fut faite prisonniere de guerre. Le prince de Soubise se retira de nouveau, et alla se placer au-delà de la Lippe. Les forces du maréchal de Broglio étoient trop considérables pour qu'on pût l'empêcher de pénétrer dans le Hanovre. Ferdinand fit ses efforts pour l'engager à une bataille dans des postes désavantageux, et fut plusieurs fois sur le point de réussir; mais le général françois eut toujours l'adresse de l'éviter. Comme la force ne pouvoit pas empêcher cette invasion, Ferdinand eut recours à la ruse. Il se porta sur la Hesse et coupa à l'armée françoise la communication de ce côté-là. Ce stratagème réussit; le maréchal fut obligé de rétrograder, et Ferdinand marcha à Paderborn, afin d'observer les françois, en cas qu'ils voulussent exécuter leurs projets sur le Hanovre. Le prince héredi-

taire, qui n'avoit plus rien à craindre pour Muuster, s'avança vers la grande armée, et détruisit sur son chemin les magasins des françois, qui n'étoient point placés dans ces lieux fortifiés.

Le prince de Soubise passa encore une fois la Lippe, et fit marcher en avant des parties qui se répandirent dans la Westphalie, et la dévasterent. Le maréchal de Broglio, de son côté, envoya des détachemens dans le Hartzwalde, où il fit lever de grosses contributions. Le prince Xavier de Saxe, assiégea Wolfenbuttel, qui se rendit après un bombardement de cinq jours. Alors il dirigea ses vues sur Brunswick; mais le prince héréditaire et son frere Frédéric se hâterent de venir au secours de leur capitale, et repousserent les assiégeans après un combat très-vif, dans lequel ceux-ci perdirent plus de mille hommes et quelques canons; ils leverent le siege, et abandonnerent encore Wolfenbuttel qu'ils venoient de prendre. Un détachement de l'armée de Soubise prit Osnabruck et traita les habitans d'une maniere barbare, parce qu'ils ne pouvoient pas payer sur le champ une énorme contribution. Un autre deta-

chement se présenta devant Embden , dont la garnison consistoit en deux compagnies angloises d'invalides, que les promesses des françois , et les prieres des habitans effrayés déterminerent à rendre la ville. On ne tint cependant pas la parole qu'on avoit donnée, et toute cette partie de la Frise fut mise à contribution. La grandeur des sommes qui surpassoient de beaucoup les facultés des habitans , et la maniere cruelle dont on les exigeoit, mirent tout le pays au désespoir. Les paysans s'attrouperent, ils s'armèrent comme ils purent, tomberent sur leurs ennemis et les chasserent de la province. Quelque temps après, beaucoup de ces braves gens payerent de leur tête la résistance qu'ils avoient osé opposer à la rapine et à la violence.

Les françois convoitoient depuis longtemps la ville impériale de Bremen. Sa situation sur le Weser, sa grandeur et ses richesses, les magasins des armées alliées, le voisinage de la mer, et la communication avec Stade, tout leur inspiroit le desir de s'en emparer. Ils avoient déjà prouvé à Francfort sur le Mein, qu'en cas de nécessité, ils ne seroient pas difficulté de traiter

en ennemis les villes impériales. La prise de Bremen fut donc résolue par les françois ; mais le bruit des cruautés qu'ils avoient exercées , et les exemples qu'ils en avoient donnés dans tous les pays voisins , firent prendre aux habitans de cette ville la résolution de mourir tous , plutôt que de se rendre à un pareil ennemi. Les françois furent repoussés , et Ferdinand renforça la garnison de quelques bataillons de troupes angloises , afin qu'on pût résister avec plus de vigueur à de nouvelles entreprises.

L'hiver s'approchoit. On étoit au mois de novembre. Le maréchal de Broglie se tenoit dans une inaction qui ne lui étoit pas ordinaire ; il restoit immobile dans son camp retranché d'Eimbeck , et avoit posé en avant plusieurs détachemens qui affoiblissoient son armée. Cette dernière circonstance et l'éloignement du prince de Soubise firent naître au duc de Brunswick le desir de lui livrer bataille. Il employa tous les moyens pour l'y engager , mais ce fut en vain ; et , dans l'impuissance où l'on étoit de l'attaquer dans son camp , il fallut se borner à lui ôter la communication avec Gottingue. Ferdinand bloqua cette ville si

importante pour les françois ; elle avoit pour garnison cinq mille grenadiers de France, sous le commandement du comte de Vaux qui s'étoit déjà trouvé à dix-huit sieges, et y avoit reçu plusieurs blessures. Ce général fit d'excellentes dispositions, et la mauvaise saison vint encore à son secours. Il se manifesta parmi les alliés, des maladies qui emportoient avec les hommes une si grande quantité de chevaux, que les convois ne pouvoient plus arriver. Il fallut donc renoncer à s'emparer de cette place, d'autant plus qu'elle étoit approvisionnée pour six mois ; et Ferdinand ne gagna, par ce blocus, que de faire rétrograder le général françois qui alla prendre ses quartiers d'hiver dans la ville de Cassel et aux environs. Le prince de Soubise marcha avec son armée sur le bas Rhin, et les alliés se retirèrent en Westphalie.

Le duc de Brunswick mit alors tous ses soins à rétablir les magasins que les françois lui avoient détruits dans la Westphalie et l'Ost-Frise. Il tira les choses dont il avoit besoin, en partie de la Hollande et de l'Angleterre, et en partie des ports de la mer baltique, où l'on avoit eu l'attention

de rassembler d'avance une grande quantité de vivres, tant pour l'usage des armées, que pour celui des provinces dévastées. Cette facilité de faire des approvisionnemens venoit de l'exactitude que l'on mettoit dans les paiemens, sans quoi la disette la plus affreuse auroit couvert les provinces qui étoient le théâtre de la guerre. Les autrichiens et les russes travailloient toujours de plus en plus à se maintenir dans les contrées qu'ils avoient conquises. Ils regardoient actuellement la Silésie comme un bien qu'il n'étoit pas possible de leur ravir. La cour accorda aux habitans des districts qui étoient rentrés au pouvoir des autrichiens, des grâns pour semer leurs champs, et l'on établit à Schmiedeberg un marché de bled. On fit venir à Prague plusieurs riches marchands des villes situées dans les montagnes, pour prendre avec eux de nouveaux arrangemens relatifs au commerce. On avoit même témoigné, au commencement de l'année, quelques desirs d'assembler un congré à Ausbourg; les ambassadeurs de la cour impériale étoient prêts à être nommés, leurs appointemens étoient déjà fixés; mais tous ces préparatifs n'eurent



aucune suite, et dans la réalité on ne pensoit gueres à la paix.

Frédéric, sans secours et presque sans espérance, voyoit approcher courageusement l'instant de sa ruine qui paroissoit inévitable. Il pouvoit retarder les progrès de ses ennemis par quelques victoires; mais il ne pouvoit leur arracher les forteresses dont ils s'étoient emparés, sans des sieges très-longs et soutenus par une suite de batailles heureuses. Le plan des opérations, que l'on devoit suivre dans la campagne qui alloit s'ouvrir, n'a pas été connu, parce qu'il fut rejeté; ou du moins changé, lorsqu'un nouveau jour vint luire aux yeux du roi. La fortune avoit déjà favorisé ce monarque dans beaucoup de circonstances; elle avoit secondé souvent les efforts de son génie, et trompé l'attente de tous ses ennemis; mais elle avoit réservé le plus important de ses bienfaits pour le moment critique où ce sage couronné, pressé de tous côtés par des armées supérieures, regardoit avec une sorte d'indifférence la cruelle destinée qui le menaçoit. Il n'y avoit point de générosité à espérer de la part d'ennemis qui, sans égard à la gloire

de leur nation et à l'opinion de la postérité, avoient appellé à leur secours les forces de si puissans empires, afin d'écraser un seul homme. Frédéric voyoit trop loin pour se repaître de vaines espérances, et quoiqu'il fût préparé à tout, ses inquiétudes et ses craintes s'emparoisent quelquefois de son ame et abattoient son courage. Ce qu'il redoutoit le plus, c'étoit d'être fait prisonnier; et, pour éviter ce malheur, qu'il n'avoit pas la force d'envisager d'un œil tranquille, il porta du poison sur lui pendant tout le cours de cette dernière campagne, afin de pouvoir braver en désespéré ce dernier coup du sort. On tient cette anecdote du colonel Quintus-Icilius, qui fut l'ami et le compagnon inséparable de Frédéric et qui a certifié la vérité du fait.

1762.

TANDIS que le roi se trouvoit dans cette situation accablante, il arriva un courier, qui lui apportoit l'heureuse nouvelle de la mort d'Elisabeth, impératrice de Russie.

Cette

Cette mort, arrivée le 25 décembre 1761, changea l'horizon entier du monde politique. Tous les projets des alliés et tous leurs plans, toutes les espérances des ennemis et tous leurs systèmes, furent renversés dans un instant; et ces russes, qui étoient les adversaires les plus redoutables des prussiens à cause de leur cruauté, devinrent, au premier mot de leur prince, les amis de Frédéric. Pierre III, qui étoit monté sur le trône de Russie, aimoit le roi de Prusse autant que l'impératrice Elisabeth l'avoit détesté. Aussi la première démarche du nouvel empereur, fut de faire assurer le roi de son amitié, et sur le champ il lui en donna des preuves en ordonnant une suspension d'armes, qui fut bientôt suivie de la paix, d'un traité d'alliance, et de la correspondance la plus intime. Elisabeth s'y étoit attendue, et en conséquence elle avoit donné avant sa mort les ordres les plus positifs pour la continuation de la guerre. Prête à rendre le dernier soupir, elle avoit exigé du sénat le serment le plus solennel de ne point faire la paix avec la Prusse sans le concours des alliés; cependant à peine eut-elle les yeux fermés, que cette paix fut con-

clue. Les troupes russes se préparèrent à évacuer la Prusse, la Poméranie et la Nouvelle-Marche. Colberg fut rendu, les prisonniers de guerre furent mis en liberté, et le corps commandé par Czernichef fut rappelé de l'armée autrichienne. Pierre III fit savoir aux alliés qu'il étoit d'avis de faire la paix; et comme la cour de Vienne ne voulut pas y donner les mains, Czernichef reçut ordre de se joindre au roi avec ses vingt mille russes, et de lui obéir sans réserve.

Cette réunion des troupes russes à l'armée prussienne, qu'elles avoient combattue depuis six ans avec tant d'animosité, parut un songe aux prussiens de même qu'aux autrichiens. Les officiers, qui étoient prisonniers à Breslaw, regardoient cette nouvelle comme un faux bruit qu'on répandoit afin d'inspirer du courage aux soldats; et lorsque l'on vit arriver dans cette ville Czernichef, et plusieurs autres généraux russes qui venoient avec une grande suite pour faire leur cour au roi, ces prisonniers autrichiens imaginèrent que ce n'étoit qu'un jeu, et que ces prétendus chefs russes décorés des ordres de leur pays, n'étoient réellement que des officiers prussiens qu'on

avoit déguisés (1). Mais tous les doutes se dissipèrent, lorsqu'au mois de juin les russes se réunirent effectivement à l'armée du roi.

La guerre prit alors une autre face. Tous les états de Frédéric, depuis Breslaw jusqu'aux frontières de la Russie, se trouverent délivrés des ennemis et à l'abri de leurs dévastations. Les suédois, de leur côté, las de la guerre, et ne voulant pas avoir affaire aux russes, avoient fait aussi leur paix particulière. Enfin Pierre III, qui portoit l'uniforme prussien, qui baisoit devant les russes mêmes le portrait du roi, et qui le regardoit comme son maître, vouloit aller le joindre en personne avec une grande armée, et l'on étoit autorisé à s'attendre à des événemens fort extraordinaires.

Ce fut avec ces flatteuses espérances, que Frédéric ouvrit la campagne de 1762, à laquelle assista le prince royal Frédéric-

---

(1) L'historien lui-même, qui étoit alors en quartier d'hiver à Breslaw, a été témoin, à son grand étonnement, de cette singularité. Ce qui prouve combien peu on connoissoit le caractère du prince, auquel on faisoit la guerre depuis si long-temps.

Guillaume. Ce jeune prince entra alors, pour la première fois, dans la carrière des armes, carrière où il avoit été précédé par tous les princes de sa maison. Il se trouvoit aux côtés du roi dans toutes les occasions périlleuses, et ce fut à cette grande école qu'il fit ses premières études militaires; il prouva depuis, lors de la guerre de Bavière, qu'il n'avoit pas oublié les leçons qu'il avoit reçues, et le roi se crut obligé de faire lui-même l'éloge des talens militaires de son auguste successeur.

Frédéric, qui, par la grandeur de son génie, avoit toujours paru supérieur aux autres hommes, montra enfin qu'il étoit homme lui-même. La confiance, que lui avoit inspirée son nouvel allié, diminua les soins qu'il prenoit des braves compagnons de ses victoires; il leur retira les secours qu'il étoit dans l'usage de leur accorder pendant l'hiver. Ces secours consistoient en certaines sommes, qu'il distribuoit à une foule de pauvres officiers, qui, vivant uniquement de leurs appointemens, n'avoient pas d'autres ressources pour faire leurs équipages. Ces secours leur furent retirés sans aucune nécessité, et dans le moment auquel leur

souverain se trouvoit au comble du bonheur. On ne daigna même employer aucun prétexte pour pallier cette suppression de présens si nécessaires, et si bien mérités (1), et on les remplaça par des ordonnances rigoureuses qui prescrivoient des choses fort inutiles à la guerre. Un article de ces ordonnances, et il n'étoit pas le seul de ce genre, obligea les officiers à ne plus se servir de leurs épées, et à prendre des es-pontons qui ne sont qu'une arme de parade, laquelle ne sert à rien pour la défense de celui qui la porte.

Les autrichiens, après avoir envoyé un corps considérable à l'armée de l'Empire, concentrerent leurs forces dans la Silésie, où ils étoient maîtres de Glatz, de Schweid-

(1) Chaque officier subalterne recevoit 50 écus, un capitaine 500, &c. Avec cet argent on remplaçoit les chevaux et les équipages qu'on avoit perdus dans la campagne précédente. Les chefs des compagnies étoient encore obligés d'employer une partie de cette somme, à procurer à leurs soldats, nombre de choses dont ils avoient besoin en campagne; de manière que par l'emploi qu'on faisoit de ce présent, il devenoit d'une nécessité presque indispensable.

nitz et des montagnes. Comme ils s'attendoient que l'on feroit le siege de cette dernière forteresse, ils firent des préparatifs immenses pour la mettre en état de défense. Ils employèrent pendant l'hiver des troupes de paysans et de soldats, à construire des forts sur toutes les hauteurs voisines; et les montagnes elles-mêmes ne représentoient qu'une chaîne de redoutes. La place fut approvisionnée de vivres et de munitions, et l'on y enferma douze mille hommes de troupes choisies, sous le commandement du général Guasco, chef expérimenté et rempli d'honneur, auquel on joignit le général Gribauval, un des premiers ingénieurs de l'Europe. Telle étoit la situation de Schweidnitz, lorsque le roi, qui s'étoit enfin uni aux russes, s'approcha de cette ville vers la fin du mois de juin. Il commença par envoyer en Bohême le général Neuwied, pour contraindre les autrichiens à couvrir les magasins qu'ils avoient laissés derrière eux, et à s'éloigner de Schweidnitz. Il y avoit, sous les ordres de Neuwied, deux mille cosaques qui se disperserent suivant leur coutume, et allèrent jusqu'aux portes de Prague. Frédéric, par ces mouve-



mens , espéroit forcer Daun à descendre de ses hauteurs auprès de Burkersdorf ; mais ce général ne quitta point son poste. Les prussiens revinrent de la Bohême , chargés de butin , et on se prépara à faire le siege de Schweidnitz , après que l'on auroit délogé les autrichiens des montagnes qu'ils occupoient ; ce qui ne pouvoit s'exécuter que très-difficilement.

Il se fit alors en Russie une révolution fort extraordinaire. L'empereur Pierre III, qui venoit de monter sur le trône , avoit indisposé contre lui toutes les classes des citoyens , par la précipitation de ses démarches , et par des loix peu réfléchies. Les militaires et les prêtres , qui sont si rarement d'accord , le furent dans cette occasion. Ils s'éleverent contre le prince qui vouloit priver les uns de leurs droits , et obliger les autres à couper leurs barbes. Pierre III négligeoit d'ailleurs le sénat , et traitoit avec le dernier mépris la noblesse russe , ainsi que le reste de la nation. Les allemands obtenoient de lui une préférence marquée , et il avoit choisi des troupes de cette nation pour en former sa garde. Les loix fondamentales de l'Empire n'étoient

plus respectées ; elles étoient subordonnées à la volonté du monarque, qui pouvoit avoir d'excellens projets , mais qui s'y prenoit mal pour les faire exécuter. Le peuple desiroit , sans savoir pourquoi , qu'on continuât une guerre qui coûtoit à la Russie de l'argent et des hommes , et dont le succès le plus heureux ne pouvoit procurer à cet empire immense , qu'un accroissement très-foible et encore plus inutile. L'empereur contrarioit cette opinion populaire , quant à l'objet ; car il vouloit aussi la guerre , non contre Frédéric , mais contre les ennemis de Frédéric , et contre le Danemarck. A tous ces mécontentemens que les russes éprouvoient de la part de leur souverain , se joignoient encore les mauvais procédés qu'il avoit pour l'impératrice sa femme , qui , instruite à l'école du malheur , avoit cultivé son esprit , développé ses talens , et gagné au plus haut degré l'amour de la nation. Pierre III parloit hautement du dessein qu'il avoit de la répudier , et il avoit déjà fait préparer , pour la recevoir , un couvent où elle devoit passer le reste de ses jours. Il vouloit même exclure son fils du trône , et il travailloit à s'en préci-

piter lui-même. Il ne falloit qu'un signe de Catherine , et son tyran perdoit sa couronne. La nécessité dans laquelle elle se trouva de se défendre elle-même, la força enfin à cette grande démarche, et dans l'instant ce puissant empereur, dont les ordres, depuis les bords de la mer baltique jusqu'à la mer pacifique, étoient reçus avec autant de respect que ceux d'une divinité, fut détrôné sans effusion de sang, abandonné de tout le monde, et réduit à la condition d'un simple prisonnier. Catherine fut aussi-tôt proclamée impératrice de toutes les Russies. Pierre III donna une renonciation formelle à la couronne, et mourut six jours après.

Cet événement mémorable arriva le 9 juillet, et comme le sénat et le peuple vouloient absolument qu'on recommençât la guerre contre les prussiens, on expédia sur le champ les ordres nécessaires. Ces ordres furent suivis, le 16 juillet, d'un manifeste par lequel on invitoit tous les sujets de la nouvelle impératrice, qui se trouvoient dans les provinces prussiennes conquises, à lui prêter serment de fidélité. L'animosité de la nation russe contre Frédéric, avoit pour

cause la prévention dans laquelle on étoit, que ce monarque avoit conseillé à l'empereur détrôné, toutes les nouveautés qui avoient tant déplu. Catherine elle-même ne le regardoit pas comme son ami, quoiqu'elle fût née en Poméranie, et qu'elle conservât encore de l'attachement pour son pays qui étoit si malheureux; elle suivit le torrent, afin, dit-elle, dans son manifeste, de détruire entièrement *le plus dangereux ennemi de la Russie*. Ce manifeste avoit déjà été envoyé, lorsque le lendemain, en cherchant dans les papiers de Pierre III, on y trouva les lettres de Frédéric; elles excitèrent un étonnement universel. Leur contenu étoit très-différent de ce qu'on avoit imaginé. Frédéric y donnoit les plus sages avis à l'empereur, sur la manière de gouverner, et l'engageoit fortement à modérer ses passions. Toutes les nouveautés, qui avoient déplu, avoient été blâmées par cet ennemi supposé de la Russie. Catherine même, n'avoit point de raison personnelle d'être mécontente. Frédéric avoit conjuré son mari, s'il ne vouloit pas la traiter avec tendresse, d'avoir au moins des égards pour elle. L'impératrice en fut touchée jusqu'aux lar-

mes, et les sénateurs, qui étoient présens à la lecture de ces lettres, reconnurent par leur silence, l'injustice de leur prévention, et renoncèrent à leur haine. On expédia des contre-ordres relativement à la guerre contre les prussiens, et le traité de paix de Pierre III, fut maintenu.

Frédéric avoit résolu d'attaquer les autrichiens sur leurs montagnes retranchées, lorsqu'il apprit la triste nouvelle de la chute de Pierre III. Czernichef reçut aussi l'ordre de quitter à l'instant l'armée prussienne, et le roi devoit s'attendre qu'en peu de jours, ce général iroit rejoindre ses ennemis, ou qu'il agiroit séparément contre lui. Il dépendoit de lui de désarmer ces vingt mille hommes, mais il en agit d'une manière tout-à-fait opposée. Il quitta les russes en leur témoignant les plus grands égards dans leur passage sur les terres de la monarchie prussienne, et en leur fournissant tout ce dont ils avoient besoin, comme s'ils étoient encore un corps auxiliaire au service de Prusse. La générosité du roi fut cause que les généraux russes se retirèrent à regret; et Czernichef sur-tout éprouva un chagrin sensible, lorsqu'il s'agit de

se séparer de Frédéric , qui lui fit de superbes présens. Cependant comme il falloit du temps pour faire-préparer ce qui étoit nécessaire pour la retraite des russes , ils restèrent encore pendant quelques jours ; et jusqu'au moment de leur départ , leur éloignement fut un secret pour les prussiens , et pour eux-mêmes. Frédéric sut profiter de ce retard pour attaquer les retranchemens des autrichiens , tandis qu'il avoit encore les russes avec lui , ce qui devoit obliger Daun à leur opposer un corps de troupes , et à s'affoiblir d'autant. Il souhaitoit aussi donner aux russes , avant leur départ , une preuve du courage et des talens militaires des prussiens. Le 20 juillet , aussi-tôt que la nuit fut arrivée , on se mit à travailler à une grande batterie dans la plaine située au bas des montagnes retranchées. Les autrichiens , qui n'avoient pas encore vu de prussiens dans cette plaine , furent dans la dernière surprise , lorsqu'au point du jour ils apperçurent des troupes rangées en bataille , et une énorme batterie composée de quarante-cinq obusiers , qui paroissoit sortir de terre. Dès qu'on put distinguer les objets , les prussiens firent un feu épouvantable sur la cavalerie

cavalerie autrichienne qui étoit postée dans des vallons entre les montagnes, et qui fut contrainte de s'éloigner. Alors on attaqua les retranchemens, tant avec le canon qu'à l'arme blanche. Plusieurs des meilleurs régimens prussiens, sous le commandement du général Mollendorf, furent employés à gravir ces montagnes escarpées, hérissées de canons, de trapes et de palissades. Rien ne fut capable d'arrêter les prussiens ; ils s'élançoient par-tout où ils pouvoient mettre le pied, lorsque le général Mollendorf trouva un chemin moins difficile, pour arriver sur ces hauteurs. Il s'y établit ; et comme les chevaux n'y pouvoient pas monter, les soldats du régiment du prince royal, se saisirent de quelques canons, et les traînerent sur la montagne. A l'instant que cette nouvelle batterie se fit entendre, l'ennemi s'enfuit de toutes parts, et en quatre heures ces montagnes fortifiées avec tant de soin, furent emportées. Les autrichiens laisserent quatorze cents hommes sur le champ de bataille, ils perdirent huit cents prisonniers avec une quantité de canons, et furent repliés sur leur grande armée. Pendant cette action, toutes les trou-

pes, soit prussiennes, soit russes, se tenoient sous les armes, afin d'observer la grande armée autrichienne, qui ne fit aucun mouvement. Les principaux généraux russes se trouverent en qualité de spectateurs, auprès du roi, dans les vallons où l'on combattoit: ce fut le terrible et superbe spectacle que Frédéric vouloit leur donner avant leur départ. Il ne s'étoit point servi d'eux pendant le peu de temps qu'ils avoient passé avec lui. A l'exception des cosaques, qui avoient accompagné en Bohême le général Neuwied, les russes étoient toujours restés tranquilles dans le camp. Aucun d'eux n'avoit perdu la vie pour le roi de Prusse, qui continua toujours à combattre seul contre ses ennemis.

Le jour qui suivit cette affaire, c'est-à-dire, le 22 juillet, les russes quitterent l'armée prussienne, et si ce fut avec beaucoup de regret de la part des chefs, qui ne pouvoient plus espérer de se trouver jamais à une pareille école, il n'en fut pas de même des soldats; ils s'en allerent volontiers, parce qu'ils n'avoient pour toute nourriture que du pain, et que la modicité de leur solde ne leur permet-



toit pas de s'en procurer d'autre. Ils ne pouvoient pas piller, et deux livres de pain par jour n'étoient pas assez pour des estomacs russes. Lorsque ces soldats affamés rencontroient des officiers prussiens, ils ouvroient la bouche, en faisant des signes pour exciter leur pitié; d'autres parcouroient le camp, afin d'obtenir quelques morceaux de pain; et si la compassion engageoit à leur en donner, ils se jetoient à l'instant aux pieds de leur bienfaiteur, et s'en retournoient au plus vite, comme s'ils avoient fait une capture.

Daun, en perdant le Burkersdorf, perdit la communication avec Schweidnitz, et laissa au roi tous les chemins ouverts pour faire le siege de cette place, qu'on ne commença cependant que le 8 du mois d'août. On appella de Breslaw le général Tauensien, pour diriger les travaux du siege; on lui donna vingt bataillons d'infanterie, et quelques régimens de cavalerie, tandis que deux armées, l'une sous les ordres du roi, et l'autre sous ceux du duc de Bevern, couvroient et soutenoient les assiégés. Ce siege fut considéré comme le plus mémorable de toute cette guerre, tant à cause de

l'art qu'on employa pour l'attaque et la défense, qu'à cause de sa durée et d'autres circonstances, entre lesquelles on remarqua la rencontre singulière de deux ingénieurs françois, dont l'un défendoit la place que l'autre attaquoit : c'étoient MM. de Gribauval et le Fevre. Le premier étoit encore au service de France, et avoit été envoyé, à cause de ses grands talens, à l'armée autrichienne, et le Fevre étoit au service de Frédéric. Tous les deux étoient amis, tous les deux étoient auteurs. Chacun d'eux avoit un système particulier relativement à l'attaque et à la défense des places, et ils avoient écrit l'un et l'autre pour soutenir leurs opinions. Mais il ne s'agissoit plus d'écrire : il falloit agir, et prouver par la pratique, aux yeux de l'Europe entière, la bonté de leur théorie. Les matériaux nécessaires à cette expérience, le sang humain, le fer et la poudre, étoient laissés à leur disposition. Le Fevre ne demandoit qu'un temps très-court pour prendre la ville par le moyen des mines. Il ne tint pas parole, et l'on fut obligé, en grande partie, de continuer à suivre l'ancien usage. On tira nuit et jour sur la forteresse avec une extrême

me vivacité. La défense fut également vigoureuse. L'artillerie de la place étoit supérieurement servie, et presque toutes les nuits on faisoit une sortie qui incommodoit toujours, quoiqu'elle produisît peu d'effet.

Daun, qui étoit décidé à secourir cette ville, ne tarda pas à mettre en exécution le projet qu'il avoit conçu, et dont le succès lui paroissoit infaillible. Entre l'armée autrichienne et Schweidnitz, près de Reichenbach, se trouvoit le grand corps prussien commandé par le duc de Bevern; ce corps, qui étoit séparé de l'armée royale, devoit être attaqué de tous les côtés, et entièrement détruit, avant que le roi pût y envoyer du secours. On comptoit sur le nombre, et l'on espéroit renouveler la scène de Maxen. Quatre corps sous les ordres de Lascy, d'Odonel, de Beck et de Saint-Ignon, attaquèrent à la fois les prussiens pardevant, par derriere et sur les flancs. Ils commencerent par tomber sur les équipages, et quelques généraux prussiens ayant proposé d'arrêter le pillage avec leurs brigades, ils en reçurent la défense la plus expresse de la part du duc. « Si nous sommes  
« vainqueurs, disoit ce grand général, nous

« les reprendrons bien vite ». Telle avoit été la conduite de Frédéric en 1745, à la bataille de Sorau, qu'il gagna. Les prussiens firent donc face de toutes parts, et se con firent à l'activité du roi, qui fut bientôt en marche. Dès le premier coup de canon, le prince de Wurtemberg se jeta à cheval, accourut à la tête de la cavalerie royale, et tomba, le sabre à la main, sur le corps d'Odonel, qu'il renversa à l'instant. Cette cavalerie étoit suivie de l'artillere légère qui venoit au grand galop, et derriere elle s'avançoit Frédéric en personne avec un corps d'infanterie. Il arriva pour être témoin de la suite des ennemis, qui perdirent douze cents morts ou blessés, et quinze cents prisonniers. Les prussiens eurent mille morts ou blessés, et ils retrouvèrent presque tout leur bagage. Daun marcha alors vers Glätz, et abandonna Schweidnitz à sa destinée.

Cependant on continuoit le siege en tirant sur la ville avec soixante-huit pieces de canons, et trente-deux mortiers ou obusiers. La garnison, quoique sans espérance d'être secourue, ne perdit pas courage. Les vivres ne manquoient pas, et les soldats, outre leur paye, avoient encore tous les

jours une distribution de vin et d'eau-de-vie. Néanmoins, après un mois de résistance, le général Guasco, commandant de la place, demanda à capituler. Mais comme il vouloit les honneurs de la guerre, et qu'on les lui refusa, il fallut continuer le siege. Les mines de le Fevre prenoient beaucoup de temps, et faisoient peu d'effet. On les appelloit des globes de compression, et c'étoit pour la premiere fois qu'on faisoit usage de cette découverte de Belidor, à qui l'art du mineur a de grandes obligations. Dans le cours de ce siege, on fit quatre de ces globes qui ne réussirent point. Quelquefois les mineurs des deux partis se rencontroient sous terre, et s'attaquoient à coups de pistolets, ou avec des feux d'artifice ; quelquefois ils se donnoient des camoufflets qui renversoient les galeries. Et comme les impériaux avoient plus de mineurs que les prussiens, il n'étoit pas étonnant que les tentatives de ces derniers échouassent. Le Fevre étoit au désespoir ; il voyoit toutes ses espérances perdues, et ne desiroit plus que de trouver la mort au milieu des dangers auxquels il s'exposoit.

Cependant on faisoit un feu terrible et

continuel des deux côtés. Il n'y avoit point d'heure du jour et de la nuit qui ne fût marquée par la mort de plusieurs personnes. Les volontaires de la ville qui avoient été employés jusqu'alors dans les postes les plus dangereux, commencerent à se rebutter, et il fallut les occuper à des travaux plus faciles. Le siege tiroit en longueur, et Frédéric, dont l'activité s'étendoit à tout, souffroit très-impatiemment les retards imprévus qu'il étoit obligé d'essayer. Il fit lui-même des dispositions qui prouvent la grandeur de ses connoissances relativement à l'art des sieges : mais la conquête de la place étoit encore douteuse ; et après des travaux qui duroient depuis deux mois, il étoit évident que si Schweidnitz n'étoit pas pris dans deux ou trois semaines, il faudroit en lever le siege. Un accident vint enfin au secours des assiégeans. Une grenade lancée par un obusier, s'écarta sur un magasin à poudre et le fit sauter avec une explosion qui rétentit dans les montagnes voisines. Un bastion entier du fort Javernick fut enlevé avec deux compagnies de grenadiers et huit officiers. On se disposa à l'instant à donner l'assaut, mais

Guasco ne l'attendit pas; il se rendit le 9 octobre; soixante-trois jours après l'ouverture de la tranchée. Le reste de la garnison qui étoit encore de neuf mille hommes, fut faite prisonniere et envoyée en Prusse. Le roi fit l'éloge de la bravoure du commandant, l'invita à sa table, et oublia généreusement que cet italien, lors de la reddition de Dresde, s'étoit comporté indignement envers la garnison prussienne. On trouva dans la forteresse trois cent cinquante-trois pieces de canons, cinquante-cinq mille quatre cents boulets, bombes ou grenades, et plus de mille quintaux de poudre. Il y avoit deux mille quintaux de farine, sept cent quarante quintaux de biscuit et vingt-cinq mille pains. Le siege avoit coûté aux prussiens trois mille trente-trois morts ou blessés, et aux autrichiens trois mille cinq cents cinquante-deux; les premiers avoient tiré cent soixante-douze mille coups de canons ou de mortiers, et les derniers cent vingt-cinq mille.

Le roi fit alors ses préparatifs pour marcher en Saxe. Mais avant de s'y rendre lui-même, il fit prendre les devants au général Neuwied avec vingt bataillons et quarante-

cinq escadrons, qu'il envoya au prince Henri, pour renforcer son armée, et le mettre en état de continuer les opérations qu'il avoit commencées. Le général Belling s'étoit déjà joint à lui après la conclusion de la paix avec les suédois, et ces deux armées réunies s'étoient trouvées assez fortes pour marcher en avant, et suspendre la jonction des autrichiens et des troupes de l'Empire. Le prince avoit attaqué, près de Dobeln, le général autrichien Serbelloni, qui avoit pris la fuite après avoir perdu deux mille hommes. Serbelloni, quelque temps après, étoient tombé sur les postes avancés des prussiens; mais il avoit été repoussé, et avoit laissé mille hommes sur le champ de bataille, ou au pouvoir des vainqueurs. Il y avoit eu encore plusieurs autres combats près d'Aversbach et de Toplitz, dans lesquels Seidlitz avoit battu les ennemis, leur avoit pris six cents chariots et une foule de prisonniers. Henri s'étoit enfin campé aux environs de Freiberg, et les autrichiens avoient alors effectué leur réunion avec les troupes de l'Empire. Les ennemis se confiant trop en leur nombre, voulurent risquer une bataille, et fournirent aux prus-



siens une occasion de les battre. Cette bataille se donna le 29 octobre, auprès de Freiberg; et, quoique très-sanglante et décisive, elle ne dura que deux heures. Les troupes légères des autrichiens furent renversées, l'armée de l'Empire fut attaquée dans ses retranchemens, et repoussée de l'autre côté de la Mulde. Les régimens réguliers des autrichiens, auxquels on avoit opposé un corps prussien, se croyant trop foibles pour disputer la victoire, se retirèrent aussi; et le prince Albert de Saxe, que Daun avoit envoyé à Freiberg avec un renfort, n'arriva que pour voir la déroute de son armée. Les vainqueurs perdirent quatorze cents hommes; les ennemis eurent trois mille morts ou blessés, quatre mille quatre cents hommes faits prisonniers, et on leur prit vingt-huit canons et neuf drapeaux.

Les armées battues marchèrent vers la Bohême; Kleist les poursuivit avec des troupes légères, détruisit plusieurs magasins, et leva des contributions jusqu'aux portes de Prague. Le roi étoit déjà en chemin pour la Saxe, lorsqu'il reçut la nouvelle du gain de cette bataille. Il s'arrêta, mit ses troupes en quartier d'hiver, et tira

un cordon qui commençoit à la Thuringe, et passoit par la Saxe, la Lusace et la Silésie. De toutes les conquêtes que les autrichiens avoient faites, il ne leur restoit plus à la fin de la septieme campagne qu'un petit district près de Dresde, et le comté de Glatz. Les russes les avoient abandonnés, et le roi de Prusse en étoit devenu plus puissant; ils proposerent ou accepterent volontiers une suspension d'armes, qui leur laissoit le temps de reprendre haleine, et qui ne s'étendit cependant que sur la Saxe et la Silésie.

Les alliés avoient ouvert la campagne avec quelques succès; et quoique vingt mille russes fussent en marche pour les joindre, ils commençoient à craindre la défection de l'Angleterre. Le nouveau ministre britannique étoit fort contraire à la guerre d'Allemagne, comme on l'a déjà vu, et ne montrait en conséquence aucun zele pour soutenir les opérations du duc de Brunswick. Il se borna, afin de ne point paroître s'opposer hautement aux desirs de la nation, à envoyer au printemps quelques recrues avec un nouveau régiment d'écossois montagnards. Le traité de l'Angleterre avec  
la

la France n'étoit pas encore arrêté. Ainsi les troupes des alliés se mirent en mouvement à la fin de l'hiver, et le prince héréditaire attaqua le château d'Arensburg, qui étoit nécessaire aux françois pour entretenir la communication avec Cassel. M. de Muret, commandant de ce château, demanda à en sortir librement. Pour toute réponse on tira sur la forteresse avec beaucoup de vivacité ; et après une canonnade de six heures, M. de Muret se rendit à discrétion avec sa garnison, composée de deux cent quarante hommes. Des deux côtés il n'y avoit eu personne de tué ni de blessé, à l'exception d'un seul officier anglois. Le prince héréditaire continua à marcher en avant ; il s'approcha du Rhin, fit des recrues, leva des contributions, et s'empara de Geissel. Ces progrès obligèrent les généraux françois à entrer en campagne. Le prince de Soubise et le maréchal d'Estrées commandoient sur le haut Rhin, et le prince de Condé sur le bas Rhin. On s'aperçut bientôt que le maréchal de Broglie n'étoit plus à la tête des armées ; et les malheurs qui accablèrent les françois durant cette campagne, vengerent ce général d'une dis-

grace qu'il avoit si peu méritée. Ferdinand s'avança, attaqua les françois à Wilhelmsthal, et après un combat très-vif, il les repoussa jusques sous le canon de Cassel, et de l'autre côté de la Fulde; il leur en coûta quatre mille hommes, et presque tous les grenadiers de France furent du nombre des prisonniers. La cavalerie des alliés n'avoit pas pu combattre, ce qui avoit rendu la perte beaucoup moins considérable qu'elle auroit dû l'être. Les officiers françois que l'on avoit fait prisonniers avoient perdu tous leurs équipages. Ferdinand les en dédommagea d'une maniere vraiment noble et généreuse. Le lendemain de la bataille il leur donna un diner splendide, et au dessert on vit paroître un grand surtout que l'on avoit eu soin de couvrir. Personne n'y avoit touché, et l'on alloit quitter la table, lorsque le prince dit aux officiers : « je crois, messieurs, qu'il y a encore ici quelque chose pour vous »; et découvrant lui-même le surtout qu'il leur montrait, il leur fit voir une quantité de montres d'or, de tabatieres, de bagues et d'autres bijoux qu'il laissa à leur disposition.

Pour obliger les françois à quitter leur

camp retranché de Cassel, Ferdinand leur coupa la communication avec Francfort. Le comte de Rochambeau, qui couvroit cette ville, fut attaqué et mis en fuite, après une vigoureuse résistance, et les magasins de Rothenburg tombèrent entre les mains des alliés. On gagna encore une autre bataille le 23 juillet près de Lutternberg, contre le prince Xavier, auquel on prit mille grenadiers saxons avec cinq cents cavaliers et quinze pièces de canons. Le prince Frédéric de Brunswick fut aussi assez heureux pour chasser les ennemis de Kratzenberge, et faire sur eux une foule de prisonniers. Ces pertes répétées affoiblirent si fortement les françois que le prince de Condé se hâta de venir au secours de la grande armée. Le prince héréditaire alla à sa rencontre et l'attaqua le premier septembre à Johannisberg. La fortune se déclara au commencement pour les alliés, mais la situation avantageuse des françois, leur nombre, et une blessure dangereuse que le prince héréditaire reçut dans le bas-ventre, décidèrent de la victoire. Les alliés perdirent deux mille quatre cents hommes, et si Ferdinand n'étoit pas venu à leur se-

cours, leur défaite étoit complète. Les armées françoises se réunirent alors, et assiégèrent le château d'Amoeneburg sur l'Ohme qui leur étoit nécessaire pour sauver Cassel. Le pont de cette riviere étoit défendu par les alliés, et les deux armées envoyoit continuellement de nouvelles troupes, afin de soutenir les premières, de sorte que l'affaire dura quatorze heures. La nuit mit fin au combat qui coûta à chaque parti environ mille morts ou blessés. Ferdinand retira ses troupes sans avoir été vaincu, et le jour suivant Amoeneburg se rendit.

L'hiver approchoit. On travailloit à la paix; mais comme elle n'étoit pas encore certaine, Ferdinand desiroit de terminer la campagne par une action éclatante, et porta ses vues sur Cassel. La conquête de cette ville, en délivrant le pays entier, devoient procurer les plus grands avantages. Il chargea de ce siege le prince Frédéric de Brunswick, frere du prince héréditaire, qui, malgré sa jeunesse, s'étoit déjà distingué en plusieurs occasions d'une maniere digne du nom qu'il portoit. Le 16 octobre, on ouvrit la tranchée. L'attaque et la défense furent également vigoureuses. La

garnison faisoit des sorties continuelles , et elles étoient repoussées avec courage. On ne s'attendoit pas à un siege , l'on manquoit de tout, et Ferdinand , qui s'étoit emparé des chemins , avoit ôté aux françois tout moyen de secourir les assiégés. La rareté des vivres devint si grande dans la ville qu'on y payoit deux florins la livre de mauvaise viande , et qu'on fût même obligé de nourrir les troupes avec de la chair de cheval. La disette contraignit la garnison à se rendre le premier novembre , et deux jours après les préliminaires de la paix , entre la France et l'Angleterre , furent signés. Ferdinand prit alors congé de ses troupes après leur avoir fait un discours si touchant qu'il fit verser des larmes à tous ceux qui l'entendirent ; il les remercia de leur confiance , ainsi que de leur obéissance , et finit par les assurer que le souvenir d'avoir combattu avec d'aussi braves soldats pour la défense de sa patrie , dureroit aussi long-temps que sa vie. Toute l'Angleterre rétentissoit des éloges de ce grand général. Le parlement lui adressa un remerciement des plus flatteurs, et y ajouta une pension de 3000 liv. sterlings. L'armée

angloise , qui étoit auparavant de vingt-cinq mille hommes , et qui se trouvoit réduite à dix-sept mille , se mit en chemin , et passa par la Hollande pour retourner dans son pays.

La France desiroit ardemment la paix. Ses finances étoient entièrement épuisées , son commerce étoit affoibli , sa puissance maritime anéantie , et ses possessions éloignées se trouvoient entre les mains des anglois. Toutes les provinces du royaume éprouvoient une grande disette d'argent , tant à cause des sommes qui avoient passé en Allemagne, que de celles qui avoient été enlevées par les corsaires anglois. Louis XV, les princes du sang et les grands seigneurs de France , avoient envoyé leur vaiselle à la monnoie , foible ressource qui n'avoit servi qu'à manifester la grandeur du mal et le désordre des affaires. D'autres secours que le patriotisme avoit offerts au gouvernement , n'avoient pas eu un meilleur succès. Les états de différentes provinces , et quelques grandes villes , avoient fait construire , à leurs frais , des vaisseaux de guerre et des bâtimens corsaires ; mais aussi-tôt qu'ils avoient paru en mer , ils



étoient devenus la proie des anglois. On avoit tenté de faire une descente en Angleterre avec six mille bateaux plats ; mais à la veille du départ, le secret de l'endroit où l'on vouloit débarquer, secret dont dépendoit la réussite de l'entreprise, avoit été découvert à la cour de Londres, par un irlandois nommé Maccallester, et le projet avoit échoué. Une multitude de ces bateaux plats, furent brisés, peu de temps après, contre les côtes de France. Le malheur n'avoit cessé de poursuivre les françois par terre et par mer, et Voltaire disoit, avec raison, à l'occasion de cette guerre si malheureuse pour la France : « Cette couronne, « par son alliance avec l'Autriche, a perdu « en six ans, plus d'hommes et d'argent, « qu'il ne lui en a coûté pendant toutes les « guerres qu'elle a soutenues contre cette « maison ».

Dans une aussi triste situation, la France avoit encore perdu sa dernière espérance. Le roi d'Espagne, son allié, avoit été mis, dans une seule année, hors d'état de continuer la guerre. La Havanne, qui est la clef des provinces espagnoles de l'Amérique, et le boulevard des richesses du nouveau

monde, avoit été prise avec tous les trésors qu'elle renfermoit. Manille avoit été enlevée; le Portugal presque entièrement délivré, Pondichery détruit, et le Canada, ainsi que toutes les isles françoises de l'Amérique, étoient tombés au pouvoir des anglois. L'empire de la mer sembloit alors assuré pour plusieurs siècles à l'Angleterre, et les flottes des autres nations n'étoient plus que des ombres, en comparaison de sa puissance maritime. Cependant, si l'on excepte le Canada, toutes les conquêtes qu'ils avoient faites, en répandant des torrens de sang, et en contractant une dette nationale, qui passera jusqu'à leur postérité, furent rendues à la paix, qui parut aussi singulière, aussi extraordinaire, que la guerre même l'avoit été.

Frédéric, par cette paix, dont le lord Butte étoit l'auteur, fut abandonné à ses ennemis, et comme si l'on avoit voulu lui tendre des embûches, il fut expressément stipulé dans le traité, que le Hanovre, la Hesse, le Brunswick et les autres provinces des alliés, seroient évacués et restitués par les françois, tandis que les provinces prussiennes, telles que le pays de Cleves,

la Gueldre, et quelques autres parties de la Westphalie, devoient seulement être évacuées. Le traité qui avoit été conclu précédemment entre l'Angleterre et la Prusse, par lequel on étoit formellement convenu de ne faire ni paix, ni treve, sans le consentement réciproque des parties, ne fut considéré en aucune manière par le nouveau ministre britannique. Il onblia également les intérêts de la nation et du roi. Aussi le jour auquel on proclama la paix, fut-il dans la grande Bretagne, un jour de deuil. L'ambassadeur de Prusse à Londres, protesta contre la paix au nom de son maître; mais ce fut en vain: elle fut ratifiée le 10 février 1763. Ce procédé fit la plus forte impression sur Frédéric, et excita dans lui un sentiment d'indignation, non pour la cour coupable, qui le méritoit, mais pour la nation innocente, qui s'étoit le plus intéressée à son sort, et qui avoit pris le plus de part à ses victoires. Jamais en effet un prince étranger n'avoit été aussi idolâtré des Anglois, que Frédéric. Les plus grands orateurs du parlement, toutes les factions, l'avoient élevé jusqu'aux nues; et les différens partis avoient oublié les intérêts qui les di-

visoient, pour chanter ses triomphes, tandis que la populace brûloit au milieu des places les portraits des ennemis de son héros. Cette opinion générale d'un peuple libre et instruit, qui connoit si bien le véritable honneur, ne put cependant faire oublier à Frédéric les injures politiques qui n'étoient que l'ouvrage du cabinet de Saint-James, et qu'il eut l'injustice de faire retomber sur la nation entière. Le noble enthousiasme que cette nation généreuse avoit éprouvé pour lui, et les subsides qu'elle lui avoit accordés pour une guerre qui lui étoit étrangère à elle-même, furent bientôt oubliés. Le philosophe disparut, l'homme se montra tout entier, et la reconnaissance fit place dans son cœur à une aversion dont, jusqu'à sa mort, il ne cessa de donner des marques.

La haine, qui va toujours en croissant entre deux peuples qui se font la guerre, étoit parvenue au plus haut degré d'activité entre les autrichiens et les prussiens, comme on en a déjà vu plusieurs exemples dans le cours de cette histoire. Les premiers sur-tout, qui avoient fait si peu de progrès dans la culture des sciences et des arts,

donnerent dans des excès que l'ignorance seule peut excuser. Suivant leurs maximes politiques, la guerre, que faisoit Frédéric à l'empereur et à l'Empire, étoit une révolte punissable, et suivant leurs opinions religieuses, ils ne voyoient dans leurs ennemis que des réfractaires qu'ils auroient dû plaindre, et qu'ils croyoient pouvoir maltraiter. Les soldats prussiens, qui étoient prisonniers, étoient enfermés à Vienne, dans la prison destinée aux malfaiteurs, et les officiers étoient relégués dans des petites villes, pour éviter la contagion de leur croyance. On oublia qu'ils étoient des hommes. Pendant cinq mois, on les laissa sans secours, et on les abandonna à la charité de leurs hôtes. Le général Fouquet crut pouvoir se plaindre hautement de la conduite qu'on tenoit à l'égard de ses compatriotes. Il étoit l'ami de son roi; il étoit rempli d'enthousiasme pour la gloire de sa nation; il savoit qu'on le haïssoit personnellement à Vienne, et il eut l'imprudence de s'expliquer avec trop de chaleur; il employa même, en parlant de l'impératrice et de ses ministres, des termes qui ne peuvent rester impunis qu'en Angleterre. Ils ne le furent pas en

Autriche. Fouquet fut envoyé à Carlstadt en Croatie, où on l'enferma. Le roi usa de représailles, et fit mettre en prison, à la citadelle de Magdebourg, quatre lieutenans-généraux autrichiens, qui avoient eu jusqu'alors la liberté de se promener dans la ville. L'impératrice voulut se venger, en faisant conduire à Kuffstein quatre lieutenans-généraux prussiens; mais Frédéric, qui avoit plus de lieutenans-généraux autrichiens en sa puissance, que ses ennemis n'en avoient des siens, les fit tous enfermer dans des citadelles, et ils y restèrent jusqu'à la paix. Les désagrémens que Fouquet avoit essuyés pour la cause du roi, ne furent pas sans récompense. Jamais Frédéric ne fut plus reconnoissant qu'envers ce général, qui, après la guerre, eut la liberté de vivre éloigné de son régiment et de son gouvernement, et emporta au tombeau l'amitié de son roi.

Cependant Frédéric profita de la suspension d'armes qui n'avoit lieu qu'en Saxe et en Silésie, et ne s'étendoit que sur les provinces prussiennes et autrichiennes, pour envoyer un corps de dix mille hommes dans l'Empire. Il vouloit contraindre les états de  
l'Empire

L'Empire à embrasser la neutralité. M. de Kleist, général des hussards, fut chargé de cette opération, dont il s'acquitta avec autant de sagesse que de célérité. Il entra dans la Franconie, qui étoit presque entièrement liguée contre Frédéric, et prit Bamberg, avec plusieurs autres villes considérables. Après avoir fait payer à Bamberg une contribution d'un million d'écus, il se rendit à Nuremberg. Cette ville qui tient à l'Allemagne par ses mœurs et son langage, présente un gouvernement, des loix, et une politique obscure, absolument conformes à ce que l'on voit à Venise. A Nuremberg, comme dans cette république, le pouvoir est exclusivement entre les mains d'un certain nombre de familles; il y a peu de liberté pour les bourgeois, et l'on n'y voit point de ces réglemens sages, propres à exciter l'industrie, mais seulement une haute opinion de sa propre importance. Les magistrats de cette ville en ouvrirent les portes au général prussien, après lui avoir envoyé une capitulation dressée dans l'ancien style, et avoir réclamé la conservation de tous leurs privilèges. Ce langage étoit nouveau pour un général de hussards;

il promit de répondre à tout, après qu'il seroit entré, et sa réponse ne se fit pas attendre long-temps. Il demanda une contribution de 1,500,000 écus, et l'abandon de l'arsenal. Pendant que l'on ramassoit cette somme, les hussards couroient la campagne, levoient des contributions, répandirent la terreur jusques sur les bords du Danube, et délivrèrent tous les otages qui avoient été emmenés des pays prussiens, par les troupes de l'Empire. On ne connoissoit encore les prussiens dans le sud de l'Allemagne, que par leur réputation. On se moquoit dans les villes des petits partis de cavalerie légère que l'on appercevoit dans la plaine ; mais on changea de langage, lorsqu'on vit arriver un corps de hussards qui descendoient de cheval, et prenoient les places d'assaut. La ville libre et impériale de Windsheim fut emportée, et celle de Rottemburg-sur-le-Tauber, intimidée par cet exemple, ouvrit ses portes à vingt-cinq hussards prussiens, et paya 100,000 écus de contribution.

Les hussards, ne rencontrant que des pays mal gardés, marchèrent toujours en avant, et arrivèrent à un mille de Ratisbonne. Les amphictyons de l'Empire qui



se voyoient au moment d'être livrés à la vengeance de Frédéric, se trouverent alors dans le plus grand embarras. Plusieurs d'entr'eux se préparerent à prendre la fuite; les bateaux qui étoient sur le Danube, furent chargés d'effets précieux, et la diette parut prête à finir. Dans cette circonstance, où il falloit commencer par penser à soi-même, on oublia toutes les maximes d'état, toutes les réflexions politiques, toutes les considérations étrangères, et l'on courut se mettre sous la protection de l'ambassadeur prussien Plotho, qui étoit vexé depuis le commencement de la guerre par le parti dominant. On le supplia de procurer la sûreté à une assemblée, qui n'avoit cessé de s'occuper avec acharnement, à renverser le trône de son maître. Les magistrats de Ratisbonne lui envoyèrent aussi une députation solennelle, pour obtenir la protection du roi de Prusse. Plotho, qui avoit des pleins pouvoirs, accorda ce qu'on lui demandoit, et les hussards prussiens s'éloignerent des environs de Ratisbonne.

Les troupes autrichiennes avoient regardé tranquillement cette expédition, parce qu'elles se croyoient liées par la suspension

d'armes. Cependant il arriva des ordres de Vienne, et un corps considérable d'autrichiens sortit de la Bohême, et vint se réunir aux troupes de l'Empire, sous le commandement du prince de Stalberg. Cette armée marcha en Franconie, pendant que le prince Xavier s'approchoit de Wurtzbourg avec un gros corps de saxons et de françois. Kleist, qui étoit trop foible pour livrer bataille à une armée entière, se retira, et arriva heureusement en Saxe avec une multitude d'otages, des sommes immenses, et une quantité de canons qu'il avoit pris à Nuremberg. Les villes impériales témoignèrent alors d'une manière formelle la répugnance qu'elles avoient à continuer la guerre. La Bavière se déclara ouvertement pour la neutralité, en refusant aux autrichiens le passage du Danube. Ses troupes, et celles de l'électeur palatin, quitterent l'armée de l'Empire; et sans attendre qu'elles y fussent autorisées par un décret de la diette, elles partirent au milieu de janvier. Le Mecklenbourg avoit déjà fait sa paix particulière au mois de décembre. Il avoit payé au roi le reste de ses contributions, qui montoit à 120,000 écus, et qui lui furent avancées par le roi de Danemarck.

1763.

CE fut par cette opération brillante des prussiens dans l'Empire, que se termina la guerre, dont Marie-Thérese elle-même, desiroit sincèrement de voir la fin. L'espérance de conquérir la Silésie, s'étoit évacuée depuis la défection de la Russie et de la Suede, et l'on n'avoit continué la guerre que par une espece de point d'honneur. Les autrichiens avoient cependant conçu le projet de se mettre en possession des provinces prussiennes, qui étoient détenues par les françois; et ceux-ci, qui, par la trahison ou la négligence du ministere anglois, n'étoient pas obligés, en vertu du traité, à remettre ces provinces aux prussiens, mais uniquement à les évacuer, ne s'étoient pas montrés fort éloignés de les abandonner aux autrichiens. En conséquence ils avoient différé leur retraite, jusqu'à ce qu'un corps de troupes autrichiennes se fut rassemblé près de Ruremonde. Mais Frédéric, qui ne manquoit pas de soldats, et qui pouvoit encore disposer des hessois et des brunswickois, ayant envoyé

des troupes en Westphalie, le projet avoit été entièrement renversé. Les françois n'avoient pas voulu s'exposer à une bataille ; et dès le mois de décembre, les prussiens étoient rentrés dans toutes ces possessions qu'on cherchoit à leur disputer.

Le desir de la paix devenoit de jour en jour plus vif à la cour de Vienne. Frédéric qui avoit repris ses provinces, le royaume de Prusse et ses pays situés en Westphalie, parut, après sept campagnes, quoique sans alliés et sans subsides, plus redoutable que jamais. On s'attendoit à chaque instant à le voir entrer en Bohême avec toutes ses forces, tandis que Marie-Thérèse se voyoit abandonnée à elle-même, et réduite à ses seules troupes. Ses finances étoient dans le plus grand désordre. Le trésor, qui n'étoit pas rempli au commencement de la guerre, se trouvoit vuide, malgré tous les emprunts, les impôts et les autres ressources qu'on avoit pu imaginer, et les besoins devenoient tous les jours plus pressans. La détresse et la disette d'argent étoient encore bien plus sensibles en France. Frédéric, au contraire, n'avoit jamais paru embarrassé ; jamais il n'avoit pensé à

faire des emprunts dans son pays ni chez l'étranger ; et, ce qui est digne d'admiration , il n'avoit mis sur ses sujets aucun nouvel impôt, durant tout le cours de cette guerre. Cependant l'Allemagne avoit prodigieusement souffert ; des cantons entiers avoient été dévastés ; dans d'autres, le commerce et l'industrie avoient disparu, malgré les sommes immenses que la France, l'Angleterre, la Russie et la Suede y avoient versées , soit par leurs armées, soit au moyen des subsides. On fait monter ces sommes à 500 millions d'écus d'Empire. Une grande partie de la Poméranie et du Brandebourg étoit changée en désert. Il y avoit des provinces dans lesquelles on manquoit d'hommes, et où les femmes étoient obligées de conduire la charrue. Dans d'autres, les femmes elles-mêmes, étoient aussi rares que les hommes. On rencontroit à chaque instant de grandes piéces de terre, où l'on n'appercevoit aucune trace de sillons ; et les fertiles plaines de la Germanie, le long de l'Oder et du Weser, ne présentoient plus que l'aspect aride et stérile des déserts de l'Ohio et de l'Oronock. Un officier écrivit qu'il avoit traversé sept

villages dans la Hesse, et n'avoit rencontré qu'une seule personne : c'étoit un curé.

Cette calamité universelle prit fin le 15 février. Ce fut le jour heureux auquel on signa la paix, au château d'Hubertsbourg en Saxe, après que la diette de Ratisbonne eût déclaré deux jours auparavant, qu'elle embrassoit la neutralité. On n'eut besoin que de quelques semaines pour convenir des articles de cet important traité, parce qu'on avoit pris les mesures les plus propres à en accélérer la conclusion. Les personnes chargées de cette besogne, n'étoient pas des ministres d'état ni des ambassadeurs, qui, souvent se distinguent davantage par la magnificence, les dîners et le cérémonial, que par le travail; mais trois hommes bien connus par leur sagesse et leur activité, et dont les services étoient plus brillans que les titres : c'étoit le sieur de Kollenbach, conseiller de cour, au service d'Autriche, le sieur de Hertzberg, conseiller de cour, au service de Prusse, et qui est aujourd'hui ministre de Frédéric-Guillaume, et le sieur de Fritsch, conseiller intime au service de Saxe. Ces trois personnes autorisées de pleins pouvoirs, dressèrent les articles dont les plus

importans étoient l'évacuation des pays et des villes qui avoient été conquis pendant la guerre, et la rénonciation que l'on fit de part et d'autre à toute espece de dédommagement. On se trouva ainsi , après sept ans d'une guerre sanglante, au même point d'où l'on étoit parti. Les ennemis de Frédéric échouèrent dans leurs projets ; et ce héros, dont la ruine sembloit inévitable , fit la paix sans perdre un seul village de ses états.

Ainsi se termina cette guerre de sept ans, une des plus fameuses dont l'histoire fasse mention, et dont la mémoire passera sûrement à la postérité. Elle a étonné notre siècle par la grandeur et la variété des événemens. Elle sera toujours une école pour les généraux, les hommes d'état et les philosophes de toutes les nations et de tous les âges.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

A M E T Z,  
DE L'IMPRIMERIE DE C. LAMORT.

55W  
613788



---

# A P P R O B A T I O N

D U

## C E N S E U R R O Y A L.

**J'**AI lu par ordre de Mgr. le Garde-des-Sceaux, *la suite des OŒuvres diverses de M. LE BARON DE BOCK, &c.* et n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Metz, le 16 Février 1789.  
CHENU.

---

## P E R M I S S I O N D U S C E A U.

**L**OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Baron de Bock, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Publices *OŒuvres diverses, &c.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par-tout notre Royaume, pendant le



temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long, sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, et non ailleurs, en bon papier et beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725, et à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes: **DU CONTENU** desquelles nous MANDONS et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses ayans-cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait au-

cun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires. **CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Versailles le vingt-deuxieme jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, et de notre regne le quatorzieme. Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.**

*Registrée sur le Registre XXIII de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 1200, fol. 322, conformément aux dispositions énoncées dans la présente permission, et à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 28 Août 1787. KNAPEN, Syndic.*

*Registrée sur le registre de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires, Imprimeurs de Metz, fol. 89, recto. A Metz, le 13 Novembre 1787. COLLI-GNON, Syndic.*

---

### *Errata de la Seconde Partie*

- Pag. premiere, lig. 8, Klein, *lisez* Kleist.  
Pag. 14, lig. 12, il montra, *ajoutez* toute la bassesse de son ame.  
Pag. 33, lig. 19, ses, *lisez* ces caves.  
Pag. 74, lig. 19, le, *lisez* les troupes.  
Pag. 94, lig. 23, *effacez* et.

31





BIBLIOTECA